Tome XII. N° 21 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Fév. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Pays des Saules [1]

I

L'arrivée.

J'avais quitté Paris un dimanche ; le mardi suivant, un 3 mars, à la nuit, je suis rentrée à Isvor.

Mahomet voyageait par les airs sur un tapis magique, et cela constitue le seul miracle mahométan. Toute ma vie, j'ai cru, à la minute où mes pieds touchaient le tapis bleu de l'Orient-Express, qu'il m'arrivait quelque chose d'aussi miraculeux.

Après l'Allemagne, après l'Autriche, après la Hongrie, après des paysages déserts, des saules, des collines inhabitées, d'autres saules ; parmi les vergers, apparaissent des cases blanches à toitures grises : les habitations des hommes !

Je vois les lumières de mon village et les étoiles qui brillent au-dessus de mon village. Simple constatation, j'arrive, et je pense très fortement ce qu'a pensé Pascal : « Il y a des herbes sur la terre ; nous les voyons ; de la lune on ne les verrait pas... »

(1) Ces pages font partie d'un recueil d'impressions et de souvenirs, sur la Roumanie qui paraîtra sous le titre *Isvor*.

Autrefois, quel serrement de cœur j'éprouvais à chaque retour ! Je m'ennuyais ici. Maintenant, je vois, j'ai conscience que si j'étais ailleurs je ne verrais pas si bien ; je suis heureuse de n'être plus dans la lune (tout est là !), mais d'avoir découvert, d'une part, l'herbier, d'autre part, la multitude et la diversité des herbes.

*
* *

Il y a eu, comme nous arrivions à Isvor, un accident sur la voie ferrée. Le train a écrasé l'aiguilleur.

A travers la gare mal éclairée, deux paysans en emportent un autre, vêtu comme eux de blanc et de brun, l'uniforme de la terre.

J'entends quelqu'un demander dans la foule :

— Qui est-ce?

— Un paysan.

— Son nom?

— Ione.

— Ione qui?

— Ione-Démètre-Ione.

Peut-on se souvenir de ce nom qui n'en est pas un? Rien que des prénoms, toujours les mêmes. Quand on demande ici à quelqu'un du peuple : « Comment t'appelles-tu? », une femme dira : « Je suis la Marie de Pierre-Jean-Simon-Georges » ; une autre : « Je suis la Marie de Simon-Pierre. »

Quelquefois, mais rarement, des sobriquets, le nom d'un métier qu'ils exercent. Cela s'oublie vite. Ils n'essayent pas, comme nous, de se distinguer les uns des autres par des moyens mnémotechniques : on n'a pas laissé pour eux de noms dans l'Histoire. Ils sont une espèce qui a voulu vivre, qui s'est perpétuée, qui comprend des variétés infinies, mais pas d'exceptions, pas de monstres...

En revenant à Isvor, j'ai moins le sentiment de rentrer chez moi que l'impression, bien plus forte, d'arriver chez eux.

Isvor est un village au pays des saules, où tous les villages se ressemblent. En regardant autour de moi, là où vivent des hommes, j'aperçois d'abord des saules.

Vu de loin, tout village a l'air d'une saulaie.

Quand un homme construit sa maison, il commence par planter un saule, c'est-à-dire par faire un miracle : il met

en terre un petit bâton qui devient ensuite un arbre charmant. Les saules marquent la porte, ombragent le puits, gardent la cour, délimitent le champ. On dit du saule : l'arbre argenté qui donne aux pauvres son argent, l'arbre mélodieux qui chante quand le vent souffle, celui dont on fait des flûtes, celui derrière lequel la rivière cache son coude et fuit : le plus transparent des arbres. A son ombre légère vit un peuple doué.

C'est à lui que je vais, vers lui que je retourne, avec lui que j'essaie de reprendre à nouveau la difficile vie en commun.

Isvor : qui dit ce nom dit « source ». Et j'y remonte. Je suis originaire d'Isvor. Après m'en être éloignée, j'y reviens, peut-être pour la dernière fois, peut-être aussi pour toujours.

Isvor, mon domaine, Isvor, mon secret... J'y ai vécu longtemps dans ce que je croyais être un désert. J'étais si seule, jusqu'au jour où j'eus compris qu'ils étaient là, et qu'avec leurs vies, je pouvais enrichir et compliquer infiniment ma vie.

Lorsque je commençai mes quotidiennes visites chez les paysans, ma belle-mère dit au Docteur : « Elle a ses pauvres ; c'est bien ! » Comme si l'on pouvait jamais en avoir à soi ! Elle-même avait eu des pauvres, croyait-elle, jadis, quand elle était jeune. Maintenant elle se sentait trop vieille pour être charitable, et ne sortait plus.

— Tu me remplaceras, disait-elle, sans croire toutefois que j'y réussirais.

Elle ne voyait aucune différence entre mes occupations et celles qu'elle avait eues, fort heureusement d'ailleurs, sans quoi ma vocation risquait d'être contrariée de cent manières, comme il arrive toujours dans les familles quand une des personnes qui les composent trouve au dehors un bonheur insolite sur lequel les autres n'ont pas de prise. Ce bonheur, je l'avais trouvé.

Comme un géologue qui naît à la passion de la géologie, ou mieux, comme un botaniste qui voit augmenter son herbier après de folles courses, je commençais de collectionner ces gens, de reconnaître les caractères qui leur sont propres, de me les nommer et de me les décrire dans l'ivresse de la découverte qui vaut celle de la création. C'est l'histoire de ma trouvaille que j'écrivis ; c'est un mémoire, un calendrier, un guide, un catalogue, et c'est une histoire d'amour.

Pitts-la-Dédaigneuse dit qu'elle finira mal, parce que les gens du pays des saules ne se montreront pas reconnaissants. Comme si la reconnaissance pouvait exister jamais entre eux qui désirent la terre, et nous qui la possédons sans l'avoir désirée !

Mais Pitts est Anglaise, et ne peut comprendre qu'en les aimant, je ne cherche pas à les réformer. D'abord, on déforme toujours, et je n'en aurais ni l'envie, ni la force. Je n'espère pas non plus m'attacher quelques-uns d'entre eux : j'entends n'obliger personne par mon amour, et même pas toi, pauvre Anica, ni vous, Marie, femme de l'aveugle, Salomïa, fille de la veuve, Outza, ma chère servante ; mais je désire que ce sentiment vive et grandisse pour lutter contre un autre amour qui pourrait bien n'être, après tout, que le triste amour de soi.

Quitterai-je Isvor? Mais que je parte ou que je reste, un jour il me faudra partir. Puisque le monde de ma découverte finira quand je mourrai, j'en veux faire un legs, un inventaire, un don, quelque chose qui subsiste au delà de moi, dans l'espoir d'un prolongement dont je ne conçois ni l'étendue ni la durée, et comme pour acquitter une dette infinie.

Je veux mettre dans ces pages, pour les passer à d'autres, une foule de gens et ma terre natale. Je veux fixer le contour, l'aspect, la valeur de ces choses qui m'ont appartenu seulement parce que je les aimais... Monde, globe, machine ronde, d'où l'on ne peut sortir sous aucun prétexte, univers limité à la sphère terrestre et dont je détiens un morceau, plusieurs morceaux même, sur le papier des cartes : Isvor, Imoassa, Codrou, Balta, Mérinani !

J'y jouis du singulier pouvoir de transformer le paysage : si je décide, dans l'un ou l'autre de ces endroits, de dessécher un marais, d'affermir une colline en y plantant un bois, de bâtir une écluse qui, d'un ruisseau fait un vaste étang, j'apporte un changement sous le soleil, je modifie à mon gré la face de la terre. Mais si je me dis que dans chacun de ces endroits où je puis agir à ma guise vivent des êtres humains qui assistent à ces manifestations de ma puissance, en subissent les contre-coups, savent mon nom, me jugent et me font jouer dans leur imagination un rôle dont il ne m'appartient pas de savoir s'il est toujours beau, j'hésite et je me trouble.

Souvent je me demande si les gens d'Isvor, au milieu desquels j'ai choisi de vivre, sont plus heureux que ceux des autres terres qui se plaignent de mon absence.

Alors j'entends une voix me dire : « Vous vous inquiétez de bien des choses, or, une seule est nécessaire... »

Aussitôt arrivée, j'examine le courrier qui m'attend. Aidée par le régisseur, je parcours les suppliques des habitants de chaque domaine, classées dans l'ordre de réception. C'est une singulière littérature, spéciale à ce pays-ci. Nous recevons chaque année des centaines d'enveloppes jaunes, dont chacune contient une invitation non déguisée du Christ à le suivre : « Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres. »

C'est un franc conseil. Je ressens, à le recevoir, cette tristesse particulière qu'éprouva le jeune homme fortuné dont parle l'Évangile :

« ...Après avoir entendu ces paroles, il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. »

Moi aussi, je m'en irai peut-être un jour, toute triste...

Une veuve d'Imoassa m'a fait écrire par le notaire du village textuellement ceci :

« Mes bœufs sont morts de vieillesse et de maladie. Mon mari, Toudor le Reposé — que Dieu lui pardonne ! — est mort d'avoir travaillé pour remplacer les bœufs.

« Dieu t'a donné pour que tu nous donnes... »

C'est en substance ce qu'ils me disent tous dans chacune de leurs lettres.

Si l'un a perdu son cheval et l'autre sa vache, mon cœur, mon bon cœur fera qu'on les leur rende. Ils attendent tout de mon cœur : celui-ci, un pâturage ; celui-là, des pieux pour son enclos, du bois en hiver, du foin, en été ; cet autre, un morceau de terrain à bâtir dans un lieu qu'il désigne par son nom, près de la grand'route, terrain préférable à celui qu'il hérita de son père, d'un accès moins difficile pour ses bœufs, d'un séjour plus gai pour ses enfants.

Que suis-je à leurs yeux, sinon l'intermédiaire choisi par la divinité pour la répartition des biens de ce monde? Mais il faut empêcher mes régisseurs d'intercepter ces richesses, dont je ne suis pour eux que la dépositaire et la dispensatrice. Je m'étonnais, avant d'avoir compris le rôle que je

joue dans leur imagination, du nombre et surtout de la nature de leurs demandes. Je crus avoir affaire à un fou la première fois qu'un homme pauvre, qui mariait son fils, me fit dire qu'il attendait de moi que je lui donnasse tout ce qu'il fallait pour bâtir la maison future des époux ; et il énumérait par écrit : dix grosses poutres, vingt plus petites, de la chaux noire, de la chaux blanche, des lattes, des échandelles, de la tôle ou des roseaux pour la toiture, du bois de menuiserie pour les fenêtres et pour les portes...

C'est que je possède, à moi seule, tout ce dont ces milliers d'hommes ont besoin pour construire leur demeure et pour y vivre. Est-ce possible que je le garde? Et qu'en ferais-je, grand Dieu?

Mes richesses ont été créées par eux, avec l'aide du Ciel, ou par le Ciel sans l'aide de personne. Dieu m'a donné des forêts, pour que je donne des planches ; Dieu m'a donné les fleurs des prairies pour que je donne le foin ; Dieu m'a donné l'eau des rivières pour que je donne la chaux des pierres à chaux et la farine des moulins à ceux qui sont pauvres et qui me le demandent.

A mes débuts dans le métier de possesseur des biens de ce monde, j'ai voulu jouer les fées. Je donnais des maisons, je donnais des fagots. La menace du conseil judiciaire m'arrêta court dans mes libéralités. Par ignorance, j'avais fait distribuer en une seule année, sur la terre de Mérinani, qui n'est guère boisée, plus de bois que la loi forestière ne me permettait d'en abattre.

Depuis, j'ai changé de système.

Ma miséricorde insondable, imitée de celle de Dieu, exauce les uns et n'exauce pas les autres, ce qui entretient chez tous l'espérance et l'envie, ces deux passions qui font vivre les hommes.

II

La route.

J'ai pris mon bâton, et je suis partie seule sur la route que le dégel fait chuchoter comme un ruisseau. La neige est partout gâchée, mais chaque pas que je fais la gâche davantage. Mon pied s'enfonce jusqu'à ce que je retrouve

sous moi la terre chaude de l'autre année. Mes traces noires se remplissent d'eau. Le ciel est bas, l'air immobile sent la fumée. Je ne sais pas encore où je vais, mais je le saurai tout à l'heure, si je fais quelque rencontre.

La route est déserte, la route qui représente pour moi toutes les chances d'aventure ! Personne à qui parler... Il n'y a personne dans la cour en contre-bas de Ione Facaletz, personne chez le cantonnier. Aussi loin que je puis voir, personne sur la route... Les portes des maisons sont ouvertes et pleines d'ombre. Sur le seuil de l'enclos, les chiens aboient avec fureur à mon passage. Mais aucune femme ne sort pour les faire taire. On n'entend même pas s'élever du fond des chambres la voix des vieilles maudissant les bêtes incapables de reconnaître que c'est un chrétien qui passe.

Le village semble à l'abandon. Les hommes doivent être partis au travail, dans la montagne.

Je suis sortie trop tard, la nuit approche. Je ne rencontrerai même plus les enfants au retour de l'école. Ils doivent s'être tapis déjà dans les maisons. Rien à faire dehors par ce temps de dégel.

J'irai cependant jusqu'à l'abreuvoir. J'y boirai de l'eau de la fontaine, de l'eau pure pour desserrer mes dents de promeneuse solitaire qui doit garder le silence.

Je m'assoirai sur la borne, comme je fais souvent, j'attendrai, espérant que quelqu'un d'altéré viendra boire, et qu'alors j'étancherai ma soif...

J'ôte un instant mon chapeau pour pouvoir m'approcher mieux de la fontaine, comme font les pâtres, et m'y désaltérer à même le filet d'eau jaillissante qui fait vibrer les lèvres.

Mon chapeau ! J'y pense : je suis le seul être féminin, à vingt lieues à la ronde, qui porte un chapeau. La femme du chef de gare et celle de l'instituteur doivent en mettre quand elles vont à la ville. Mais cela n'arrive presque jamais. Ma belle-mère ne sort plus du jardin et Pitts porte un bonnet d'infirmière anglaise. Toutes les autres femmes de la contrée mettent sur leurs cheveux un voile, un châle ou un mouchoir. Dans ces conditions, ma coiffure prend l'importance d'un emblème, comme le chapeau de cardinal, comme l'espèce de toque qui accompagnait, à l'origine, les couronnes. C'est un signe distinctif, j'en pourrais marquer mon papier à lettres. On doit voir ce chapeau de loin, dans

la campagne. Si je rencontre quelqu'un sur la route, même un paysan qui n'est pas d'ici, je serai saluée. C'est à mon chapeau qu'ils ôtent leur bonnet.

Au moment de sortir, je dis chaque matin à Virginie, la femme de chambre suissesse :

— Donnez-moi, je vous prie, mon chapeau de Gessler.

Vaudrait-il mieux porter le costume national, c'est-à-dire se vêtir en villageoise? Je ne crois pas. Le peuple n'est jamais trompé par les déguisements. Il y a de la cruauté à s'habiller en pauvre quand on est riche, et les fausses paysannes qu'on voit dans les fêtes de nos préfectures m'ont toujours paru faire injure aux vraies.

Les gens d'ici sont bien trop fins pour croire aux loups déguisés en moutons, voire en bergers, gardiens de ces troupeaux.

Il faut savoir prendre ses responsabilités de classe et garder son costume.

Tolstoï s'habillait comme un laboureur, mais ses filles jouaient au tennis, au lieu de cultiver le champ familial, et la vue de leurs robes blanches sous les ombrages d'Iasnaïa Poliana suffisait à détruire l'illusion paternelle.

Je me dis qu'après avoir beaucoup souffert et causé de grandes souffrances, Tolstoï, en mourant, ne fut qu'un déserteur de plus dans sa petite gare.

Personne ne passe. Il faut rentrer. Aucun attelage de bœufs ne descend, aucun ne monte sur la route en lacet que je peux suivre du regard, dans les deux sens, jusqu'à l'horizon.

Il est vrai que la semaine a commencé avec le matin, et ceux qui font des transports doivent être dans les chemins de la montagne ou dans le lit des rivières, pour plusieurs jours.

Presque tous les hommes, dans cette vallée, gagnent ainsi leur vie en faisant des charrois. Ils ont leurs bœufs et quatre roues auxquelles ils attachent quatre planches. Notre régisseur les loue pour transporter les arbres de nos forêts, la pierre à chaux de nos torrents, le foin des prairies qui nous appartiennent.

Ma pensée sans objet revient sur elle-même. Je remonte vers la maison, n'ayant rien vu, n'ayant rien fait.

Ces gens m'échappent sans cesse. Je n'ose entrer chez

personne de ma propre initiative. Il me semblerait que je triche ; aucun d'eux ne m'a demandée. Savent-ils seulement que me voilà de retour? Je suis comme un pêcheur qui retire ses filets et trouve qu'il n'a pris que l'humidité de l'eau dans ses nasses...

Quand il a fait assez obscur pour qu'on la sente sans la voir, la pluie s'est mise à tomber. Une pluie très lourde, qui pèse à mes épaules et crible de petits trous la vieille neige des talus.

Je me suis glissée dans la maison par l'escalier de service. Je craignais de rencontrer ma belle-mère au seuil de la chambre de musique dont la porte ouvre à deux battants sur le palier. Quelle explication lui donner pour justifier ma sortie à cette heure, par un temps pareil? Ma santé l'inquiète à tort, mon humeur à bon droit l'afflige, et ma tenue sûrement va la scandaliser. La laine de mon manteau sent la brebis mouillée et mes gants sont bons à tordre.

De retour dans ma chambre, j'ai renvoyé Virginie. Ses mains de lingère pourraient perdre de leur finesse au contact de mes bottines raides de boue, et je me laisse déchausser par la vieille Outza, dont les doigts sont faits de la même peau grise qui servit au jour de la création pour les pattes et les cous des tortues grises de Dobroudja.

La présence de la vieille dans la maison établit de manière permanente un pont utilisable entre les gens du village et moi. Les autres domestiques sont tous des étrangers, à l'exception des hommes de l'écurie et de l'étable, et des femmes de la blanchisserie que je ne vois presque jamais.

— Baba Outza, raconte-moi ce que font les filles, à cette heure-ci dans le village?

Elle hausse les épaules :

— Ce qu'elles font? Les unes cousent et les autres ne font rien.

— Et les enfants?

Elle rit de son rire silencieux :

— Est-ce que je sais? Les méchants pleurent et les autres se taisent.

— Que font les vieilles?

— Celles-là dorment, ou servent, comme moi, un maître étranger, hors du logis.

Mes questions, qu'elle trouve oiseuses, n'ont pas l'air de

la surprendre. Elle s'est habituée à me considérer comme un être sur lequel la raison, la sienne, celle de tout le monde, ne peut avoir aucune espèce de prise. Outza respecte en moi le caractère essentiel de la divinité : je fais ce que je veux, et mes desseins sont impénétrables. D'une manière obscure, elle m'est reconnaissante de ne pas faire de mal, comme si j'en avais le pouvoir !

Tandis qu'elle m'aide à retirer mes vêtements boueux et qu'elle frotte mes pieds glacés, je l'entends qui soupire : « Vaï ! Vaï ! Vaï ! »

Cela veut dire qu'elle a grand'pitié de moi. Si j'avais été sa fille, ou la fille de sa voisine, revenant du travail par la route cinglée de pluie, elle ne m'aurait pas tant plainte.

Je le lui dis :

— D'autres que moi seront mouillées. Pense à Véta, à Stanca, à Marie sa sœur, à la fille de Ione Vlad qui, toutes, travaillent aux fabriques et feront ce soir le chemin...

Elle lève sur moi des yeux où je lis ma condamnation :

Qu'une pauvre fille s'en revienne, fouettée par l'averse, du lieu où elle travaille jusqu'au lieu où elle habite, cela c'est dans l'ordre, et l'ordre, c'est la belle consolation de l'âme. Mais qu'Outza me voie devant ses yeux dans cet état pitoyable où je me suis mise de moi-même, sans devoir, sans nécessité, moi qui suis riche, d'une richesse qu'elle ne peut ni compter, ni mesurer, n'a-t-elle pas raison de me plaindre?

Il est vrai que j'ai créé dans son esprit cette confusion, ce désordre : j'excite sa pitié au lieu d'exciter son envie.

De quel droit détruisons-nous la belle image que les pauvres se font de la félicité des riches?

Les animaux sur la route.

Parallèle au lit du torrent, la route à flanc de colline que je prends chaque matin sèche d'un jour à l'autre. Elle traverse le village et me mène où je veux aller.

En bordure des fossés, il y a des bouquets d'oies blanches et de canards blancs, mais blancs comme des lis. Pour les oies, cette blancheur s'explique. Elle est de règle en tous pays. Quant aux canards, qui devraient être bruns, gris sombre, et vert-canard, leur candeur étonne. On les dirait

peints à la chaux comme tout le reste, comme les étables et les bœufs blancs qui en sortent, comme les maisons et les bonshommes en chemise qui les habitent, comme la route elle-même, blanche déjà de cette fine poudre calcaire dont s'emplit, en été, la houppe de tous les petits saules ronds en bordure des villages.

Pays pâle, pays charmant d'être si pâle !

Ceux qui parlent d'Orient coloré ne savent ce qu'ils disent. Les pays du Levant sont pleins de pâleurs. La terre y est décolorée par le soleil : ce sont des pays « passés ».

Mais au moindre rappel de couleur, quelle fanfare ! Tout un régiment de grenadiers dans une rue de Londres me semblerait moins rouge que cet œillet qui fleurit l'automne contre le mur chaulé de ta maison, mon Anica !

Les canards du cabaretier sont couchés les uns à côté des autres, sur l'espèce d'esplanade que forme le remblai de la route. Bien serrés, flanc contre flanc (les matinées sont encore froides), emboîtés parfaitement sans qu'on puisse deviner le joint, et la tête, qui devrait faire obstacle, invisible, ils ont réussi à composer cette chose extraordinaire : un pavage de canards.

Mon chien a passé près d'eux sans les voir.

Absent et toujours présent, le chat qui se respecte ne dépasse jamais le seuil de la maison respectable, même pas du bout de son oreille.

C'est lui que les filles consultent quand le temps du mariage approche. Il rend des oracles. Le premier de l'an, elles offrent au chat de la maison un petit gâteau de maïs cuit dans la graisse : « Ceci est mon corps ! » S'il daigne accepter, elles seront choisies ; s'il refuse, elles seront dédaignées.

Un proverbe d'Outza en dit long sur l'importance du personnage : « Il y a des chats sans maison, mais il n'y a pas de maisons sans chat. »

On en trouve, de sauvages, dans les forêts.

— Allons, les oies de mon voisin ! Si mon chien vous fait peur, donnez un petit coup d'aile et vous serez bientôt hors d'atteinte.

Les oies du Danube volent fort bien. Nous savons cela, nous qui voyageons en automobile sur les routes, l'été,

quand il leur plaît de s'enlever devant nous en soulevant un nuage de poussière, et de nous précéder pendant plusieurs minutes, toutes plumes dehors, le cou tendu, et criant comme des sourdes !

Les chiens : trois ou quatre pour chaque maison. Là où un chat suffit, il faut plusieurs chiens.

Dès qu'ils m'aperçoivent, leur poil se dresse ; leur bruyante bravoure s'évanouit à la vue d'une pierre ou d'un bâton ; je les crois très lâches ; ils n'ont aucune dignité : ils reviennent chez le maître qui les maltraite, les chasse et les maudit une fois par an, pour se conformer à la coutume.

Tous les printemps, quarante jours après Pâques, ils sont battus et renvoyés, selon l'usage antique.

Ce même jour, les oies sont choyées par tout le pays. On va jusqu'à les orner de rubans. On les décore. C'est qu'il faut les récompenser, en même temps qu'on punit les chiens, pour quelque obscur et grand service qu'elles ont rendu autrefois. Outza ne sait pas dire lequel.

Je compte et je récapitule :

Sans Capitole, pas de Rome ; sans Rome, pas de César ; sans César, pas de France, pas d'Espagne, pas d'Italie, pas même d'Angleterre ! Pas d'hellénisme, pas de catholicisme, pas de Renaissance, pas de Code Napoléon et, — dans un pays où les rivières roulent plus de pierres que d'eau entre les saules, — pas de ces hommes qui, questionnés, répondent : « Sunt Roman » ; pas d'Outzas, pas d'Anicas, pas de moi !...

Chères oies capitolines ! la reconnaissance d'un seul peuple envers vous, compense la noire ingratitude du monde entier que vous avez sauvé !

Les poulets : originaires des Indes. Maigres et de couleur sombre, ce sont de bons coureurs. Ils se sauvent dès qu'on les approche, se cachent dans les arbres pour dormir, pondent dans d'inextricables fourrés et reprennent une à une toutes les habitudes du gibier. Ils en ont aussi le goût.

Les vaches crépusculaires : « l'heure des vaches ». Elles donnent leur nom à cette heure qui est entre le jour et la nuit, parce que leur rentrée dans les villages a lieu lorsque tous les objets sur la route ont perdu leur ombre (la lune qui la leur rendra n'étant pas encore levée).

Elles apparaissent de front à l'entrée du village, prennent

toute la route pour elles et défilent au son des cloches de leur procession, seules.

A mesure que leur armée s'avance entre les palissades, elle se disloque.

Une vache prend à gauche, brusquement, une autre à droite, et disparaît dans sa maison. Elles rentrent ; elles se séparent sans se faire d'adieux, sans tourner la tête, sans se regarder, tout à fait comme font les femmes d'Isvor, qui marchent de concert sur la route et se faussent compagnie tout à coup, sans un mot, sans un geste.

On dirait que les vaches ramènent tous les soirs dans les villages la nuit qu'elles ont prise à l'entrée de la forêt. Et l'obscurité régnera au jardin et dans les cours jusqu'à ce que les femmes et les filles, en allant puiser de l'eau pour la dernière fois, fassent sortir du puits, qui, la première étoile, qui, la seconde, qui, la lune !

Les enfants sur la route.

On les rencontre à midi, venant de l'école. A deux heures, quand ils y vont, à cinq heures quand ils en reviennent.

L'hiver, on les entend renifler de loin. Le printemps et l'automne, on n'entend que le bruit de leurs pas. Jamais ils ne rient ni ne se bousculent. Ils sont les dignes descendants d'une race d'hommes graves, éloquents quand il le faut, mais de préférence silencieux.

Je rencontre parfois sur la route des enfants solitaires qui ne vont pas à l'école, pour deux raisons capitales : parce qu'ils n'ont pas sept ans, ou parce qu'ils n'ont pas de chaussures. Ce peuple a le sens inné du protocole, qui est une affaire de costume.

Le va-nu-pieds se range de lui-même dans la catégorie des illettrés. Chaussé, on peut apprendre à lire. Déchaussé, il est même inutile d'essayer.

Et comme les parents des enfants très pauvres ne peuvent payer ni l'amende, ni les chaussures, puisqu'ils n'ont pas d'argent, personne ne court aucun risque. Le percepteur restera chez lui et les enfants iront se promener.

A plus d'un fils de ce pays, j'ai imposé la double torture des pieds et du cerveau en leur donnant des bottines, et je veux ignorer si je serai maudite ou bénie pour cette connaissance qu'ils n'obtiendront qu'au prix de la douleur.

Habillés comme père et mère dès qu'ils peuvent marcher, ces petits paysans allient comiquement les grâces de l'enfance à la dignité de l'âge. Ainsi, les infants peints par Velasquez dans un ajustement de grande personne : Don Balthazar Carlos, ce gros petit garçon, porte le pourpoint, le feutre, les bottes et les gants d'un homme ; l'infante Marguerite, cette toute petite fille, est attifée comme ses tantes et sa mère, la Reine.

L'arrière-petite-nièce d'Outza est habillée comme elle, coiffée comme elle, et les petits-fils de Vlad, âgés de sept, de six et de quatre ans portent, l'été comme l'hiver, à la mode du pays, un haut bonnet de peau de mouton, tout pareil à celui qui couvre le chef majestueux de leur grand-père.

Ces enfants jouent peu, et jamais avec des jouets fabriqués. Nous leur en donnons cependant à Noël, mais je les retrouve au cours de mes promenades, placés contre le carreau des fenêtres, comme à la vitrine d'un magasin. Le cheval de bois du petit garçon et la poupée de la petite fille sont devenus des espèces d'ornements symboliques, le signe de notre protection qu'on expose, mais auquel personne dans la maison n'aurait l'idée de toucher.

Quand ils jouent, c'est avec des choses bien autrement merveilleuses et obéissantes : l'eau, la glace, la terre, les pierres, les feuilles, les insectes, les fleurs.

Souvent j'ai trouvé sur les collines, dans quelque endroit découvert, un jardin fait par eux.

Ils ont enfoncé en terre une quantité de petits bouts de bois qui forment un enclos. Ils ont parsemé cet enclos de cailloux blancs ; ils se sont appliqués à y planter avec symétrie des rameaux de saule et des têtes de fleurs.

Ce jeu me touche parce qu'il imite celui auquel se sont livrés avec passion tous les hommes, du plus humble au plus puissant, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils font des jardins. Ce plaisir leur a paru si grand qu'ils n'ont conçu le bonheur éternel que dans un lieu planté d'arbres, et qu'ils ont attribué leur premier malheur à la perte d'un jardin.

Beaucoup d'enfants de ce pays naissent musiciens. D'abord tous les garçons veulent l'être ou le devenir, puisque l'homme ici doit chanter son amour comme le rossignol, et que le

génie de la danse les animera tous, au temps du mariage.

Avec le bois tendre de l'aulne, du saule et du noisetier, ils commencent par fabriquer des sifflets et des flûtes. Au mois de mai, on les entend qui s'exercent à siffler de petites mélodies au moyen d'une jeune feuille de lilas, épaisse et souple comme du cuir, qu'ils appliquent sur leur bouche, et dont ils arrivent à tirer avec leurs lèvres des modulations très douces.

Ce sont presque tous des enfants gâtés, ils ne font que ce qu'ils veulent. On les aime, on les choie dans leurs familles. Lorsqu'il leur arrive d'être très méchants, leurs mères sont si faibles avec eux qu'au lieu de les gronder et de les battre, elles font semblant de les vendre, pour les racheter aussitôt après, sous un autre nom, dans l'espoir qu'ainsi elles acquerront un enfant meilleur.

Cela est arrivé sous mes yeux à Marie-la-Longue, avec son fils Ione. Elle a fait venir sa voisine Élisabeth, une pauvre vieille toute branlante et bossue. Se penchant à la fenêtre, elle lui a dit :

— Je te vends Ione, en lui tendant son petit garçon, qui se débattait furieusement.

Puis, quelques minutes après, comme l'enfant hurlait et se pâmait dans les bras de la vieille, la mère ouvrant la porte a dit :

— Je t'achète Alexandre.

Et elle a repris son fils apaisé, qu'elle voulait seulement convaincre par ce stratagème qu'il avait changé de personnalité, en changeant de nom.

Si court que soit un passé, même si c'est celui d'un enfant, il est toujours rempli de fautes dont le souvenir pèse au cœur...

Si seulement nous pouvions tous, comme le méchant Ione devenu le bon Alexandre, être vendus par ceux qui nous aiment et rachetés sous un autre nom, libres de toutes les erreurs que nous avons commises et de tous les engagements que nous avons pris...

Le don de charmer les oiseaux.

Il y a des jours qui sont plus riches en événements que d'autres.

Ce matin, j'ai rencontré un enfant qui cherchait, comme

moi, de la sympathie sur la route. Nous nous sommes avancés l'un vers l'autre, mus par une espèce de curiosité subite. Je n'avais jamais vu ce petit garçon. Il me salua d'un baisemain tendre.

Si j'avais reçu tout à coup le don de charmer les oiseaux, et que, pour m'en donner la preuve, un chardonneret soit venu se poser dans ma main, je n'aurais pas été plus émue.

— Que fais-tu? lui dis-je.

Il me répondit avec une innocence que je n'exprimerai jamais :

— Je suis Pierre.

— Eh bien, Pierre, que le Seigneur soit avec toi !

Et, jusqu'au tournant de la route, nous nous sommes retournés pour nous saluer et nous sourire encore l'un à l'autre.

Plus tard, durant la même promenade, en traversant le village de Sécaria, j'ai vu sur mon chemin un jars aux pattes roses, qui faisait serpenter son cou gris, et sifflait comme un serpent. Je me suis dit : « Ce jars est plein d'orgueil mâle et du sentiment de sa vaillance, mais tout de même, il a l'air d'une oie ! »

A Sécaria aujourd'hui, je n'ai pas fait d'autres rencontres...

En passant par ce village qui semblait mort, je formulai pour la première fois une remarque que j'aurais dû faire depuis longtemps. Au pays des saules, les demeures des paysans sont construites et conçues sur le plan aristocratique.

Sous des dehors très pauvres, les gens vivent ici entre cour et jardin, comme des pairs du royaume ou des financiers d'ancien régime.

Autre détail, qui révèle une tradition de magnificence : pas une maison qui n'ait sa colonnade. Elle est en bois pourri la plupart du temps, mais c'est une colonnade tout de même, sœur misérable et touchante de celle du vieux Louvre gréco-romain...

Princesse Bibesco.

La Brière [1]

L'hiver est venu, avec ses nuages de mer, ses pluies, ses coups de vent qui depuis huit jours battent la Brière.

C'est arrivé avec la grande marée ; l'espace n'est plus qu'une fumée d'eau, un noir horizon de déluge que balayent les nuées.

Dans les îles, les arbres ploient sous la tempête, s'entrechoquent, s'ébranchent à terre. Partout le bruit des vitres cinglées, du sol fouetté et pénétré, des rigoles en torrent. Les chemins luisent comme poisson et l'on n'y voit personne que, de temps en temps, une jeunesse qui traverse, ses nippes sur la tête.

Une grève de charbon a forcé les forges de Trignac à débaucher les travailleurs ; mais de cela nulle apparence ; ces hommes revenus se terrent dans les maisons, comme tous les habitants, sevrés de leurs travaux. Il n'y a que les vieilles de Marlan, de la Ville-du-Roué, de la Barbotte, que l'on voit dès le matin se rendre à l'église, poussées aux cotillons par ces grands vents d'ouest.

Les nuages crèvent, l'eau ruisselle, l'eau monte aux berges des îles, chasse les rats de leurs garennes, où les grosses anguilles prennent leur place.

(1) *Copyright* 1923 *by Bernard Grasset.* — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier 1923.

La Brière de toutes parts se noie, effacée en ses limites disparues ; ou seulement lorsqu'un tourbillon lacère ce voile de brumes et de vapeurs, s'estompe dans le lointain quelque mulon demeuré sur les buttes, et semblable là-bas à quelque fantôme de navire, perdu sur un océan infini.

Aoustin était le seul homme que ce temps n'arrêtait pas. Tous les jours, monté sur son chaland, il s'éloignait vers le nord, disparaissait sous ce rideau de désolation, et ne rentrait que le soir, à la nuit tombée, chez Julie, manger la soupe qu'elle lui donnait pour ses trois sous.

Fumant, il revenait, trempé ; malgré les serpillières attachées sur sa poitrine au moyen de bouts de cordes, sentant la vase, le chapeau comme une gouttière, traînant après lui de l'herbe de marais et jusqu'à de la patille.

Et c'était de jour en jour un air de tracas qui lui creusait davantage la physionomie.

Julie n'en obtenait plus que des grognements.

— Aoustin, lui dit-elle pourtant, un soir qu'il rentrait encore plus sombre que de coutume, quelqu'un est venu ici aujourd'hui... mais tu n'as pas marché sur la bonne rive... vas-tu seulement m'écouter?

Il leva durement sur elle son œil à la sclérotique injectée de sang par un coup d'air.

— Peut-être que non, répondit-il, j'ai mauvaise joie...

Il avait mauvaise joie ! Mais ne faut-il pas être un homme aussi pour toujours voir les choses finies avant qu'elles soient commencées ! pour bâtir le clocher avant l'église ! Avait-il assez crié : « Je les tiendrai un jour entre ma chemise et ma peau ! » Elle qui n'était qu'une vieille femme avait eu autrement de défiance !

— Aie patience... Dieu est le maître, lui dit-elle.

— Sûr qu'il est le maître, répondit-il, tandis qu'il enfournait sa soupe, par lapements coléreux, comme s'il en voulait repaître le démon qui l'agitait, mais je crois bien qu'il est dans le diable comme dans tout le reste !

Il n'en dit point davantage. Il ne convient pas de donner par la parole plus de vie à la chose qui va déjà suffisamment mal par elle-même...

— Écoute, au lieu de blasphémer, lui dit alors Julie, écoute ce que j'ai à te dire : Voilà assez longtemps que tu fais l'ermite... C'est à pleurer de te voir... dans une maison qui n'est point tenue, où tu vas finir par te chaumer comme

ces vieux qui n'ont point de soins d'eux !... Quelle nourriture as-tu !... Et si tu tombes malade... qui est-ce qui te soignera? Sans compter que tu ne fais pas ton devoir... Allons, Aoustin, il faut que tu t'en retournes auprès de ta femme...

Il la regarda longtemps, essayant de sonder le mystère de son intention ; mais il avait beau faire, il y voyait moins clair qu'un chat borgne...

Tout était bien caché dans le fond des yeux de Julie. Rien n'y transpirait de la honte qu'elle avait éprouvée ce jour même, quand l'Aoustine, éclatant de sa jalousie, était venue faire de la poussière dans son foyer, lui reprocher avec la dernière aigreur de recevoir Aoustin chez elle tous les soirs. « C'est bon, avait-elle répondu, il ne viendra plus, je le lui dirai. » Sur quoi, l'Aoustine, effrayée de l'effet que produirait ce rapport, s'était faite gémissante, en suppliant de laisser là les choses et de tâcher seulement de lui ramener son homme.

Et chrétiennement, Julie répéta :

— Comprends-tu que c'est pour ton bien ce que je te dis?... Et puis ta femme ne demande que ça...

— Ma femme ! fit-il, en découvrant le bout de rire narquois qui lui remontait du fond de son mauvais temps intérieur, cette tierce personne !

Et, faisant avec le menton un signe qui montrait l'autre côté, là-bas :

— Sais-tu où elle est?

— Peux-tu parler de la sorte, Aoustin !

— Passe-moi ta terrine... Passe-moi ta terrine, je te répète...

C'était de quoi, ce ton-là, faire perdre à Julie toute envie d'insister. Il attendit. Dans le plat qu'elle apporta, de son boettereau il fit glisser la plus belle anguille qui eût jamais été harponnée dans les passes de la chaussée verte ; puis attrapant son fusil, ainsi qu'un grand faucon qui n'était que blessé, dont il avait lié les pattes, il ouvrit la porte et sortit dans la nuit.

La pluie avait cessé ; il ne restait là-haut qu'une espèce de dernier grand combat entre les nuées de ténèbres et la blême lune, laquelle, recouverte par ces fumées noires, se remontrait à chaque instant, comme une tête s'obstinant à ressurgir d'une mêlée.

Il s'en allait, content malgré tout de cette paix revenue de la terre et des cieux, ayant pris par exception, ce soir, le sentier non loin de son ancien jardin, dont on n'en était séparé là que par le grillage de clôture du père Moyon.

La nuit n'était pas trop sombre et, sous le bleu scintillant de la brume, laissait distinguer les têtes de choux dans les carrés.

C'était la première fois qu'il repassait par ces lieux ; et, un moment, il s'arrêta, sans trop savoir pourquoi, histoire de jeter un coup d'œil à la masse endormie du vieux chaume sous lequel il avait laissé trente-cinq ans de son existence...

Du regard il enveloppait la bâtisse.

La cornière de l'ouest commençait à se dégrader ; il y aurait besoin avant peu d'un coup de radoub ; quand soudain, il frémit, avant même d'avoir pu démêler clairement la cause de son impression. Le corps voit et comprend souvent avant l'esprit. Mais ce ne fut pas long : la vision même nocturne des abords du logis lui était trop bien imprimée pour qu'il pût attribuer à l'illusion d'une fièvre qu'il n'avait point cette silhouette d'ombre immobile qui s'aplatissait prudemment contre la muraille. Il n'y avait aucune chance qu'il la prît pour celle du tonneau !

On l'avait entendu, car une main ramena le volet.

Sang de lui ! A pleine tête il faillit crier... L'idée qu'il tombait là sur une récidive, que pendant des mois ces baisers de chauve-souris avaient pu trotter de même, sans qu'un poil de sa barbe en sentît le vent !

Mais il se contint, grâce au diable... N'était-il pas muselé par ce treillage qui lui dépassait la tête d'un demi-mètre !... et, quant à remonter le chemin, il n'avait pas la simplicité de croire que le canard allait l'attendre sur l'œuf...

Les yeux collés contre le treillis, il crachait l'écume ; jusqu'à son fusil qui lui sautait dans ses mains, et qu'il épaula, le rayon visuel droitement filé, le bout du canon arrêté dans ce noir, sur cette tache plus noire, chaude et qui respirait...

Son arme n'était pas chargée, il le savait, mais c'était déjà une joie de Dieu d'appuyer sa batterie dans la ligne de cette mauvaise graine !

« Va ! se dit-il, dors sur ta découverte, et l'occasion te viendra dans les doigts, Aoustin, tout ce qu'il y a de mignonne ! »

Et il se recula dans le chemin, grognant et l'échine troussée.

Chez lui, il ne cessa de sacrer. Il appelait ce qu'il venait de voir un défi à la Nature.

Est-ce que les choses derrière lui n'auraient pas dû s'arrêter dans leur cours ; est-ce que tout ne devrait pas tomber en détresse comme la vie dans un corps privé de sa nourriture !

Cet échec l'humiliait furieusement.

Plusieurs choses avaient endormi sa vigilance : le fort arome de sa liberté, le tracas grandissant des lettres... Mais, ce soir, la question de cette réalité qui le bernait ne lui laissait point le goût de se laisser ensevelir ; toute l'industrie de sa cervelle était en ébullition, et il la laissait bouillir sans faire aucune part à la crainte de Dieu.

A ses pieds se piétait son faucon blessé, qu'il avait enfermé dans une vieille cage à perroquet. Du large il l'avait rapporté, dans l'intention de divertir son temps pendant les longues soirées de l'hiver. L'oiseau, un puissant busard à tête rousse, drapé dans ses hautes ailes, était déjà plein de mouvements, tournait de côté son œil hanté des souvenirs du grand ciel des faucons. Soudain il s'élança, donna l'assaut au plafond de sa cage, la tête contre les barreaux. Il retomba meurtri, mais n'en reprit pas moins son élan. Et chaque fois, toutes plumes vibrantes, il se frappait à la même place, à la naissance du rostre ; sibien qu'entre les yeux d'or commençait de s'ouvrir un large sillon de chair vive.

Et Aoustin, roulant toujours ses pensées, regardait se faire cette blessure, qui n'était rien comparée à celle de son amour-propre...

*
* *

Le lendemain, comme d'habitude, il reprit la perche, infatigable, obstiné, mal dispos, tout prêt à faire tomber sur le premier venu l'irritation que lui causait cette poignée de poivre sur la plaie de ses soucis.

Cet entretien nocturne l'avait ramené à des mois en arrière, car il ne lui avait pas fallu moins que marcher sur ce rendez-vous pour se rappeler la folle intrigue de sa fille ! Mais il avait beau savoir ce mariage impossible tant qu'il n'aurait pas soufflé sur les yeux de ses deux femmes, cette bête de Mayun, ce jars à une patte, venait le trou-

bler dans son existence, lui si tranquille désormais et qui ne devait plus rien à personne. Cet homme lui faisait répugnance. Ses baisers à sa fille lui donnaient comme à sentir à lui-même le frottement de son museau... Il ne rêvait que d'en débarrasser son chemin...

Alors, à quelques jours de là, un soir, comme la lune se montrait, des pêcheurs qui relevaient leurs verveux dans les environs du chérau de Camérun, crurent le reconnaître sur son chaland, qui filait par la curée de la Butte-Rouge.

Et c'était bien lui en effet. Il se dirigeait vers le nord. Il ne musait pas à son ordinaire, comme pendant ses nuits de guet aux émissaires étrangers, lesquels chassés de jour de dessus la platière pouvaient avoir la malice d'y venir à l'obscurité pour leurs opérations ; mais il remontait en droite ligne et faisait diligence...

La soirée était froide et magnifique. Les constellations étincelaient, toutes présentes, depuis la Grande Ourse, jusqu'aux Trois Rois Mages.

Son bateau, plus lourd que d'habitude, glissait sur de vraies nappes d'argent que frisait le vent de nuit, le long des roseaux présentant tour à tour de profondes masses noires, ou des blancheurs laiteuses, suivant leur place par rapport à la lune.

Avec force précaution — c'était ici la région de Langate — il faisait le tour de certains îlots de rouches, au milieu de la petite brume, qui règne là toujours en ces lieux de vase plutôt que de tourbe, proches des premiers terrains, cherchant, explorant ; quand il se baissa pour secouer quelque chose au travers d'une bâche jetée sur le fond de son chaland, puis s'approcha sans bruit, ramassé sur lui-même, tous ses muscles pelotés dans ce profond recueillement qui précède et prépare une brusque détente.

L'homme qu'il voyait avait beau lui apparaître en noir dans la contre-lumière du rayon de lune, il le reconnaissait parfaitement, avec ses formes, sa tête, ses épaules rondes, immobile au bord de la brousse des joncs, et tournant le cou de droite et de gauche comme s'il venait de percevoir un bruit. Le Briéron a l'oreille fine !

Il lança son chaland ; mais l'homme étendit ses bras, des bras immenses d'où semblaient pendre de noires étoffes, et les agitant plusieurs fois, s'enleva par-dessus les roseaux

avec un grand bruit de ventouses et d'ailes de moulins à vent.

Ce n'était qu'un aigle.

Alors grognant, il laissa l'oiseau continuer son vol dans le monde étoilé et remonta plus haut dans la brousse des mafrages, où c'était plus maigre d'eau, avec de la bouillée de sauldre blanche comme il s'en trouve sur le bord des rivières.

Et ce fut là, au pied d'une de ces bouillées, dans la berge de vase brillante comme sous des micas, qu'il tomba sur des petits chenaux à fond d'eau, lesquels se voyaient à peine, mais assez pour le satisfaire. Pas besoin d'aller regarder s'il s'y trouvait le bâton de roseau retenu par son crin de cheval ; au fond de l'un d'eux se débattait un canard sauvage, tandis que plus loin, dans le noir du reflet de la rive, s'allongeait le profil endormi du bateau.

Alors, vieux cygne noir qui s'irrite et gonfle sa voilure, il nagea et s'en vint glisser bord contre bord.

— Hep là ! l'homme !

L'autre, couché dans le fond, sur le dos, eut un sursaut avec un geste du bras, mais n'en resta pas moins dans sa position étendue, comme si cette voix reconnue avait pour effet de glacer ses mouvements.

Il y avait aussi que là où il se trouvait, à pied d'œuvre, le garde n'était pas précisément la rencontre qu'il souhaitait. Le ton pourtant ne dénotait point de malveillance :

— Il y a un col vert dans ton piège.

C'était dit presque d'une voix de bonhomme, et souligné d'un petit coup de perche contre l'embarcation.

Jaquin se demandait s'il ne rêvait pas.

Comme il était impossible que le vieux ne l'eût pas reconnu, il fallait que ce fût un faux Aoustin que cet Aoustin plein de douceur, une apparition de sa pensée, une créature de songe. Aussi hésitait-il à se mouvoir, tout préoccupé du plus ou moins de réalité de cette noire silhouette qui s'enlevait sur le champ des étoiles...

— Moi aussi, je viens de tuer deux bêtes... mais je ne sais pas ce que c'est... je n'ai jamais vu ça... c'est tout bleu, dit Aoustin, d'une voix qui ne tenait rien de l'illusion condamnée à s'évanouir, qui frappait bel et bien de son dur marteau l'air sonore de la nuit.

— Ah ! oui... oui... fit Jaquin en se soulevant, comme

dans l'engourdissement de l'inexprimable bonheur qui s'épandait sur sa tête ; car depuis deux heures que couché là, il se faisait un supplice du regard diabolique qui ne le quittait pas du fond de son rêve d'amour, cette transfiguration de l'homme lui-même en cette pleine nuit de Brière le remplissait de l'enivrante douceur d'une espèce de miracle des roses.

— C'est tout bleu, répétait le vieux.

Jaquin s'était mis debout, balbutiant un « faites donc voir » plein de politesse, attendait ces deux pièces si rares qu'un vieux Briéron avouait n'avoir jamais vues, tandis qu'Aoustin, rejetant la bâche, attrapait un falot tout prêt allumé dessous, le manœuvrait à hauteur d'homme et éclairait ainsi les deux bêtes qui se dressèrent aussitôt, les oiseaux, deux gendarmes de la gendarmerie d'Herbignac...

Être pris par un garde ne manque pas d'exciter chez le délinquant force mauvais sentiments ; mais la griffe des gendarmes laisse de tout autres traces et qui ne se guérissent pas avec le même onguent.

Le gars était atterré. En sa présence son terrain fut exploré ; on y releva plus de deux cents ripoinces, ce qui lui faisait une jolie contravention. Puis il fut mis à s'en aller. Après quoi s'en revinrent Aoustin et ses complices, lesquels, bien au chaud sous leur prélart, dormirent pendant le retour comme ils avaient dormi à l'aller.

Sur les rives de Brière et dans tous les villages, quand s'y répandit l'histoire, ce fut un bel éclat de rire qui était tout ce qu'Aoustin s'était proposé, en attendant le second temps de la pièce.

Quelques grincheux firent bien entendre une critique de ce que le vieil homme n'avait pas regardé, pour régler ses propres affaires, à piloter en Brière ces oiseaux bleus, qui en réalité ne sont que de vilains oiseaux ; mais personne ne le soupçonnait de vouloir en user de même à l'égard de quiconque, de sorte qu'il ne resta de tout cela que la joie maligne d'un conte à grossir le dossier de ces baudets de Mayun.

La chose, comme de juste, arriva aux oreilles de Théotiste — le principal aux yeux d'Aoustin — et ce fut même la Capable qui se chargea de la lui rapporter.

— Eh oui ! voyez-vous ça !... eh bien, si tu ne veux pas me croire, la fille, tu n'as qu'à te renseigner à d'autres !

Cette nouvelle laissait, en effet, la jeune fille bien plus prête d'accuser la perfidie de la Capable que d'ajouter créance à un guet-apens qui lui semblait inexplicable, depuis des mois que son père ne soufflait mot. Jour par jour, portée par la foi de son désir, elle s'était ancrée jusqu'à la passion dans la certitude du travail qui s'opérait au fond de la mazière solitaire. Cette indifférence si chaudement prédite, elle la voyait déjà accomplie ; et cela, par une croyance qui lui était devenue nécessaire pour se défendre contre elle-même et ses intimes angoisses.

Se renseigner? Oui, elle le voulait... mais auprès de quels gens?... Elle qui, depuis que son amour l'avait destituée de ses titres, depuis qu'il l'avait ravalée, comme par une souillure, au rang d'une espèce de fille de Mayun, ne parlait plus à personne, ne se montrait plus au grand jour...

Elle s'y prit autrement, et ce fut dès le lendemain.

Enveloppée de son châle, un grand châle noir qui ne la quittait plus depuis plusieurs semaines, elle sortit, s'en alla par les chemins, descendit et remonta les ruelles, partout où il y avait des maisons, sachant bien qu'elle n'avait besoin d'interroger personne, et qu'il n'était que de laisser la méchanceté parler sur son passage.

Elle allait. Mais en dépit de sa résolution de baisser les yeux, elle ne pouvait s'empêcher de regarder les gens, de les regarder au front. Une boule d'orgueil meurtri lui remontait dans la gorge ; tandis que les curieux, sortis sur leurs portes, constataient que sa démarche hésitante n'était pas de celles qui ont un but franc...

— Hé, Théotiste !... tu cherches peut-être ton amoureux? il est chez son beau-père...

— Hé, la fille !... te faut-il de l'argent pour payer le procès?

Au bout d'une heure, elle en eut assez, et courut, rentra chez elle, où elle tomba d'un genou sur une chaise, la figure enfouie dans les mains : « C'était vrai ! c'était vrai ! »

Elle ne raconta rien à sa mère. Sa mère, maintenant, vivait dans d'autres régions, dans les transports de sa tendresse pour un grand chien qu'elle avait recueilli.

Elle attendit Jaquin : mais Jaquin ne vint pas. Jaquin, sans doute, comme après sa première aventure, n'osait plus

affronter ces parages ; et ce fut en vain que chaque soir, le visage attaché à la vitre, elle envoya au-devant de lui son douloureux désir.

Elle fut affreusement solitaire ; elle connut une souffrance qui eût comblé de délices la Capable, si cette femme avait pu lire dans son cœur ; cette profonde et lente douleur qui s'insinue, boit la vie, laisse l'âme pareille à une pauvre terre moribonde ; jusqu'au jour où du mystère des dernières forces s'élance sur sa tige imprévue le chardon incroyable et splendide qui est la fleur de ces désespoirs, comme les fougères phosphorescentes sont les végétations sans pareilles de la nuit des souterrains...

Une chose à laquelle elle n'avait jamais pensé, qu'elle ne s'était jamais dite, qui tout d'un coup allumait un grand cierge sur son chemin ; à savoir que son insoumission à son père n'avait jamais eu de contre-partie dans aucune de ces paroles qui eussent laissé voir le fond de son cœur ; que dès son premier choc avec une volonté si roide elle n'avait su elle-même que s'enroidir dans son entêtement ; au lieu de ces douceurs, de ces supplications qui eussent agi peut-être comme l'eau dont s'attendrissait la glaise durcie de son géranium.

Était-il trop tard? — Elle voulait essayer au moins, aller à lui, se jeter à ses genoux, s'il le fallait.

Peu à peu, dans ce sol labouré par la passion, l'idée multipliait ses racines ; les superstitions étaient dominées, les terreurs refoulées ; et l'homme qui la réduisait à tant souffrir, allait jusqu'à devenir au milieu de tant d'autres qui n'étaient que des grelêts, le seul être de puissance et de force qui pût la comprendre et peut-être relever sa détresse...

Le soir où elle se décida, personne ne pouvait la reconnaître. Sur le chemin il faisait grand sombre ; et elle marchait avec courage, sachant toutes les paroles qu'elle devait dire.

La mazière se voyait à peine dans l'épaisseur du noir. Sa vitre était éclairée. Un peu de fumée s'élevait de son chaume. Des restes de feuilles mortes sur les vieux figuiers claquaient au vent.

Elle n'avait plus qu'à frapper. Le cœur lui battait. Elle s'accorda cinq minutes pour reprendre haleine : elle ne voyait plus du monde que ce carré de feu de rousine dont la lumière arrivait jusqu'à son vêtement.

Balayée dans le vent de la ruelle, se soutenant contre le mur d'en face, elle attendait.

Les minutes passèrent, elle attendit encore. Elle se donna un quart d'heure, puis un autre, qui s'écoula.

Les frissons la secouaient jusqu'au fond d'elle-même...

Et maintenant, cette porte, elle savait qu'elle ne l'atteindrait jamais...

La maison d'Aoustin n'avait plus rien d'une maison abandonnée. Il y faisait bon maintenant rapport à la petite braise de feu qui sans s'éteindre jamais brillait là comme un phare au fond des ténèbres. En lieu et place des coulis de vent qui faisaient trembler jadis tant de toiles d'araignées, y régnait une humidité vivante, un air tiède de lianes mouillées constamment importées des routes du large. Une certaine moite odeur d'homme rendait pleinement raison du terme dont il qualifiait ce logis, « mon appartenance » ; et cela sentait aussi le pimpeneau, la vase et le canard, car il y avait toujours cinq ou six cols verts et canes domptes, sans compter les oies, à grouiller par là, et jusque sous le lit. De vieilles voiles roulées, des perches de rechange, pêle-mêle et dans tous les coins, s'entassaient avec des salets à trancher la tourbe, des foënes, des boisselles pourries, des neuves en osier rouge, des claies remplies de mottes. Sur ce sol, semé de duvets et de plumes tombés des canards, traînaient des assiettes salies, où des débris d'arêtes montraient les restes du chat appelé « le Voyageur » depuis qu'il se partageait entre les deux maisons. Le lit maintenant avait des rideaux, cadeau de Julie, des rideaux à peu de chose près violets, semés de grosses fleurs couleur de vin ; tandis qu'une ficelle grasse, tendue au plafond, s'agrémentait des reflets d'or saurets d'une rangée de peaux d'anguilles.

C'était chaud, c'était clos ; et dans cette lumière de crypte, une petite vierge, épave de quelque paroissiale assemblée, semblait veiller du haut de l'âtre sur la grande ombre humaine qui vivait là.

Les soirées qu'il passait sous la peau de loup de cette tanière en valaient la peine. Point de voisins pour lui faire le sabbat. Chaque soir il verrouillait sa porte, et dans la paix légitime de son cœur, sous sa hotte, regardait la bonne âme rouge de son petit chauffage : les langues de feu creuser

le feutre de son château, les noirs contreforts s'user aux cornes de la flamme, former sur les cendres un brasier avec son ruban de gaze bleuâtre, qui frisait jusque dans la haute gueule de la cheminée.

Alors il prenait un raccommodage, la réparation d'un de ses engins, qui était besogne pour les dix doigts de l'homme et les douze mois de l'an, mettait une anguille à fumer, parlait à son faucon qui ne s'était point encore raisonné, l'imbécile, et continuait, quand il ne s'épuçait pas, de se meurtrir à ses barreaux.

Il avait aussi découvert, sous son sol de terre battue, une couche de tourbe, et de cette royale tourbe du Bru qui fait sauter le cul du pot. Il y avait mis le salet ; et déjà — c'était au chevet du lit contre la muraille — commençait à se creuser, profonde, une belle fosse exploitable en toute saison, et qui se moquait un tout petit peu de l'impôt. Son intention était de combler le trou quand l'endroit serait épuisé — la terre ne manquait point — et de porter la tranchée à la suite. Il calculait, pour l'ensemble de l'exploitation, une cinquantaine de mètres cubes — sans compter le divertissement qu'il prenait de la sorte à gratter sa Brière sans sortir de chez lui.

C'était, tout cela, l'agrément qu'il avait rêvé. Une vie bien à sa guise, et qu'il aurait goûtée telle sans le mécompte des lettres qui s'était chargé de dissiper toute cette félicité. Quand il songeait au peu qui lui restait à voir, une toute petite fraction du marais, peut-être dix hameaux, il n'avait plus de repos au cœur ; cette chose-là le relançait jusque dans son dormir ; ses nuits étaient empoisonnées comme ses jours ; et si le mensonge du rêve venait par hasard l'abuser d'un mirage, son réveil en valait moins encore. Il avait tout quitté, tout abandonné, jusqu'à remettre à plus tard la question des draps engagés par son épouse, ayant en ce moment les dents plantées dans ce terrible nœud de corde...

Pendant un jour ou deux lui était échu le plaisir bien conditionné d'avoir mis le beau merle de Mayun dans la posture qu'il souhaitait. Quelque chose aussi le retrempait d'une manière, qui était de voir la Brière reprendre vie du fait de ses hommes revenus, grouiller de partout, ressusciter avec toutes ses têtes, tous ses bras, comme certains dieux qu'il avait vus dans l'Inde. Il y en avait, parmi ces têtes,

plus d'une de mauvaise, il y avait les fraudeurs de pêche et de chasse ; mais il les laissait ; leurs transgressions n'étaient jamais que des manières d'opérer conformes à une loi de beaucoup plus d'ancienneté que celle du gouvernement...

Quant aux autres, les voleurs de terre noire, des malfaisants ceux-là qui trafiquaient de la substance même de la Brière, il aurait voulu, comme il disait, les écraser entre la corne de ses pouces.

Ses préoccupations ne l'empêchaient pas de les harceler de jour et de nuit ; il n'y avait même jamais tant mis de méchanceté naturelle ; jusqu'au point que c'était dit partout, que le désappointement de ses recherches, il le passait sur eux.

Ce fut un dimanche soir, dans une auberge de Pendille, qu'il eut avec l'un d'eux cette altercation dont les conséquences furent pour lui si notables. Un Beuvron, surnommé la Pouille, lequel se flattait là publiquement qu'il y avait bien vingt ans qu'il faisait la fraude. Il tournait le dos à Aoustin, et ne l'avait pas vu entrer.

— Aoustin te prendra, lui disaient les amis.

— Aoustin ! je ne le crains pas, j'ai toujours avec moi un fusil chargé pour lui...

Sur quoi Aoustin, par derrière, s'en vint lui taper sur l'épaule.

Le Beuvron était un violent, un rougeaud, il se leva d'un bond.

— Pourquoi est-ce que tu me touches sur l'épaule?

— Parce qu'il me plaît de te toucher sur l'épaule...

Et, tous les deux les yeux dans les yeux, leur colère flambant rouge, ressemblaient à deux loups prêts à s'entre-déchirer. Le fraudeur voulait se battre.

— A nous deux, lui cria Aoustin en s'en allant, et avant quinze jours d'ici !

L'épine lui brûlait.

D'être ainsi bravé dans son autorité lui causait une révolution d'amertume. Personne n'eût osé contre lui de pareils coups de langue, sans la manière de dessous que lui infligeait l'échec de ses enquêtes dans les villages !...

Il ne se rendit pas chez Julie ; il rentra dans sa mazière. Un morceau d'anguille séchée fit son repas. Devant son feu, toute la soirée, il se recorda la querelle, grattant et regrattant cette plaie, cousant une pensée à une autre, et se

marmonnant des choses à la manière d'un vieux chien plongé dans de grognons rêves de batailles.

Il ne se couchait pas. Et, comme il était là, un bruit singulier se fit entendre vers la porte.

— Tiens, se dit-il, si c'était lui?

Il pensa à la Pouille.

Mais de nouveau la porte parla, et cette fois c'était bien net, on frappait.

Alors il prit son fusil, l'arma, et d'un pas ferme, s'en fut tourner la clé.

Mais rien, rien que l'obscurité, que le vent...

— Qui est là... qu'est-ce que c'est? demanda-t-il d'une voix vibrante, bien sûr pourtant d'avoir entendu toquer contre son huis.

Il tenait son arme prête, quand un piétinement se fit entendre au milieu de la bourrasque, en même temps que sur le seuil, tout près de lui, s'éclairait par la rousine de l'intérieur, un visage de détresse, presque de démence, le visage de Théotiste horriblement pâle sous le châle dans lequel elle se serrait en grelottant.

— Je suis venue, bégayait-elle.

— Bougre !... Je vois bien que tu es venue !

Il désarmait son fusil, lentement, tout en la regardant qui tremblait contre la muraille, les doigts crochetés dans la maçonne, les yeux comme ceux d'une chouette crucifiée...

Il ne la chassait pas.

La vue de ce visage le laissait en suspens, par la révélation d'il ne savait quelle douleur dont il n'avait jamais vu l'exemple sur les traits d'aucune femme. Jamais il ne l'avait vue si belle ; et cette beauté douloureuse lui inspirait là céans, comme par une ressemblance, le tragique et sérieux souvenir de la figure des sept glaives...

Cependant, rassis dans son foyer, maintenant qu'il la voyait s'étouffer de sanglots, cachée dans son châle contre le mur, il commençait à s'impatienter, crachait dans les cendres, et comme si la pauvre fille n'avait eu d'autre objet que ce petit tour de visite, disait :

— Allons !... assez pleuré comme ça... il faut t'en retourner désormais...

Mais Théotiste, pour arriver jusqu'à cette porte, s'était faite victorieuse de tant de démons, que les vibrations de son âme n'avaient pas fini de la tenir au-dessus d'elle-

même et de ses faibles craintes. Elle voulut parler, mais lui secouait la tête :

— T'entendre, je ne veux !...

— Mon père ! suppliait-elle...

Mais il l'interrompit encore :

— C'est bon, c'est bon !... Je sais tout ce que tu vas dire, depuis *a* jusqu'à *z*... je connais les points et les virgules... Ce n'est point la peine d'insister... Tu viens tâter ton père, voir s'il n'y aurait pas moyen d'en tirer un petit arrangement à l'amiable... Point, ma fille, point ! Tu y perdrais ton temps... Tu y userais ton bec... Écoute-moi donc, c'est moi qui vais te parler, c'est moi qui vais te dire la vérité... Et puis, tu t'en iras avec... parce que si je suis venu dans cette maison, c'est pour y être tranquille... ça ne m'a pas fait déplaisir de te voir ; non... ça ne m'a pas fait déplaisir...

— Mon père ! s'écria encore Théotiste.

— Veux-tu m'écouter !...

Mais il y a des choses que je ne veux point approuver ; tant et si bien que je me ferais mettre sur les fagots plutôt que de dire oui. Ce sont les choses dans lesquelles je ne suis pas le maître, qui ont pour commandement une loi qui vient de plus puissant que nous... Je te parle aujourd'hui comme je ne t'ai jamais parlé... Parce que... là-bas... dans la maison... Enfin, c'est bon !... Mon père a pris femme à Fédrun, mon grand-père a pris femme à Fédrun, et tous, à remonter dans la nuit des temps, ont cherché alliance parmi les femmes de ce sang-là... Les gens de Mayun ont toujours été en mépris parmi nous ; et si les choses se sont passées de même, c'est qu'il existe à cela une raison aussi forte que celle qui fait éclore le frai d'anguilles dans la laiche des piardes... Ce n'est point moi le chef... je n'ai fait les lois ni d'en haut ni d'en bas... Mais j'ai en moi une parole qui me dit : « Aoustin, tu es le garde de la Vérité. » Et je réponds : « C'est bon, rien à faire. » Voilà. Donc, moi vivant, tu ne seras jamais la femme de ce colibri... et si tu attends ma mort pour l'épouser, tout ne sera pas dit, ma fille, car je pourrai bien avoir l'œil sur vous... Maintenant, retourne chez ta mère !

— Alors, mon père... c'est ainsi fait... vous condamnez votre enfant?

— Mon père, s'écria-t-elle aussitôt, voyant le vieux qui se mettait à sacrer, il y a une chose que vous ne savez pas !...

Et d'une voix défaillante elle ajouta quelques mots qu'Aoustin devina plutôt qu'il ne les entendit.

D'un seul coup, il avait chaussé ses sabots, du même coup s'était tourné vers sa fille, la bouche tordue, le masque terrible.

— Répète ce que tu viens de dire ! s'écria-t-il en se dressant de toute sa hauteur, sans s'apercevoir qu'il écrasait une partie de son feu ; puis, arrachant le bord du châle des doigts crispés qui le retenaient :

— Où cela?... que je le voie un peu !... Où cela, que tu as mis cette herbe-là... quand ce n'est pas vrai, serpent qui est venu ici pour me tromper...

— Je vous dis la vérité...

— Ramasse ta langue fleurie... tu viens de mentir quarante fois ! Si telle était la vérité, je te broierais comme une framboise... et si jamais j'apprenais qu'un nourrisson t'est né de ce barbouillé... Malédiction !... Va-t'en !... Va-t'en !...

Il lui laissa tout juste l'entre-bâillement pour passer, par où elle se glissa, la tête basse, sans un mot.

Et la clé derrière elle tourna avec violence.

La Brière a perdu sa dernière verdure ; sa morne étendue semble avoir reculé ses horizons. Le ciel de l'air ne se distingue plus du ciel de l'eau que par la ligne des joncs qui les sépare. La brume règne à demeure à la racine des îles. Le vent souffle à pleine outre, glacial ; et souvent, sous ces rafales d'Océan, la voile, déroulée d'un seul coup, emporte en péril le chaland sur les grandes lames des coupis.

C'est aussi le moment des brouillards redoutables où nul indice, la nuit, ne guide le chemin du batelier. S'il pleut pendant trois semaines, les buttes couvriront, les arbres et les maisons seront dans l'eau, les chalands, soulagés de tout détour, navigueront à un étage au-dessus, sur un grand lac sans rives.

Lugubre visage du profond hiver — la glace, les enfants glissant après les judelles engourdies ; la neige — et l'aspect de la Brière est spectral, quand à la chute du jour se déploie sur ce blanc suaire le rouge incendie de Trignac.

Pour le moment, ces lueurs sont toujours absentes. Dans le ciel bas et brouillé du sud, n'ont pas réapparu les grands panaches noirs, les lentes fumées horizontales ; les forges ne rallument pas ; et les hommes dans les villages con-

tinuent de pêcher leur pain. Mais nul ne se tourmente ; le marais pourvoit à tous les besoins, il est la source qui ne s'épuise — le feu, le poisson, le gibier — on peut se nourrir, on a l'indépendance...

Ils n'en sont que plus troublés de ne pas voir s'éclaircir le mystère de leurs patentes.

A la croisée des ruelles, sur les levées, ce ne sont que conciliabules, barbes contre barbes, et casquettes sur les yeux. Que fait donc ce maudit Lucifer d'Aoustin?

Le soir, ils guettent le tardif messager, l'apparition du chaland de la bonne nouvelle ; mais, toujours le même, l'animal infernal, on ne l'a pas plus tôt vu, qu'il disparaît, s'en va atterrir ailleurs ; on dirait qu'il se joue d'eux...

En attendant, — car la Brière n'a pas mis grand temps à récupérer ses natifs, à raffubler tous ces dos du sayon de bourracan qu'elle tisse indéfiniment sur le métier de ses brouillards, — ils relèvent leurs barrières, refourrent leurs toitures, repassent au noir le bateau ; et maint petit feu de triques, allumé sous la marmitée de coaltar, flambe le matin dans la gelée blanche de la rive.

Ils vont pêcher au large, où les cache le roseau, où, à tout coup, les foënes attaquent le fond aux pourritures, aux tourbes d'herbes ; la piarde, battue, retombe en pluie crépitante, la vase remonte, s'étale en sa lourde nage. Aux dents de l'acier se débat l'anguille. Ils sont là dix ensemble, à la poigne velue, chaland contre chaland, qui brandissent le trident de Neptune et font voler l'eau trouble.

— Eh bien, Aoustin, à la fin... Est-ce que tout est à nous, ou est-ce que rien n'est à nous?

C'est Aoustin qui vient de surgir, et qui disparaît taciturne, sans répondre, sa haute silhouette escortée de fantômes de la brume.

Que fait-il? Où va-t-il?

Les pêcheurs, pour le voir, montent sur le bord de leurs chalands.

Mais déjà tout a disparu de cet homme devenu si mystérieux... Il n'y a plus là-bas que des essaims de corbeaux qui fouillent le cœur des buttes, et s'envolent innombrables...

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(*A suivre.*)

Psychologie des Révolutions [1]

I

Un document de tout premier ordre sur le monstrueux phénomène social qu'est la révolution russe, ce sont les *Souvenirs* de l'épouse morganatique d'un des princes massacrés par les bolchevistes, cet héroïque et charmant grand-duc Paul Alexandrowitch que nous avons tous connu à Paris, avant la guerre, si courtois, si noble, si généreux. Sa femme, Mme la princesse Paley, faisait avec tant de grâce les honneurs de la belle maison qu'ils habitaient à Boulogne ! Vers la fin de 1913, le grand-duc, comme s'il pressentait la guerre imminente, avait voulu retourner en Russie, où il reprit en effet du service. Il commandait le 1er corps de la garde en 1916. La révolution le trouva général-inspecteur de toute la garde. Deux ans après, il était assassiné, en même temps que son cousin le grand duc Nicolas Mikhaïlovitch, l'historien, qui aimait tant la France, lui aussi. Nous l'avons vu plus fier de sa nomination à l'Institut que de ses apanages. Pensant à de tels crimes, dont l'inutilité égale la férocité, on ne peut s'empêcher de se rappeler le mot, très étrange au premier abord, si profond quand on y réfléchit, que prononça Malesherbes quand, après l'avoir

(1) Les *Souvenirs de Russie* (1916-1919), par Mme la princesse Paley, vont paraître prochainement à la librairie Plon.

condamné à mort, le président du tribunal de sang lui demanda : « N'as-tu rien à ajouter pour ta défense, citoyen? » Et le sage vieillard, levant les bras au ciel, dit pour toute réponse : « Si seulement tout ça avait le sens commun ! »

Les révolutions, en effet, celle de France en 1789, celle de Russie en 1917, — c'est la portée du mot de Malesherbes, — apparaissent, quand on les considère de près, comme de véritables accès d'une folie, ou mieux, et pour parler le langage scientifique, d'une psychose collective. Après coup, on leur donne une formule abstraite qui leur dessine une ligne idéale. Leurs apologistes leur appliquent audacieusement le plus vulgaire des sophismes, mais le plus imposant pour la crédulité publique : *post hoc, ergo propter hoc.* Il arrive qu'après ces convulsions, la nature sociale, qui veut vivre, a fait un effort réparateur, dirigé précisément contre l'œuvre de destruction accomplie par les révolutionnaires. De même qu'un architecte, occupé à rebâtir une maison jetée à bas, est bien obligé, si les pierres jonchent le sol, de les utiliser pour l'édifice nouveau, la nature médicatrice — la *natura medicatrix* dont parlait toujours le grand Trousseau — emploie, pour refaire un pays, les quelques éléments que les ravageurs ont laissés. C'est ainsi que Bonaparte puis la Restauration, en fondant un régime réparateur, ont bien dû se servir de la propriété telle que l'effroyable catastrophe la leur transmettait. Ils ont accepté comme une légalité l'achat des biens nationaux, et sur ce fondement ils ont rétabli un ordre. Faut-il attribuer cet ordre à ce transfert de la richesse privée? Faut-il de même expliquer par la création des départements et l'abolition des anciennes provinces le renforcement de l'unité nationale? Faut-il voir, dans l'accession plus aisée du talent aux hautes positions, un résultat de l'assaut donné aux privilèges héréditaires? En réalité, en ne revenant pas sur les criminelles dépossessions votées par les révolutionnaires, les guérisseurs du corps politique ont simplement limité l'étendue d'un mal dont nous ressentons encore aujourd'hui le contre-coup. Le principe sacré de la propriété a perdu de sa force. Celle qu'il garde, il la doit à la survivance des notions séculairement admises par nos pères de la vieille France et jadis de Rome. Pareillement, notre unité n'est que le résultat du long travail de nos rois, et quant à cette accession de talent prônée par les apologistes de 89 comme une conquête d'alors, elle se faisait dans l'an-

cien régime — un Colbert en est la preuve — dans des conditions que le temps eût rendues de plus en plus aisées. Le temps ! Voilà vraiment la grande force vivante, et qui élabore tous les changements bienfaisants. La révolution, qui prétend s'en passer, n'a jamais hâté un de ces changements-là. Elle en a retardé beaucoup. Nous le constatons aujourd'hui, pour ce qui regarde, par exemple, la charte du travail que la suppression violente des corporations a empêchée depuis plus d'un siècle. Osons le dire, elle n'est jamais, cette révolution, qu'une entreprise de brigandage, inaugurée par des naïfs, poursuivie par des intrigants et consommée par des scélérats.

II

Ces réflexions d'ordre général étaient nécessaires pour bien situer ces *Souvenirs* de la princesse Paley, et mettre en lumière la valeur de leur témoignage. Ils sont écrits très simplement, sans aucune prétention à une portée politique. Ils en prennent une, et très grande, par cette simplicité même. La princesse ne cherche pas à dégager les causes profondes des événements qui se succèdent devant elle, mais ces causes apparaissent derrière les « petits faits vrais » qu'elle rapporte. C'était l'expression favorite de Stendhal. Jamais je n'ai mieux senti qu'en lisant ces pages le prix de ces notations exactes, dès qu'elles sont transcrites avec une entière bonne foi et sans trace de vanité littéraire. La réalité emporte par elle-même une telle signification, quand elle est vue directement, que ces scènes, le plus souvent intimes, et qui se passent, neuf fois sur dix, dans l'intérieur du palais du grand-duc, nous font vivre cette tragédie avec une intensité surprenante. Le plus habile des conteurs n'imaginerait pas une progression plus savante, et un philosophe à la Taine ne dégagerait pas un enseignement plus instructif. Suivons, pas à pas, le développement de cette tragédie. J'allais dire, acte par acte, tant les incidents s'y trouvent distribués suivant une implacable logique. « L'enfer même a donc ses lois », disait Faust. Les immenses cataclysmes sociaux ont, à coup sûr, les leurs.

Pour qu'une révolution soit possible, il faut d'abord une carence d'en haut. Deux conditions y sont nécessaires : la première que le dépositaire de l'autorité soit trop bon, la

seconde que cette autorité soit déconsidérée dans l'opinion par une campagne de calomnies vraisemblables. Rappelez-vous 89. Louis XVI était ce dépositaire trop indulgent, et le procès du Collier de la Reine avait fourni le prétexte aux ennemis de l'autorité pour jeter sur elle ce discrédit favorable aux fauteurs de bouleversement. Ces deux conditions se sont rencontrées dans la Russie de 1917. La princesse Paley évoque avec un respect ému cette touchante figure du tsar martyr, chez qui la foi religieuse était aussi ardente que chez notre Louis XVI, et qui, à la veille de la révolution, envoyait ce message à M. Maurice Paléologue. « Dites à l'ambassadeur de France que cette guerre terrible aura besoin d'une victime expiatoire, et que cette victime, ce sera moi. » Hélas ! Ce n'était pas d'une victime que la Russie avait besoin, c'était d'un maître. Nous comprenons, à travers les confidences de la princesse, que, dès 1914, les plus proches du trône sont partagés entre leur admiration pour la hauteur morale du souverain, pour son grand cœur, pour ses vertus privées, et l'évidence de la disproportion entre sa personnalité et l'œuvre nécessaire. Nous devinons aussi que tout cet entourage de dévoués se désespère de voir l'impératrice devenue, par l'égarement de l'amour maternel, la dupe d'un pseudo-thaumaturge dont elle croit qu'il a sauvé son fils. Il n'y a là qu'une erreur de jugement, dont l'opposition s'empare. Une légende se forme, d'autant plus dangereuse qu'elle est invérifiable, et l'assassinat de Raspoutine produit, comme jadis l'arrestation du cardinal de Rohan, cet éclat de scandale qu'attendent les ennemis du régime, qui sont d'abord les idéologues, ceux que le réaliste Bismarck appelait les professeurs. De quel ton, dans les conversations rapportées par Busch, il se moque « de cette absurde politique que le professeur Gladstone a suivie depuis le commencement ! »

La princesse nous les montre, tous les professeurs du même type, le prince Lwoff en tête, menant, dès que la guerre se prolonge, leur campagne d'illusionnistes dans la Douma dont les séances deviennent de plus en plus houleuses. Ces chimériques parlent de réformes libérales au moment même où le ravitaillement de Saint-Pétersbourg se raréfie de plus en plus. La guerre n'est pas la seule cause de cette difficulté. « Tout cela, » écrit Mme Paley avec beaucoup de justesse, « les révolutionnaires l'avaient soigné et préparé de longue date. » C'est de nouveau l'affreuse parole de l'Al-

lemand Lassalle : « Il faut apprendre au peuple qu'il est malheureux. » Le plus sûr procédé est d'aggraver les conditions de son existence, quand la chose est possible. Diminuer le rendement du travail, contrarier et ralentir les communications, s'efforcer d'augmenter le coût de la vie. Cette besogne souterraine s'accomplit pendant que les théoriciens se complaisent dans la figuration parlementaire. Notons, nouvelle et saisissante identité, les « professeurs » de la Constituante employant le mois de septembre 1789 à parfaire une constitution : y aura-t-il ou non deux Chambres? Le droit de *veto* sera-t-il ou non accordé au roi? Ce *veto* sera-t-il absolu ou suspensif? Ils votent. Paris a faim, et tout de suite éclatent les journées d'Octobre. Au cours de ces débats de vaines spéculations idéologiques, nul doute que les députés n'aient éprouvé ce sentiment d'aveugle ivresse que Mme Roland rappelait moins de quatre ans après, à la veille de monter à l'échafaud, dans une lettre à un de ses compagnons en utopies et en malheur : « Nous périrons tous, mon ami... *Dans les beaux jours de la révolution, il n'était pas possible de calculer ce cruel avenir.* » O l'étonnante aberration ! J'imagine que les libéraux de la Douma, quand ils causent entre eux aujourd'hui, doivent prononcer des phrases analogues. Combien avaient raison, en 1789, ceux qui conseillaient à Louis XVI de monter à cheval, et, en 1917, à Nicolas II d'entrer dans sa capitale à la tête de ses troupes ! Comme elles sonnent tragiquement les paroles d'un simple clerc de notaire, un certain Ivanoff, qui avait connu la princesse Paley dans un comité de secours aux prisonniers de guerre. Il arrive un jour chez le grand-duc Paul le supplier de faire revenir le tsar : « Tout n'est pas perdu, » dit-il. « Si l'empereur voulait monter sur un cheval blanc à la porte de Nawa et faire une entrée triomphale en ville, la situation serait sauvée ! » Que répondait Louis XVI à ses conseillers d'une action militaire : « Monter à cheval? Mais la constitution me le permet-elle? » Nicolas, lui, pense à la guerre étrangère, à la nécessité de l'union devant l'ennemi. Dans sa bonne foi, il accepte le conseil de ceux qui lui jurent qu'en abdiquant, il la créera, cette union, et il abdique ! L'encre n'était pas séchée, au bas de son manifeste à son peuple et du message à son armée, que l'anarchie spontanée — pour reprendre la célèbre formule de Taine — commençait et aussi le triomphe des politiciens à la fois

madrés, éloquents et médiocres, ces fourriers des terroristes. Toujours les identités : un Kerensky prépare un Lénine, comme un Vergniaud prépare un Robespierre.

III

La partie la plus émouvante des *Souvenirs* est celle où la princesse raconte, semaine par semaine, la montée autour d'elle et des siens de ce que l'on peut appeler la marée rouge. Il y a, en effet, dans l'action de plus en plus destructive de la poussée révolutionnaire, cette espèce de déchaînement, impersonnel et mécanique des vagues qui se précipitent, et chacune est plus haute que la précédente. L'empereur a donc abdiqué, et aussitôt les libéraux de se réjouir. « C'est une révolution exempte de sang,» dit absurdement le prince Lwoff, faisant écho sans le savoir à M. Albert Thomas dont M. Maurice Paléologue nous a, dans son beau livre sur son ambassade, rapporté la prodigieuse parole : « Quelle belle révolution ! » Les massacres commencent aussitôt : les soldats assassinent le général Stackelberg, le comte Mengden, le comte Kleinmichel, combien d'autres dont la princesse nous donne les noms ! Pendant ce temps, les marins procèdent en Finlande à des noyades d'amiraux et d'officiers, tandis que, revêtu d'un uniforme de fantaisie, le chef nouveau du gouvernement, Kerensky, harangue les foules. Il flétrit les crimes et les injustices du régime tsariste. Il annonce une fin de la guerre où il n'y aura « ni annexions ni contributions », pendant que tous les échappés du bagne dont il s'est entouré pratiquent, eux, des annexions sur les palais des gens riches de Saint-Pétersbourg, et imposent des contributions à leurs concitoyens, avec la brutalité des voleurs de grand chemin. Par une petite scène qui se joue dans la maison du grand-duc Paul, jugez des autres. C'est en novembre. Le président du soviet de Tzarskoié-Selo, le camarade Tatarintzoff, vient perquisitionner. La marée n'en est encore qu'à ses tout premiers déferlements. Un des gardes-rouges avise dans le boudoir de la princesse un porte-cigarettes en écaille avec des incrustations d'or. Il le met dans sa poche. Mme Paley proteste : « Vous venez chercher de la farine, et vous dérobez des porte-cigarettes, qu'est-ce que cela veut dire? » — « Cela

veut dire, » répond l'homme, en traitant son interlocutrice de camarade, « que je suis un ancien forçat, et que voler quelque chose à une bourgeoise est pour moi un délice. » Une autre fois, ce n'est plus la farine qui sert de prétexte à la perquisition, c'est le vin. La cave du grand-duc passe pour être bien garnie, et une ruée d'ivrognes se précipite qui vident tour à tour et brisent les bouteilles. Le vin coule par flots des fenêtres, tombe dans les ruisseaux, se mêle à la boue et à la neige. Les gens du pays se grisent de cette affreuse mixture. D'autres bouteilles ont pu être cachées. Les plus avisés des bolchevistes le savent. Ils se les font donner les unes après les autres, en échange de quelques bons procédés. Après les bibelots comme le porte-cigarettes, après le vin, c'est au mobilier que la révolution s'attaque, aux automobiles, aux tableaux, au palais lui-même qui est confisqué, pour finir par l'attentat contre les personnes, arrêtées d'abord, puis exécutées sans jugement, comme le grand-duc et son fils Wladimir.

Les ouvriers de cette sinistre besogne peuvent se classer en plusieurs groupes. On en discerne très nettement les types à travers les scènes évoquées par la princesse Paley. Il y a d'abord les fanatiques. Tel, pour n'en citer qu'un, cet Ouritsky dont la férocité se manifeste par des inventions de torture morale aussi atroces que déconcertantes. Quand Wladimir Paley, le fils du grand-duc, est appelé devant lui. « Vous allez me signer ce papier, » lui dit-il, « par lequel vous renoncez à considérer Paul Alexandrovitch, l'ex-grand-duc, comme votre père, et immédiatement vous êtes libre. Sinon... » Ce sinon, c'était l'emprisonnement, et plus tard, la mort... Et à la princesse elle-même quand elle vient lui demander la liberté de son mari : « Non. Il n'y a rien à lui reprocher personnellement. Mais ils paieront tous pour les trois cents ans d'oppression des Romanoff. » Des mots pareils, vous en rencontrerez à chaque page dans ces *Souvenirs*. En voici un autre, bien caractéristique, prononcé par un visiteur des serres impériales de Tzarskoié : « C'était là qu'on faisait brûler vifs les gens du peuple, pour avoir des pêches et des fraises en janvier. » A côté des fanatiques, il y a les simples brutes, déchaînées maintenant, tels ces soldats qui regardent Nicolas II, captif, casser de la glace sur un petit canal qui longe la grille de son parc : « Hé bien ! » ricanent ces sauvages, « Nicolouchka, te voilà brisant de la glace à présent. Cela

te change de la guerre. En as-tu assez bu de notre sang? » Ensuite, et c'est le groupe de beaucoup le plus nombreux, viennent les fripons pour qui la révolution, c'est le pillage, et, groupe très nombreux aussi, les lâches. Sans cesse Mme Paley se heurte à d'autres soldats qui lui disent, quand ils sont sûrs de n'être entendus que d'elle, leur dévouement à son mari, mais le montrer, ce dévouement, par des actes avoués, c'est la mort certaine. Les fanatiques, les brutes, les fripons continuent leur œuvre sinistre, protégés par la terreur qu'ils inspirent. Ce tableau d'une société dominée par ses pires éléments, esclave de ses déchets, quelle leçon pour nous, si nous savons la comprendre !

IV

Et cependant la tragédie va s'assombrissant. Toutes les catastrophes publiques sont aussi une somme d'innombrables désastres privés. Celui dont la princesse a été la victime passe au premier plan, à mesure que le récit avance. Ici encore la réalité a tant de force qu'aucun artiste littéraire ne saurait ajouter au pathétique des chapitres qui racontent la mort du grand-duc Paul, celle de l'héroïque et charmant Wladimir, la fuite des petites princesses Irène et Nathalie, celle enfin de la princesse elle-même. L'angoisse vous étreint. Cette lecture vous serre le cœur, et on ne peut pas l'interrompre. Puis, le livre fermé, on se rend compte, une fois de plus, de l'effroyable mensonge que représentent les programmes humanitaires au nom desquels les chefs du bolchevisme ont déchaîné tous les instincts de haine et de cruauté qui croupissent au fond de tant d'âmes. Quel est donc l'homme d'État qui a dit un jour, comme on lui parlait d'une mesure où il voyait un relâchement de l'autorité : « Prenez garde ! La révolution est toujours latente dans le peuple. » C'est le pendant sous une autre forme du mot, si souvent cité et si mal compris, de Gœthe lors du siège de Mayence. Il avait sauvé au péril de sa vie un concussionnaire que la foule voulait massacrer. Un de ses amis lui reprochait d'avoir empêché le peuple de faire justice d'un voleur : « Ah ! » dit Gœthe, « si je les avais laissés faire, cette place serait maintenant jonchée de sang et de débris. Ne vaut-il pas mieux que cet homme ait pu s'en aller avec des objets mal

acquis, peut-être, que de les avoir laissé gaspiller sans qu'ils profitent à personne? En tout cas, il est dans ma nature de préférer l'injustice au désordre. » Ce grand esprit entendait par là que la pire des injustices, parce qu'elle est illimitée, c'est le désordre, qui donne libre cours à des excès impossibles à contrôler. Il est certain que l'autocratie tsariste a comporté bien des abus. Qu'étaient-ils en comparaison des crimes qui s'accomplissent là-bas, depuis que la dictature des Soviets, c'est-à-dire de quelques meneurs, ceux-ci de dangereux maniaques, ceux-là d'abominables scélérats, a jeté par terre l'édifice séculaire construit par Pierre le Grand et ses successeurs? Il serait à désirer que beaucoup, parmi les victimes du bolchevisme, échappées par miracle aux bourreaux, eussent l'énergie d'apporter au monde civilisé leur protestation justifiée, comme vient de faire la princesse Paley. Elle a raison de considérer qu'elle remplit un devoir avec la publication de ses *Souvenirs*, — devoir de piété envers le grand-duc Paul et son fils Wladimir, les martyrs dont elle a si fidèlement peint les fières figures, — devoir d'amie de la France, en nous aidant, par son témoignage, nous, les défenseurs de la cause sacrée de l'ordre, à réfuter les politiciens, qu'une coupable ambition excite à fraterniser avec les bandits de Moscou, et à éclairer les dupes de ces bandits, car l'espèce existe. Nous avons tous entendu des nigauds, qui se veulent avancés, parler du régime actuel de la Russie comme d'une expérience intéressante. La tragique veuve du grand-duc Paul donne son vrai nom à ce régime : c'est un immense péril pour l'Europe égarée ou insouciante, — et un péril hideux.

Paul Bourget,
de l'Académie française.

Un Monument critique

Il vient de paraître une grande étude critique, qui va donner une joie très haute à tous ceux qui chérissent l'alerte esprit français. Je ne l'annonce pas sans émotion. Cette joie est double : on découvre une œuvre ; et on songe qu'elle peut aider la France, en une heure difficile, à faire figure dans le monde.

Il s'agit d'une édition critique des *Contemplations* de Victor Hugo, par M. Joseph Vianey, dans la *Collection des grands écrivains de la France* (Hachette et C^ie^), connue des milieux savants de tous les pays. La firme déjà garantit l'œuvre. L'édition est matériellement remarquable. Beaux caractères. Noble papier. Trois volumes. *Trente francs chaque.* Prix pour lequel on a également une prière d'insérer, où l'on explique que, pour la première fois, est appliquée aux *Contemplations* la méthode « qui fait l'honneur de notre érudition littéraire d'aujourd'hui » ; que chaque pièce est précédée d'une notice explicative, que le texte même est accompagné d'un appareil critique : *variantes*, *leçons* du manuscrit, lorsqu'elles diffèrent de la leçon imprimée, notes « du plus haut intérêt » littéraire, historique, philologique.

Vous penserez peut-être que ce « plus haut intérêt » n'est pas extrêmement modeste. Mais c'est une remarque de l'éditeur, qui se trouve comme un lecteur, devant une

grande œuvre, et ne se tient pas de le dire. Il ajoute même : « *C'est un véritable monument élevé à l'une des œuvres maîtresses d'un des plus grands poètes de tous les temps.* » Il unit ainsi dans la gloire le poète et le commentateur ; c'est justice. Un fait est là : on n'avait pas compris le lyrisme d'Hugo comme on va pouvoir le comprendre.

D'ailleurs, je n'ai pas l'intention de m'épuiser en phrases laudatives qui ne prouvent rien. Prenons l'œuvre. Le terrible est que je ne vais pas pouvoir graduer votre plaisir : tout de suite vous sentirez la grandeur du travail.

Vous avez les *Contemplations*? Ouvrez-les. E tdites-moi, lisant ce texte dont vous vous êtes contentés jusqu'à ce jour, que de fois vous avez dû penser : « Où Hugo a-t-il pris ceci, puis cela? » Qu'on ne réponde surtout pas : « Il avait un génie créateur, dont il devait se servir. » C'est possible ; ce n'est pas probable. On pense avec cette ingénuité, lorsqu'on a une pauvre édition sans notes. Ouvrez le Hugo de M. Vianey. Sources ! Sources ! Sources ! Qu'est-ce à dire? Que tout ce que nous avons cru de lui n'est que réminiscences, emprunts, imitations. Quand on n'a pas travaillé selon les méthodes de l'Université, il faut se méfier et ne pas parler du génie propre d'un auteur.

Prenons le poème *Mes deux filles :*

> Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,
> L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,
> Belles et toutes deux joyeuses, — ô douceur !
> Voyez, la grande et la petite sœur
> Sont assises au seuil du jardin, etc...

Vous connaissez ces vers célèbres et vous pensiez que « ô douceur » était une exclamation de Hugo. O candeur ! Lisez ce que lui avait écrit Sainte-Beuve quatorze ans auparavant, pour saluer la naissance de son second fils :

> Et vous père, veillant contre la cheminée,
> Vous vous tournez souvent pour revoir, *ô douceur!*
> Le nouveau-né, la mère et le frère et la sœur.

La ressemblance est troublante, souligne fort justement M. Vianey. Et l'inspiration cesse aussitôt de paraître divine et mystérieuse : la science critique nous indique qu'elle est de *source* purement humaine et qu'elle s'appelle Sainte-Beuve... provisoirement, car il reste à savoir où

Sainte-Beuve, lui-même, a pris ce « ô douceur ! » et il suffirait pour cela que M. Vianey le cherchât.

Vous rappelez-vous aussi le premier poème des *Contemplations : A ma fille :*

> L'heure est pour tous une chose incomplète ;
> L'heure est une ombre, et notre vie, enfant,
> En est faite.

On lit, remarque M. Vianey, on lit dans la Bible (*Job*, VIII, 9) : « *Nos jours sur la terre sont comme l'ombre* », c'est-à-dire une phrase où le mot *ombre* est déjà employé. Il n'y a guère de doute : Victor Hugo l'avait dans l'esprit, en composant sa pièce.

Prenez au livre III, poème VIII :

> Et tout ce qui travaille, éclaire, aime ou détruit
> A des rayons : la roue au dur moyeu, l'étoile,
> La fleur et l'araignée au centre de la toile.

Une fois de plus, si l'auteur semble Hugo, le vrai père porte un autre nom, et en attendant que des études critiques plus approfondies nous permettent de remonter jusqu'aux premières versions poétiques des premiers hommes qui, ayant employé les mots pour la première fois, sont les sources des sources, nous apprenons — toujours par le canal de M. Vianey — qu'en l'occasion, Bernardin de Saint-Pierre avait indiqué déjà « *que la forme la plus belle est circulaire, et que la nature la reproduit avec prédilection* » : Hugo s'en est certainement souvenu.

Ainsi trois citations, trois sources.

Et ici, là, partout, M. Vianey les fait jaillir. Comme l'écrivait M. Lanson dans sa préface de l'édition critique des *Lettres philosophiques* de Voltaire, — un des modèles du genre, — l'idéal « serait *d'arriver à découvrir pour chaque phrase le fait, le texte ou le propos, qui a mis en branle l'intelligence ou l'imagination de l'auteur.* » M. Lanson dit l'idéal... et le plus souvent on ne peut l'atteindre. Si, par exemple, quand Victor Hugo cherchait une rime à « bouche », soudain, sur son nez s'est posée une mouche, le poète l'appelant par son nom, il est évident que cet animalcule est le véritable auteur du second vers. Mais comment le savoir aujourd'hui? Hugo a emporté son secret dans la tombe. Par bonheur, à côté de « l'idéal », il y a les apports certains

de la science littéraire, science nouvelle, aussi pure, aussi impassible, aussi certaine que toutes les autres. A sa base, des fiches, et disons-le bien haut, une vocation. Car, quand on veut avoir un Vianey, il faut le prendre à quinze ans (songez-y, jeunes mères). Dès lors, chaque fois qu'au cours d'une lecture, le jeune homme destiné à être critique rencontre le mot « ombre », ou tel autre, il doit l'inscrire sur une fiche spéciale avec la référence (ça peut être une très belle jeunesse). Et quand arrive l'heure lumineuse de l'âge mûr où il entreprend son édition des *Contemplations*, s'il tombe sur ledit mot, il n'a plus qu'à prendre sa fiche ; il lit : *Job*, VIII, 9. Rapprochement matériel. Mais il se dit : « Pourquoi Victor Hugo ne l'aurait-il pas fait, lui, sans fiche? » Que répondre, sinon : « Peut-être », et remercier M. Vianey de sa source inattendue et merveilleuse.

C'est encore grâce à la méthode scientifico-littéraire — et au fichier littéro-scientifique que des vers comme :

Que dit-il, le brin d'herbe? et que répond la tombe?

peuvent à présent s'accompagner d'une note ainsi conçue : « *Le brin d'herbe est aimé de Hugo à cause de sa silhouette et de son sifflement. Voir plus loin, vers* 19-20. *Voir aussi* VI, x, 15, etc., etc. » M. Vianey en est réduit à l'*etc.*, tant ses fiches sont chargées.

De même, jusqu'ici, nous avions lu (III, poème XXII) :

Le blé vert sort des sillons bruns

sans remarquer grand'chose, il faut l'avouer.

On lit ; on sent ; et... on en reste là : négligence qui peut être grave. M. Lanson, déjà nommé, l'a dit en termes éminents au cours d'un article sur « l'Histoire littéraire et la sociologie », dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 1904 : il faut « *distinguer savoir de sentir, ce qu'on peut savoir de ce qu'on doit sentir, ne pas sentir où l'on peut savoir, ne pas croire qu'on sait quand on sent.* » Le vers cité plus haut, nous l'avons tous *senti*. Prêtons maintenant l'oreille à M. Vianey, qui vient de sortir sa fiche : *sillon*, et nous allons *savoir*.

« *Le sillon est* BRUN *ici, parce qu'il s'oppose au blé* VERT. *Il est* PROFOND, *quand il s'oppose à la haute silhouette du semeur* (SAISON DES SEMAILLES). *Il est* GRIS *au crépuscule* (V, XXIII, v. 33), INGRAT, *quand il est rapproché de la dureté*

de ceux qui l'ont tracé (III, XI, v. 5), *quand il s'oppose à la blancheur de la neige* (II, XX, v. 5), etc., etc.

On sent que le commentateur pourrait continuer pendant trente pages. La critique n'est-elle pas renouvelée, puisqu'elle touche un domaine nouveau, quasi infini?

Et ce n'est encore, bien entendu, que la moindre des découvertes de M. Vianey, car certains d'entre nous seraient à même, un fichier constitué, de tirer des déductions semblables. M. Vianey a constitué son fichier lui-même, et le constituant, il a senti son esprit s'éveiller dans un sens si ingénieux que maintenant, même sans fiches, il est capable d'aperçus qui illuminent l'œuvre d'Hugo. Je n'en citerai que quelques-uns, il faudrait tout citer. Mais par exemple :

> A droite, vers le nord, de bizarres terrains
> Pleins d'angles, qu'on dirait façonnés à la pelle.

Voilà deux vers que j'avais lus, sans songer qu'on pouvait faire sur eux une remarque tout à fait curieuse. Êtes-vous comme moi? Cela consolerait ma misère. Mais M. Vianey a trouvé la remarque, et elle est charmante. C'est à propos *d'angles*. Il écrit en note : « *Pleins d'angles : Hugo aime les expressions empruntées à la géométrie.* »

Et ceci : Hugo écrit (II, XVII) un poème intitulé : *Sous les arbres*. On est au mois de mai :

> Il demandait comment chaque plante s'appelle,
> Se faisant expliquer le printemps mot à mot.

Simple note de M. Vianey : « *Comme tant d'autres pièces printanières, celle-ci a été écrite en automne.* »

Tout cela n'a l'air de rien ; c'est dit sur un ton simple. Quelle lumière sur les habitudes de ce génie poétique !... Mais passons à la fameuse pièce *le Revenant*. Vous connaissez le vers :

> Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.

A lui seul il est joli. M. Vianey y ajoute cette belle chose : « *L'enfant*, dit-il, *est vermeil, parce que sa chair est rose* (v. le vers 24 : « *Oh! comme elle baisait ces beaux petits pieds « roses!* ») *et parce qu'elle brille dans l'ombre. De même Hugo qualifie de vermeils la cerise et l'orange, fruits rouges et brillants* (voir II, VII, v. 6, et VI, XXIII, v. 472). »

Jusqu'ici toutefois, il n'y a peut-être dans ce que nous

avons pris de l'immense travail de M. Vianey que de l'ingéniosité. Voici de vraies découvertes :

Dans la fameuse pièce :

> Les femmes sont sur la terre
> Pour tout idéaliser...

on lit :

> Et dans les charmilles vertes
> Les roses dorment debout,
> Et sont des bouches ouvertes
> Pour ne rien dire du tout.

M. Vianey écrit : « *La feuille de rose a la couleur des lèvres; de là l'image. Mais Hugo l'emploie aussi parce que la fleur pour lui est une personne.* »

Et ceci : Hugo dit (I, VII) :

> J'ai foulé le bon goût, et l'ancien vers françois
> Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre : « Sois ! »

Vianey écrit :

« *Sois! Comme Dieu a créé la lumière, Hugo, sorte de dieu de mauvais goût, a créé l'ombre en disant : Sois!* »

Si comprendre c'est comparer, n'est-ce pas là compréhension pure?... M. Gazier, il est vrai, nous avait, je ne dirai pas habitués à ces remarques, mais nous y avait préparés. M. Vianey le dépasse. En certaines notes, il va même si loin qu'on oublie M. Gazier. Je pense à ce commentaire magnifique (III, IX, *la Nature*).

C'est l'hiver ; Hugo dit à l'arbre :

> Veux-tu, bon arbre,
> Être dans mon foyer la bûche de Noël?

L'arbre répond :

> Bois, je viens de la terre, et feu, je monte au ciel.

M. Vianey écrit :

« *Le sens symbolique de ce vers est sans doute : il est beau, quand on vient de la terre, de monter au ciel, fût-ce en brûlant.* »

Ce n'est plus de l'explication : c'est de l'inspiration. Et certaines fois, M. Vianey s'enfonce avec tant de bonheur dans ses investigations méthodiques, qu'il ne découvre pas

seulement le sens des choses écrites : la genèse de la pensée lui apparaît.

Vous devez connaître un poème intitulé : *le Mendiant* (V, IX).

> Un pauvre homme passait dans le givre et le vent...

Le poète le fait entrer, l'installe devant le feu :

> Son manteau, tout mangé de vers, et jadis bleu,
> Étalé largement sur la chaude fournaise,
> Piqué de mille trous par la lueur de braise,
> Couvrait l'âtre et semblait un ciel noir étoilé.
> Et pendant qu'il séchait ce haillon désolé,
> D'où ruisselait la pluie et l'eau des fondrières,
> Je songeais que cet homme était plein de prières,
> Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
> Sa bure, où je voyais des constellations.
>
> Décembre 1834.

C'est sur ce morceau que va s'exercer l'heureuse subtilité de M. Vianey. Nous, nous voyons l'image et c'est tout. M. Vianey avec justesse se dit : « Qu'est-ce que le poète, lui, a vu? » Et il écrit :

« *Hugo a-t-il réellement reçu la visite du mendiant, ou le poème n'est-il qu'une fiction? Je ne sais. Comme la méditation chez lui naît souvent d'une sensation, je suppose que le poème a bien été suscité par ce spectacle : un manteau troué qui séchait devant le feu. Mais peut-être la comparaison du manteau avec un ciel étoilé a-t-elle été suggérée par une autre, qui peu auparavant, le 29 avril, était venue à l'esprit du poète, celle du ciel avec un crible, dont les trous sont les étoiles* (VI, IX, vers 83-84). *Cette image-ci était déjà au vers 22 de la pièce X du livre I^er^ :*

> Ces trous du noir plafond qu'on nomme les étoiles.

« *Ainsi, notre ciel est un plafond, noir et solide, mais qui a des trous; au-dessus est un autre ciel, lumineux, dont la lumière nous arrive par les trous du plafond. De même un manteau troué, étalé devant une fournaise, ressemble au ciel étoilé.* »

Il n'y a pas d'épithètes assez pleines, pour bien dire l'étonnement, puis le contentement, puis la gratitude qu'on éprouve devant de tels commentaires.

Notez que ces qualités brillent tout au long des trois volumes. Le critique suit le poète pas à pas, lentement, du pied sûr des gens sages que rien ne trouble, même la poésie. Son rôle n'est pas d'être troublé par elle : cela, c'est le bonheur du lecteur, s'il a l'âme bien née. Le commentateur, lui, a un devoir, qui est d'expliquer, en prose, ce qu'un écrivain a mis en vers. Or, il l'a fait, trois ou quatre fois, avec une maîtrise qui n'a pas d'égale (peut-être M. Lanson, déjà nommé, et encore non !...), qui n'a d'égale chez aucun grand universitaire vivant. Je vais d'ailleurs le prouver. Il y a, à présent, dans les *Contemplations*, trois ou quatre poèmes qui semblent commentés pour toujours : on ne voit pas ce qu'on pourrait ajouter :

Premier poème : *Unité* (I, XXV).

> Par-dessus l'horizon aux collines brunies,
> Le soleil, cette fleur des splendeurs infinies,
> Se penchait sur la terre à l'heure du couchant ;
> Une humble marguerite...

Arrêtons. M. Vianey nous fait signe :

« *Hugo*, dit-il, *a corrigé. Il avait d'abord mis pâquerette. La pâquerette ou marguerite de Pâques, étant toute petite, le contraste était encore plus fort. Mais, comme elle a de très nombreux pétales, elle ressemble moins à un soleil que la marguerite proprement dite.* »

Comme c'est vrai ! Et intéressant ! Et comme c'est bien de savoir, et de savoir dire ! Continuons :

> Une humble marguerite, éclose au bord d'un champ..

Arrêtons. M. Vianey refait signe :

« *Le mot* ÉCLOSE, dit-il, *signifie :* 1° QUI EST OUVERTE (*fermée, la marguerite ne ressemble pas au soleil*); 2° QUI VIENT DE NAITRE : *le soleil est presque éternel; la fleur est éphémère.* »

Un simple mot, poétique, il est vrai, mais enfin vous voyez tout ce qu'il y a de prose dans un simple mot poétique, lorsqu'on est un maître, qu'on sait lire, comprendre et dégager. Continuons :

> Sur un mur gris, croulant parmi l'avoine folle.

Encore un signe de M. Vianey.

« L'AVOINE FOLLE : *mauvaise herbe, dont le nom populaire*

est FOLLE AVOINE. *Hugo rend à l'expression sa saveur en déplaçant l'adjectif.* »

On se prend à rêver à tous les savoureux déplacements possibles, même dans le texte de M. Vianey... Le temps manque ; ce n'est pas le lieu. Continuons :

> Blanche, épanouissait sa candide auréole.

Il faut encore s'arrêter. C'est même audacieux d'avoir dit tout le vers, M. Vianey, dès le premier mot, nous faisait signe. Sur ces douze pieds, trois remarques :

« CANDIDE, *d'abord, signifie à la fois* BLANCHE, ÉCLATANTE *et* INGÉNUE. AURÉOLE, *ensuite, dit à la fois la forme de la fleur, son éclat, sa sainteté.* ÉPANOUISSAIT, *enfin, la montre bien ouverte et joyeuse. Tous les mots sont donc riches de sens.* »

Qu'ajouter? Saluons ; et passons au *Rouet d'Omphale* (II, III) :

> Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.
> La roue agile est blanche, et la quenouille est noire.
> La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.
> Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

La cadence est celle d'une chanson, l'image est nette et large. Tournons-nous vers M. Vianey.

« Vers 4. Note. *Dans les maisons orientales, le tapis, aujourd'hui encore, est le meuble le plus important et le plus riche.* »

Certains peut-être insinueraient que par une telle note notre plaisir poétique est troublé. Ce ne serait pas y regarder de près. En fait, notre plaisir tout court est doublé. Car à la description de ce qui est simplement beau s'ajoute, grâce à la note, un élément social et économique, qui peut intéresser un nombre de lecteurs plus grand, notamment des marchands de tapis qui tomberaient sur ce poème. A ce propos, il me revient en mémoire un assez sublime article de M. Rudler (*Revue universitaire* du 15 décembre 1909). Dans une sorte de fièvre lyrique, il parlait de ces gros livres, où l'on commente... les grands livres, et il écrivait : « *A vrai dire, ces livres exigent deux lectures : l'une cursive, du texte même, où l'on s'offrira le plaisir facile des épicuriens du bon vieux temps, et l'autre, quand on se sera assimilé le commentaire. La seconde dépassera la première de toute la*

peine qu'on aura prise, et au delà. Elle sera riche, complexe, nuancée; elle donnera seule la volupté de comprendre absolument, de planer. »

Voulez-vous que nous planions? Prenons la suite du *Rouet d'Omphale.*

> Un ouvrier d'Égine a sculpté sur la plinthe
> Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.
> Le taureau blanc l'emporte. Europe, sans espoir,
> Crie, et baissant les yeux, s'épouvante de voir
> L'Océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Commentaire :

« *Hugo anime ici la mer, mais à la façon romantique. Chez les Grecs, Poseidon se détache de l'élément, et en est le souverain. Ici, c'est la mer elle-même qui vit, qui baise. Ce vers, en humiliant la forme monstrueuse de l'Océan devant la grâce de la jeune femme, rattache l'épisode sculpté sur la plinthe à l'idée générale du poème et la résume.* »

On ne se sent plus d'aise devant cette science si spéciale.

Et ceci, III, II (*Melancholia*), vers 319-320. Hugo peint un bal et il écrit :

> O délire ! et d'encens et de bruit enivrées,
> L'heure emporte les rapides soirées.

VIANEY : « ENCENS. *Il ne peut s'agir de l'oliban, résine asiatique, qu'on brûle dans les églises, et dont* ENCENS *est le nom vulgaire. Hugo donne-t-il le sens général de parfum à ce mot, dont le sens étymologique est « ce qui brûle »? Ou bien le prend-il dans le sens métaphorique très répandu de « compliments »?*

Et, soudain, poète lui-même, nous ayant découvert deux horizons, il nous laisse devant eux, sans choisir.

Nous resterions là s'il n'y avait trois volumes serrés, compacts, si riches, qui nous attirent. Ouvrons-les au hasard. Partout, nous attend une raison de joie sérieuse.

Hugo parle de sa fille petite (IV, V) :

> Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
> Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
> Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
> Où je ne sais comment venaient mes plus doux vers.
> Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,

Et c'était un esprit, avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout, à tous moments.
Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire !

C'est déjà délicieux, mais cela va gagner en délices avec M. Vianey. — Car M. Vianey, qui a gardé cette qualité rare et si belle, l'ingénuité des petits, va dire comme eux, en curieux inlassable : « Pourquoi ceci?... Pourquoi cela? » Bien plus : il va lui-même répondre, se faisant puéril à dessein, puisqu'il s'agit d'enfance, et ce sera doux, après ces vers si doux, de lire cette douce remarque :

« *Pourquoi les plus doux vers viennent-ils sur le papier du père après le passage de la fille? Parce que...* (prenez bien garde à la naissance de la pensée) *parce que... c'est une enfant affectueuse, mais aussi parce qu'elle rappelle au poète tout ce qu'elle aime, c'est-à-dire ces grandes sources de poésie : Dieu, les fleurs, les astres... Le vers : « Elle me consultait « sur tout à tous moments », dit l'intimité de rapports entre le père et la fille.* (Nous entrons là dans la grande analyse.) *Il dit aussi la curiosité d'esprit de celle-ci. Il paraît inattendu après les précédents, avec lesquels il contraste; mais* (attention à la surprise !) *mais... il les complète : cette enfant n'était pas qu'une espiègle et une rêveuse; elle était avide de savoir. Et c'est cette curiosité d'esprit qui rappelle au poète les soirs d'hiver, où il enseignait à ses enfants la langue et l'histoire.* (Et maintenant la sérénité scientifique dans la conclusion) : *On voit comme tous les souvenirs s'enchaînent naturellement.* »

Après de telles remarques, on peut croire que le sommet est atteint, et que par la suite, le commentateur, un peu las, va somnoler, comme Homère. Méchante pensée ! Ouvrez le dernier tome, tout à la fin, et écoutez ceci :

Hugo, *Voyage de nuit* (VI, xix) :

On conteste, on dispute, on proclame, on ignore.
Chaque religion est une tour sonore ;
Ce qu'un prêtre édifie, un prêtre le détruit ;
Chaque temple tirant sa corde dans la nuit,
Fait dans l'obscurité sinistre et solennelle
Rendre un son différent à la cloche éternelle.

Vianey. *Note.* (Pour bien l'apprécier, il faut la lire lentement, comme elle fut écrite, sur le rythme où se font les cours de la Sorbonne.) « *Le symbole de la cloche a pu être suggéré à Hugo, soit par le proverbe populaire : « Qui n'en- « tend qu'une cloche n'entend qu'un son », soit par une sensation : l'idée de religion en lui, qui est un visuel, suscite immédiatement la vision de l'édifice cultuel. L'image est d'ailleurs développée d'une façon curieuse. D'abord, au vers 3, s'intercale dans le développement l'image de l'édifice construit et détruit. De plus, les vers 2 et 4 ont suggéré au lecteur l'idée qu'il y a autant de temples que de religions, et autant de cloches que de temples; or, finalement, s'il y a une corde par temple, il n'y a qu'une seule cloche tirée par plusieurs cordes.* »

Heureusement pour moi, quand je suis arrivé à ce passage de M. Vianey, — qui littéralement m'a enivré, — heureusement, je n'étais pas seul, et lorsqu'on communie à plusieurs dans la même joie, elle est plus grande. Tous, nous avons applaudi ! Tous, nous sentions ce qu'il y avait là, — qui n'est plus de la poésie, — mais encore une fois de la science, prudente, lente, comme toutes les sciences, qui ne se contente pas de dire à demi-mot, qui développe sans peur, et pour qui rien n'est simple ni clair que ce qui est lentement expliqué et fortement analysé. Un seul de nous n'a pas saisi. Les mots « la vision de l'édifice cultuel » l'ont fait ricaner. Puis, au lieu de corriger ce premier mouvement incongru, il s'est laissé aller à une gaieté assez grosse, nous traitant, nous ou le commentateur, je ne sais, de « zozos » ! Nous avons hautement protesté ; mais vous savez ce qu'est une « gaieté facile » ; pour la tuer, il ne s'agit pas de la contredire, il faut la négliger ; j'ai continué de lire tout haut M. Vianey ; au bout de cinq minutes, mon rieur ne riait plus ; il s'était assoupi. Je le regrette pour lui. C'est la lenteur du savant qui peut-être le faisait somnoler. Le pauvre n'avait pas senti tout ce que contenait de *modestie scientifique* cette lenteur. Car c'est encore un trait de notre grande Université, et M. Vianey le possède, à un étonnant degré. Ainsi, dans le même poème, lorsque Hugo écrit :

Rousseau dit : l'homme monte ; et de Maistre : il descend !

M. Vianey note :

« *De Maistre croit que l'homme, créé bon par Dieu, a été perverti par le péché originel. Rousseau croit que créé bon,*

l'homme a été perverti par la civilisation; mais pour tous deux, l'homme est DESCENDU. *Le premier hémistiche de ce vers est donc fort singulier.* »

Rien d'autre. Il s'incline, puis il cherche. L'homme de science devant le problème.

Et encore là a-t-il réussi à établir la donnée du problème. Mais il lui est arrivé de ne pouvoir rien discerner du tout. Énigme entière. Hugo par exemple écrit une pièce portant ce titre : « *A un poète aveugle.* » M. Vianey met une note ; il le faut, puisqu'il commente ; mais elle est ainsi conçue : « *Il m'a été impossible de découvrir qui est ce poète.* » Dans ses recherches souvent, il demande aide ou conseil à ses collègues : à M. Lanson déjà nommé, sous la savante direction de qui cette merveilleuse collection se publie ; et il indique alors : « M. Lanson m'a dit... M. Lanson m'a éclairé » ; — à M. Rigal, grâce à qui il pénètre le sens total de ces deux vers :

> Une nuit que j'avais devant mes yeux obscurs
> Un fantôme de ville et des spectres de murs.

La difficulté, vous le sentez (vous ne le sentez pas? Moi, il me semble que je le sens presque) gisait dans ces « yeux obscurs ». Or, M. Rigal, que cite M. Vianey, a jeté une pleine lumière en cette obscurité. Il a noté : « *D'ordinaire, ce sont les objets qui sont obscurs; mais ici la vision venant du dedans et étant simplement projetée au dehors, on comprend que les yeux soient dits obscurs* » (tome III, p. 158).

M. Guimbaud aussi aide M. Vianey, et comme dans cette haute Université méritante, il faut rendre hommage à tous ceux qui méritent, je salue également M. Guimbaud, en le citant comme ses collègues. Il s'agit de la chanson célèbre :

> Mes vers fuiraient, doux et frêles,
> Vers votre jardin si beau,
> Si mes vers avaient des ailes,
> Des ailes comme l'oiseau.
>
> Ils voleraient, étincelles,
> Vers votre foyer qui rit,
> Si mes vers avaient des ailes,
> Des ailes comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles,
Ils accourraient nuit et jour,
Si mes vers avaient des ailes,
Des ailes comme l'amour.

Or, M. Guimbaud, dans un livre qu'il a fait, compte cette pièce parmi celles qui furent inspirées par Juliette Drouet. Mais il adresse à M. Vianey les réflexions suivantes, si fines et si déliées :

« *La pièce, si elle a été réellement écrite, comme dit le manuscrit, le* 22 *mars* 1841, *a été faite pour Mme Biard, avec laquelle Hugo eut, au cours de cette année, un flirt en règle; elle avait à Sannois une villa et un jardin* (ce sont des faits ; c'est de la science) *que tous les témoignages s'accordent à juger délicieux : en* 1841, *Juliette n'a pas de jardin* (toujours des faits) ; *de plus, elle n'avait pas de foyer, ou du moins son foyer ne « riait » guère* (puissance de l'investigation !) *tandis que le foyer de Mme Biard était égayé par deux enfants charmants. Mais...* (après la découverte des faits, admirez l'intuition du scientifique) « *il est fort possible qu'écrite pour Mme Biard, la pièce ait été utilisée ensuite pour Juliette devenue jardinière. En février* 1845, *le poète la transporta du numéro* 14 *au rez-de-chaussée du numéro* 12 *de la rue Saint-Anastase, pour qu'elle eût un jardin; il était modeste, mais l'amour le lui faisait trouver beau.* »

Vous le voyez, M. Vianey, seul ou collaborant, aidé ou non, ne reste jamais de court. Il a toujours une réflexion à inscrire en marge. Je n'ai guère trouvé que le poème : *A propos d'Horace*, qu'il n'ait pas accompagné de remarques personnelles. C'est un violent pamphlet :

Marchands de grec ! Marchands de latin ! Cuistres ! Dogues !
Philistins ! Magisters ! Je vous hais, pédadogues !

M. Vianey est un délicat. Il n'a pas voulu nous dire qui était visé.

J'ai fini. Voilà l'œuvre que je tenais à présenter. Je l'ai fait longuement, parce qu'elle est pleine d'un curieux mérite. Quand on s'est assimilé dévotement ces trois forts volumes, qui représentent ensemble plus d'un millier de pages, de grandes pages, l'impression finale est unique en sa nouveauté. On ne peut pas dire qu'on garde un souvenir. Non, aucun. On ne se souvient pas des notes, qui sont trop ;

parfois plusieurs par vers. Mais on ne se souvient pas non plus des vers, comme quand on les lit dans la première édition venue, parce qu'ils disparaissent maintenant sous un admirable appareil scientifique. Et l'on éprouve comme un grand vide, apparent... qui est merveilleux ! Car ce vide, c'est ce qu'on appelle le nouvel esprit de l'Université, scientifico-littéraire : vous n'avez rien retenu : tant mieux ! êtes-vous des perroquets? Vous avez tout compris : ah ! comprendre ! Et vous vous sentez — c'est le plus beau — comme enclins à entreprendre un travail du même ordre.

J'ai surtout de l'émoi à songer que ces merveilleux volumes-documents vont s'en aller d'une part dans toutes les bibliothèques universitaires, d'autre part à l'étranger. Dans nos facultés, ils vont servir à former de jeunes professeurs. Cette idée m'exalte. J'ai un petit garçon de cinq ans ; et je me dis, le cœur battant, qu'il aura sans doute un de ces maîtres ardents et brillants, qui demain vont s'éveiller à la lueur de l'esprit de M. Vianey. Cher petit, je voudrais déjà qu'il eût quinze ans pour le voir travailler sous de si éminentes directions ! Et à l'étranger, quel exemple, quel effet ! On a souvent attaqué notre Université à la légère. Des étrangers, qui ne la connaissent pas, en ont eu un chagrin légitime. Il y a là pour ceux qui aiment sincèrement la France quelque chose de sacré, et qu'il ne faut effleurer que par les fumées de l'encens — pas l'encens-compliment, mais l'encens des églises, la résine asiatique qu'on appelle *oliban*. Les commentaires de M. Joseph Vianey, en un millier de pages, qui ne seront même pas coupées, viendront au delà des frontières affermir le respect présent de tous ceux qui nous aiment pour nos études légendaires.

Au tableau, je ne vois qu'une ombre. C'est que le grand Hugo n'aura pas eu son œuvre ainsi commentée entre les mains. Oh ! je sais que la gloire l'a gâté : il a eu l'enterrement des pauvres, et il est au Panthéon ! Mais avoir tenu cela, lu cela, peut-être appris cela ! Hélas ! des œuvres de cette importance ne s'improvisent jamais. Il faut que nos grands artistes vivants se disent qu'eux non plus ne pourront rien voir de pareil sur leurs écrits. Songez à ce qu'il faut de fiches, d'études, d'écritures, d'heures sous la lampe ! Quelle existence vertueuse de moine prisonnier ! C'est magnifique ! Notre chère Université a toujours besoin de trente

ans au moins pour réaliser des monuments pareils ! Et la joie de les voir est refusée aux grands hommes qui en sont le prétexte.

Le monde est ainsi. Cela fait partie des desseins de Dieu, qui, comme beaucoup savent, sont pleins de mystère. M. Vianey l'a d'ailleurs signalé... comme tout le reste. Il a noté — un peu de plus, j'omettais de le dire — il a noté (livres VI, VII, dans la préface) :

« *L'idée mise en action dans ce poème est que Dieu est impénétrable. Elle est familière à Hugo et aux déistes de sa génération.* »

Laisse-t-il entendre par là que pour lui, il n'en serait pas de même? Ah ! si cela pouvait être ! Il y a des livres saints, des livres révélés, des livres qui sont la parole directe de Dieu. Si M. Vianey nous les donnait un jour *avec des notes vianesques!*

Ce serait trop beau. J'émets simplement le vœu timide, mais je le remercie encore chaleureusement de la joie pure et forte qu'il vient de nous donner par ses trois volumes des *Contemplations*. On mène grand bruit depuis quelques mois autour d'un projet brillant : la fondation d'une chaire Victor Hugo au sein de notre chère Sorbonne. Une de plus : il n'y en a jamais de trop. M. Ferdinand Brunot, l'ancien maire du XIVe arrondissement, patronne l'idée. M. Paul Souday, le critique démocratique bien connu, la soutient. Et moi j'applaudis ces messieurs des deux mains, me permettant d'attirer leur attention et celle du ministre sur ce que j'appellerai *le cas Vianey*. Voilà le maître qu'il faut. S'il y a encore sur ce projet d'une chaire Hugo des âmes tièdes, c'est qu'elles se demandent : « Dans la chaire, qui doit-on mettre? » La question ne se pose plus. Gloire à M. Vianey et à Diafoir... Qu'est-ce que j'écris? Gloire à M. Vianey et à Fulgence Tapir... j'ai décidément une plume qui marche tout de travers ! Je veux dire... Mais tout le monde m'entend. J'ai indiqué à demi-mot, ne pouvant faire plus : je n'ai pas, hélas ! la sublime et candide et lente et complète conscience de M. Joseph Vianey, qui veut et sait tout dire, même ce que personne du commun ne croirait utile que l'on dît.

RENÉ BENJAMIN.

L'Empire du Monde[1]

VI

Suivi d'un peloton de méharistes, le commandant Redel est arrivé au poste de Bardaï, venu d'Aïn Galakka — la source abondante — dans l'Enneri des Ouadaïens, à plusieurs journées de marche au sud. Avec des meuglements de colère, sous leurs corps d'étoupe les méhara ont plié leurs longues jambes devant le capitaine Berthier qui accueillait, joyeux et déférent, le vieux chef impatiemment attendu.

Remettant à plus tard cette affaire dont Berthier lui a dit l'importance, il a d'abord tenu à visiter le casernement, à inspecter les hommes, à vérifier la comptabilité, les magasins, les réserves. Berthier, Charlet et Ménoge ont reçu ses félicitations ; il a levé les punitions légères des Soudanais ; une fois de plus il est apparu comme le chef intègre et bon dont la renommée est grande, dont le nom est prononcé avec respect par ses subordonnés blancs, avec vénération par les hommes de couleur. De haute taille, de large carrure, la face basanée comme un vieux cuir, le poil blanc et l'œil limpide où semble flotter du rire, il ne critique point : il conseille, explique, commente. Il a passé la plus grande partie de sa carrière dans les solitudes du Sahara, mystique de l'action, anachorète de l'impérialisme. L'Afrique l'a conquis ; au retour il s'est juré que le peuple dont il est, conquerrait l'Afrique, non de cette annexion superficielle

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1922 et des 1er et 15 janvier 1923.

qu'assure la force des armes, mais de ce travail patient qui rapproche les races, assure à la longue un fonds commun : le dévouement à quelques grandes abstractions : Patrie, Progrès ! Cette œuvre dont il sait n'être qu'un modeste pionnier, il ne la verra point réalisée. De sentir que, de jour en jour, elle précise son ébauche, que la vaste entreprise multiplie de plus en plus ses apprêts, cela donne à sa vie une plénitude, une justification qui lui font supporter allégrement les périls et les fatigues de son rude métier. Il croit : sa pensée comme ses gestes s'orientent vers une fin.

Le repas fini, attentivement il a écouté Berthier. Celui-ci lui a conté ses soupçons, lui a remémoré la venue préparatoire des géologues informés, par une voie qu'il ignore, des choses qu'il devait découvrir lui-même par le jeu du hasard. Il a narré l'audacieuse tentative de Berkhani, la poursuite, le combat, la rencontre fortuite, puis la révélation inattendue, cette trouvaille du naphte, cette richesse qui constitue le motif secret de la tractation.

— Et c'est peu, somme toute, mon commandant, ce que j'ai vu là-bas. A peine une indication ! Il y a d'autres nappes, j'en suis sûr. Tout ce coin est une véritable éponge.

Redel s'absorbe en ses réflexions, la figure attentive, cette face où l'air et le soleil ont mis du hâle et des multitudes de petites rides.

— Si j'étais le maître, dit-il enfin, celui qui juge et décide, je conclurais l'échange, oui, malgré tout...

Il s'arrête, médite. Sur sa veste de toile blanche, sa barbe a des reflets d'argent, un éclat terni. Et Berthier le regarde, quémandant l'explication qu'il donne d'une voix lente, où les mots se cherchent :

— Ce sont les hommes qui importent, voyez-vous, Berthier. A l'origine il y a eu les hommes, c'est d'eux que tout procède. Le peuple qui aura le plus d'hommes sera, en définitive, le peuple victorieux. Entre ce pétrole et ce million de nègres, cette Nigéria arrondissant notre Afrique Occidentale, moi je choisis les nègres. Les grands peuples conquérants ont eu leurs mécaniques aussi. Qu'est-il advenu d'eux?... Leurs machines n'étaient rien en comparaison des nôtres, en comparaison de la puissance illimitée, croirait-on, qui est promise aux nôtres?... Tout est relatif ! les peuples conquis apprirent le maniement des machines, il s'en servirent contre leurs maîtres, puis le nombre et la jeune barbarie eurent raison de l'élite lasse...

— La machine ! rêve Berthier.

Redel précise sa pensée.

— Les Anglais ne savent rien des peuples qu'ils soumirent et qu'ils méprisent, dont ils s'attirent la haine inexpiable, je ne sais si c'est plus par la férocité de leur domination que par la superbe

de leur attitude. Ce sont des égoïstes, des marchands orgueilleux. Leur écrivain représentatif, Kipling, a célébré les races supérieures, la loi hiérarchique. En quoi les laides femmes de Devonshire avec leurs pieds plats, leurs lunettes et leur triste âme luthérienne valent-elles mieux que les jolies filles de l'Inde? En quoi l'épais dévoreur de rosbeaf dans Cardiff ou Manchester, qui mange, boit, dort et travaille comme une brute, est-il supérieur au pauvre fellah de l'Égypte qui regarde le ciel et qui songe à Dieu? Ils ont acheté le monde avec le confort, les épingles de sûreté et les plumes à bec d'acier...

— La machine ! rêve Berthier, les yeux perdus dans ses souvenirs, ça me connaît, ça, mon commandant ! c'est mon ancien métier ! Les turbines, les dynamos, les volants, tous les monstres qui finissent par mettre au jour, en fin de compte, des bimbeloteries, des articles de bazar ! Mais les temps sont à la machine, de plus en plus, les siècles à venir la verront triompher, non point pour la création de ce grand outillage qui devait servir, comme l'a cru le rêveur, à suppléer l'effort de l'homme et alléger sa fatigue, mais pour satisfaire aux besoins nouveaux que se créent les civilisés. C'est un fait. Et pour trois siècles ou quatre, le pétrole...

— Bah ! coupa Redel, trois ou quatre ! Alors l'humanité sera unie, groupée. C'est le cycle : la famille, la tribu, la cité, la province, le royaume, la fédération... la dernière guerre a fragmenté le vieux monde en une poussière de petits États. Il a suffi que cinq cent mille hommes se trouvassent jargonner le même patois pour qu'on les constituât en peuple. Mais par-dessus la langue, les affinités et même les haines, il y a les nécessités de la vie, les besoins, la tyrannie des intérêts économiques. On en reviendra. C'est affaire de raisonnement, de logique. Et il faudra bien que ceux qui ont le blé s'arrangent avec ceux qui ont le fer. Dans cette association de plus en plus large, sur un plan supérieur, ce sera le retour aux origines, l'individu délivré des sujétions anciennes, valant pour soi-même comme il arrive déjà dans les élites, chez les grands savants, les grands artistes. Moi, je ne crois pas à la hiérarchie des races, à la supériorité durable d'un groupe ethnique. De sorte que je refuse d'accorder à quiconque je ne sais quelle consécration de droit divin, de droit biologique... à peine un règne de domination qui ne tient qu'aux circonstances, qui est relatif, transitoire. Que demain l'on découvre une source nouvelle d'énergie dynamique qui rende l'usage de la houille aussi anachronique que celui du bois, et des cinquante millions d'Anglais, la moitié sera de trop dans la vieille Angleterre...

— On l'a trouvée, cette force, murmure Berthier. Sa face se ren-

frogne. Les idéologies du vieux Redel, à part lui il les juge défavorablement. Parce qu'il est soldat, que l'autre est son chef, c'est doucement qu'il continue :

— On l'a trouvée, cette force, mon commandant. Et c'est justement là le péril qui nous menace... elle est là, non loin de nous : ce pétrole !... Il actionnera les tracteurs, toutes les machineries des usines. Par lui, les navires atteindront la grande vitesse. La maîtrise des mers ! La maîtrise de l'air !... L'Empire du monde, le droit de modeler le monde à sa fantaisie !....

— Ce n'est pas de cette façon précaire que je veux parler, Berthier. Je pense à mieux, je songe aux jours d'après, quand cela sera usé aussi. Ce jour-là le nombre sera roi et parce que nous aurons les sympathies du nombre pour l'avoir adopté, pour avoir tendu la main et consenti une âme à ceux qui se lèveront alors, nous durerons, nous, la France impérissable. C'est pour cela que je donnerais volontiers le Tibesti avec ses trente mille Toubbous pour quelques millions de nègres, dont faire des soldats, dont discipliner la race anarchique et molle, dans l'attente, pour essayer de sauver ce qui restera de l'Europe un jour.

— Mon commandant, dit Berthier, que vous importe le groupe et pourquoi en appeler au sens racial puisque vous l'avez condamné? Pourquoi évoquer le prochain cataclysme puisque vous tenez pour fatale la marche à l'unité? Puis, ces millions de nègres, ces millions de soldats, comment les armer, les transporter? Vous n'aurez pas de marins, vous n'aurez pas d'avions, ni de convois mécaniques, vous n'aurez rien que de la chair humaine en posture d'humilité, tremblante devant la mort que distribueront les autres avec leurs engins terribles. Et malgré le nombre ou la sympathie du nombre, il vous faudra obéir. Mon commandant, nous serons des enfants bien sages sous la férule ! nous accepterons les tarifs, nous achèterons la pacotille. Comment ! le hasard nous arme, nous aussi, et cette arme nous la livrerions bénévolement?

— C'est vrai, admet Redel, c'est vrai !

— Allons-nous consentir cela? demande Berthier d'une voix âpre. Il s'est dressé à demi, les mains crispées au rebord de la table, la face pâle, les yeux durs. Et il continue devant le silence de l'autre, qui ne sait plus, maintenant.

— Oui, mon commandant, je vous le demande, allons-nous consentir ce marché de dupes, nous laisser rouler par la treizième tribu? partir, quitter le pays?... Il frappe un coup sec sur la table et il conclut :

— Dans le monde nouveau qui se prépare, il s'agit de savoir si

nous allons consentir à être en vassalité. Je vous demande de saisir immédiatement le gouverneur de la colonie et par-dessus lui le chef de l'État. Ils ne savent pas, il faut les prévenir. Après nous verrons ! S'ils ne sont vraiment point, là-bas, comme dans une hôtellerie, ils se cabreront. Nous, en tout cas, nous aurons fait notre devoir...

Sa voix tombe. Il regarde son chef qui a compris, qui se résout à consentir, à être mieux qu'un adjudant à quatre galons usant son activité à des besognes infimes de surveillance et d'organisation. Oui, Redel, qui a compris, qui, des yeux de l'esprit, d'un seul regard, a revu l'histoire passée depuis la naissance de l'industrialisme : l'Angleterre : un bloc de charbon ; le pain de la machine, la mise en coupe réglée de l'univers par des marchands favorisés et l'inexorable diplomatie de la race, cette politique toujours égale à elle-même, la Hollande évincée des mers, le Portugal réduit en vasselage, Copenhague bombardé, Dupleix et Suffren, le Canada et l'Inde, William Pitt et Wellington, puis Gibraltar, l'Égypte, les Boërs, Malte, Aden Malacca : tous les passages, tous les chemins, puis Fachoda ; tout dernièrement la Propontide et l'Hellespont ; encore planté au flanc du Maroc comme un couteau, le Riff où l'Espagne est commise à nous barrer la côte ; Dar-es-Salam ; la Nouvelle-Guinée, toutes les colonies allemandes raflées, la flotte de guerre providentiellement coulée, la flotte marchande saisie. Et après le passé, l'avenir ! le monde nouveau dont Berthier avait tracé l'esquisse ; les gigantesques machineries qu'actionneraient des forces nouvelles, le vieux carburant charbon remplacé par l'autre. Déjà la famille anglo-saxonne détenait les quatre cinquièmes des gisements et le monde inconnu, le monde lointain où l'on en pouvait trouver d'autres, elle se l'était approprié ! Et, en ce point perdu des solitudes africaines, cette richesse que possédait la France on allait la subtiliser !...

Des siècles, durant lesquels le peuple de France serait réduit à l'esclavage économique, contrôlé, tenu de solliciter des maîtres, à des tarifs draconiens, le carburant nécessaire aux mille activités modernes. Une sorte de Portugal où un peuple de paysans végéterait, fabriquant du bon vin pour les mylords, du beurre pour les diaconesses aux dents de vieux cheval. Une peuplade quasi équatoriale à qui l'on vendrait des cotonnades, du savon pour la barbe, des stylographes et des aiguilles...

— Je vais prévenir, Berthier, vous avez raison ! Il faut les mettre en garde là-bas ! Rédigeons cela ensemble. On va saisir Dakar, le Gouverneur, les Colonies, la Guerre. On emploiera le chiffre... Pourvu qu'il soit temps !...

Il se leva. L'œil sombre, fourrageant sa barbe, Berthier le guida

vers le bureau. Et sur la petite table, Redel tournant fébrilement autour de lui, le capitaine commença d'écrire.

— C'est cela, disait le vieux chef, c'est cela. Oui, mettez ça, Berthier, mettez ça...

Ils causaient à voix basse comme s'ils redoutaient qu'on pût les entendre, l'un la plume dressée, l'autre dessinant de ses mains sèches des mimiques démonstratives ou des gestes coupants :

— C'est ça, Berthier, c'est ça.

— Vous êtes sûr du chiffre? demanda le capitaine plus tard.

— J'en suis sûr autant qu'on peut l'être avec ces gens-là. Et puis qu'importe après tout ! L'essentiel est de toucher Paris.

Deux heures après, Berthier venait réveiller le télégraphiste.

— Eh là, Menoge, du travail ! En vitesse... C'est sérieux, très !...

Sous la petite lampe triste, longtemps, le morse balança sa cadence monotone. Dans les antennes grésillèrent les signaux venus de là-bas, le collationnement des chiffres que l'homme suivait un à un, toute son attention bandée.

*
* *

Eux sont partis chez Tinirt qui leur sourit de sa face dorée d'idole ; ils boivent une tasse de thé poivré. Tantôt Redel ira se coucher. Ils causent.

— Qu'est-ce que c'est que cette fille qui les accompagne, Berthier, ne serait-ce pas une ruse encore? J'imaginai une girafe à cabas, portant lunettes, plate et sèche comme une planche et s'exprimant en versets bibliques. Quand je m'en suis allé au-devant d'eux pour les accueillir, comme j'en avais l'ordre, j'ai rencontré une des plus splendides créatures qu'il m'ait été donné de voir ! Les Américains ont un mot pour classer ces femmes : fascinante. Elle m'a ébloui, moi, un vieil homme ! C'est une fille aryenne : des yeux d'eau bleue, un rire sonore, une grâce infinie, aventureuse, hardie, saine. Il a une belle fille, Jameson...

Tandis que Redel discourt, Berthier surprend les yeux de Tinirt fixés sur les siens. Elle prête à son ami une attention singulière ; l'expression hiératique dont sa beauté se fige parfois durcit ses traits. Dans le clair-obscur, ses yeux d'ombre, sa bouche orangée, les étoffes barbares qui la vêtent se trouvent comme reculés infiniment. Elle apparaît d'une autre époque : Nefert-Hari, reine au sourire de pierre, dédaigneuse, rigide ! Et Berthier comprend qu'il ne faut point questionner Redel, ni marquer aucune curiosité pour cette fille d'Europe.

Il se renseigne sur les hommes, ce Jameson, ce major Craig...

— Craig, ma foi, rien que d'ordinaire, un bonhomme cordial, affectant la cordialité tout au moins. Pour Jameson, je ne puis rien vous dire que vous ne sachiez déjà. Un homme remarquable, notoire, en son pays, presque autant qu'un Stanley ou qu'un Cecil Rhodes. Il travaillait pour le compte des grandes compagnies et le voici au service de l'État. Il est vrai que de puissants intérêts particuliers doivent se dissimuler là-dessous...

Il décrit la colonne, une centaine de soldats réguliers, des auxiliaires, des mitrailleuses, des chameaux porteurs en nombre considérable, des appareils, des boîtes, des caisses, une vraie caravane...

— Oui, une vraie caravane, conclut-il cependant que Berthier le guide vers son logement, une caravane à l'anglaise avec du luxe, du confort...

*
* *

Sous la lampe Berthier regardait Tinirt endormie, tachant, de sa forme pâle, la couche aux enluminures barbares. Il se retourna, remonta le coussin où reposait sa tête, ferma ses yeux dans l'attente du sommeil qui ne vint pas. Alors les préoccupations laissées tantôt l'assaillirent. L'inquiétude le tenailla :

En dépit des indications données, les gens qui gouvernaient là-bas consentiraient-ils au troc?

Quelques jours encore, les Anglais seraient là, et pour lui, Berthier, bientôt après peut-être, à la tête de ses deux cents soldats noirs, commencerait le long exode vers l'ouest, le repli, une sorte de retraite poursuivie dans la déroute morale et la colère. Sur ces kilomètres de dunes, de sables, de hamadas, sur les montagnes, les plateaux et les steppes, alors les autres établiraient leur emprise.

Sur sa couche, les yeux grands ouverts, Berthier songe. La menace lui est intolérable ; il est comme un homme que l'huissier viendra demain chasser de chez lui et qu'on va spolier de la terre où il s'est cru le maître. Il s'irrite, et referme rageusement ses yeux.

— Mieux vaudrait dormir !...

Il est las pourtant : le labeur du jour, la longue veillée avec Redel ont fini de lui rompre les membres ; il est las, mais ses nerfs l'emportent.

Dormir, allons donc ! Il sait bien qu'il ne dormira pas. Il se tourne et se retourne, se lève, s'en va souffler la lampe, repousser le panneau de bois qui ferme la fenêtre. Le rayonnement de la nuit emplit la chambre, un rectangle de ciel apparaît tout pointillé de la poussière stellaire. Allongé près de la femme dont la respiration s'exhale comme un souffle d'enfant, ses yeux voguent par l'espace.

Pourquoi cette idée l'émeut-il à ce point? Elle n'est point nouvelle, somme toute. Au cours de leur entretien, Redel et lui ont prévu le pire, et puisqu'il n'entre point dans les mœurs des démocrates de faire crédit à d'aussi minces personnages que des commandants de cercle, puisque ce fut la tradition de ne savoir rien refuser à l'insatiable avidité des Britanniques, ils ont déduit que cette venue de Jameson équivaudrait, en fait, à une prise de possession... Mais pourquoi est-ce donc qu'elle l'irrite à ce point, cette proche venue des Anglais? Ah! il le sait trop bien; c'est qu'il a perçu la menace. C'est que, derrière eux, comme en laisse, sur ce coin perdu du monde, ceux-là amènent la domestication; par eux les quelques êtres qui sont là sont encore à peu près libres et qui demeurent des hommes, alors que les autres sont devenus des mécaniques, seront ployés pour les servages industriels, condamnés, eux, à n'être plus qu'une partie minuscule intégrée dans les cadres sociaux : la main-d'œuvre, les ilotes du travail! On leur apprendra des besoins nouveaux, l'amour des pacotilles et des liqueurs fortes. On les disciplinera, comme disent les politiques. A mesure que couleront les siècles et que l'Europe aménagera la planète, là s'étaleront des cultures, s'érigeront des usines, des cités, des métropoles, où flamboieront brasseries, bouges et dancings. Ce sera l'Europe, la plus nauséeuse et impitoyable Europe, celle des cagots presbytériens, celle des usuriers confits en benoîterie! Ici aussi, il y aura des métros, des chemins de fer, des cinémas!... Albion arrive avec sa mâchoire carrée!... Nulle chance qu'on puisse lui barrer la route!... Qu'attendre de ces gouvernants ignares, de ces flagorneurs issus du suffrage universel, de ces avocats pour justice de paix de l'Ariège, installés dans les ministères comme dans une auberge, sinon une autre capitulation?... Ils viendront, les Anglais, et on les laissera passer avec la même facilité qu'on leur a permis de réduire les Turcs, de mettre la main sur le Kalifat, la clef spirituelle de l'Islam...! Lui, à la tête de ses deux cents tirailleurs noirs, quand il aurait vu sur le donjon de Bardaï s'élever les couleurs de John Bull, il lui faudrait s'éloigner vers l'ouest, s'en aller le front bas, subissant, sur sa face, comme un soufflet, l'humiliation de tout un peuple... Oui, alors ce serait l'heure de partir, lesté de l'affront en manière de viatique. A moins que...

Le visage de l'Europe.

I

— Menoge, dis donc, Menoge?...

Sous l'étreinte qui le secoue, l'autre se tourne, grogne, ouvre les yeux.

— Quoi, bougonne-t-il. Qu'est-ce que c'est encore!... Même au lit, à présent?...

— Service, mon vieux, explique Charlet d'une voix conciliante, Bien sûr, je te rase, mais quoi, c'est pas si souvent...

Il s'assoit sur la couche du télégraphiste :

— Quelque chose de compliqué, de difficile, nous allons voir si c'est vrai que tu es un as... Habille-toi, je t'expliquerai...

Le sapeur passe un treillis, cherche ses sandales. Du bout de la semelle, le marchis les pousse vers lui :

— Tiens, mets-toi ça dans les pieds... Et écoute-moi... C'est à propos des English, tu comprends, une idée qui m'est venue, une idée un peu particulière...

Sur la caisse qui fait office de table de nuit, une petite lampe reste en veilleuse.

— Écoute... Ces English qui ont pris tes appareils pour leur sacré trafic, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de savoir ce qu'ils disent?... Une dérivation, un truc quelconque?...

Menoge dessine une moue. Il est assis près du marchis, si bien que c'est presque à l'oreille qu'ils se parlent, d'une voix qui s'assourdit.

— C'est grave, ça... Et le capitaine?...

— T'inquiète pas, coupe le gradé, il est averti, le capitaine. Aucune responsabilité pour toi là dedans... Voyons, un fil suit la hampe du drapeau?... on barrerait la terrasse d'un clayonnage?...

Menoge secoue la tête.

— Trop court! Comment accorder là-dessus des postes aussi lointains...

— Il doit bien exister d'autres moyens...

— Evidemment! continue Menoge, perplexe sous le regard dont Charlet l'interroge... Avec des antennes roulées et une hétérolyne, nous pourrions prendre tout ce qu'ils disent. Mais voilà, ce sont des appareils compliqués, récents. Et ce n'est pas à l'armée qu'il faut les chercher. Alors restent deux procédés · tendre parmi les palmiers un fil qu'on amènera jusqu'ici...

— Non ! fait Charlet.

— Ou nous brancher sur la prise d'antenne. Ce serait facile. Le fil entre par la fenêtre, longe la cloison avant de descendre sur la table d'écoute. Un trou dans le mur, une torsade sur l'un des clous isolants et la farce est jouée. De l'autre côté, avec une bobine de self, un détecteur et un casque, je veux recevoir aussi bien qu'eux.

— Ce self, ce détecteur?...

— Ce n'est rien, sourit Menoge... quelques tours de fil sur un cylindre, un morceau de galène.

— Et le casque?

— J'en ai plusieurs. Seulement, il y aurait quelque danger...

— Lequel?

— Si l'Anglais répondait, je resterais sourd pour la vie. A ce moment il faut que je coupe le dispositif. Ça suppose qu'on me préviendrait?...

— Je te préviendrai. Et ça marcherait, comme ça, tu es sûr?...

Menoge gonfle son cou contre sa poitrine, un vaste sourire découvre ses dents noircies. Il a cet air suffisant qu'il s'autorise lorsqu'on paraît mettre en doute ses connaissances professionnelles.

— Ça marchera, j'en réponds !

Ils se lèvent. Menoge souffle la lampe. La porte ouverte, ils se trouvent dans la cour du bordj. Un escalier les conduit aux terrasses.

— Il fait encore trop noir ; on pourrait se demander ce que nous venons faire dans la chambre des appareils, une lampe à la main. On a le temps, du reste...

Une cendre grise tasse ses gruaux, une buée bleuâtre s'élève en écharpes molles au-dessus des palmes. La nuit fraîche fond au jour qui délègue déjà, par bouffées, la chaleur trop tôt royale des pleins midis.

— Vois-tu le pylône? le fil arrive là, sous nos pieds. On peut le toucher en allongeant le bras !...

Charlet se penche, les yeux écarquillés :

— Oui, je vois...

La cour est obscure où le réveil va bientôt sonner ; il y pèse un calme profond, aussi profond que cette fin du sommeil à quoi les soldats se cramponnent. Et voici pourtant qu'une porte s'ouvre brutalement, une forme blanche se dresse : le capitaine Berthier ; derrière lui, quelqu'un qu'on ne voit pas l'a saisi par le bras, le ramène dans la pièce dont la porte se referme.

Menoge n'a pas bougé. La scène a duré trois secondes à peine, mais il a remarqué bien des choses, Menoge, il a déduit. Et il explique à son tour :

— Il était en uniforme flambant neuf, avec des boutons dorés. Elle a dû s'apercevoir qu'il n'est plus jamais ici maintenant. Toujours chez les autres...

Il a comme un soupir.

— C'est son affaire, coupe le marchis. Partons, nous...

La sonnerie du réveil gifle l'air de ses notes claires. A l'est, le ciel s'illumine. Avec le jour, une brise tiède coule dans la vallée où les palmes, maintenant discernables, reprennent leurs doux gestes d'ailes qui se déploieraient.

*
* *

— M'as-tu compris? demande Berthier à Tinirt, quelques instants plus tard, dans cette pièce où elle l'a appelé, dont il a refermé la porte avec violence, m'as-tu compris? Je dois surveiller ces gens-là, je dois leur prêter tout le local dont je dispose. C'est l'ordre. Il est formel. Comment m'en acquitterais-je autrement qu'en leur rendant journellement visite...

— Pourquoi me renvoies-tu?...

Elle est debout près du large divan drapé d'étoffes aux violentes enluminures ; sous le bandeau des cheveux noirs, son visage se découpe comme modelé dans l'ambre, doré avec des traits d'ombre bleuie qui se massent sous les narines et au coin des yeux.

— Mais je ne te renvoie pas ! Tu seras au village pour quelques jours. Rien n'est changé. Dès qu'ils seront partis, tu reviendras.

Elle n'aspire qu'à se laisser convaincre. Il le sent. Et il ment derechef.

— Puisque je t'affirme qu'il n'y a rien de changé, que j'obéis aux ordres du commandant !

La vérité est autre : c'est la fille d'Europe qui le sollicite, c'est elle qu'il évoque auprès de cette couche encore en désordre. A la pensée de la femme là-bas, son cœur se révèle peuplé d'un trouble étrange, nouveau, bizarre. Dans cette région farouche, nue et si innocente de séductions, il a soigné sa mise, ratissé sa barbe, donné un tour gaillard à sa moustache. Ce n'est plus le Berthier hirsute, au dolman dépoitraillé, mais un gentilhomme en uniforme de petite flanelle avec trois larges galons d'or sur ses manches.

Berthier semble surtout pressé d'en terminer avec cette corvée domestique : rassurer Tinirt, que l'instinct dresse en méfiance, l'amener à accepter l'idée que les Anglais vont s'installer au bordj.

Les yeux de la femme se rivent sur les siens. Dans ses prunelles s'attarde une lueur plus tendre, implorante.

— C'est entendu, c'est fini?... Tu me crois, tu as compris?..

Elle esquisse un assentiment, s'inquiète quand même :

— Tu viendras me voir tous les jours?...

— Tous les jours, oui, je l'entends bien ainsi...

Elle accepte donc l'idée de s'éloigner. Ce n'est pas sans débats. Mais, dans sa race, on a su depuis toujours que l'homme est le plus fort. Et aussi que l'arme des femmes est la ruse, la patience meilleure encore.

Le camp des Anglais est à quelque distance, dressé dans la palmeraie. Berthier y sera dans dix minutes, déchargé sur Charlet des soucis de la monotone besogne, Mademba Kouloubé a organisé une chasse à l'antilope. On déjeunera dans les montagnes, sous un arbre, près d'une source où il a déjà campé lorsqu'il ramena Tinirt de sa captivité. Le capitaine abstrait l'image de la fille sauvage, lui substitue, dans ce décor, la fille blonde et rose, hasardée en ces solitudes ; son beau rire clair, le courage aventureux de sa race conquérante. Son père, le taciturne Jameson, sera auprès d'eux, impassible, raide et lointain. Le major Craig aussi, cordial et bedonnant, qui a le même collier de barbe que le roi George et tire de cela suffisante allégresse pour enchanter sa vie, et avec lui le lieutenant Clark, un délicieux garçon aux grimaces de pitre anglo-saxon, dont Berthier s'inquiéterait, s'il n'apparaissait point que le rire qu'il suscite chez Kate se nuance d'affectueuse déconsidération sentimentale. Tout ce jour, Berthier fera provision de menus souvenirs... Répondra-t-elle aujourd'hui à l'étreinte de sa main, comme elle décida de faire l'autre jour, au départ, d'une pression si douce et si appuyée?... Osera-t-il saisir ses doigts à la dérobée, esquisser ce premier geste qui les fera complices, si elle y répond?...

Il ne sait. Et c'est d'une marche robuste et vive, ainsi songeur, qu'il s'en va sous les palmes, par les lacs de lumière torride et les voûtes d'ombre végétale...

* * *

Dans la cour du bordj, Charlet a vaqué, jusqu'à l'heure de la soupe, visité les cuisines, parcouru les chambres et chicané aigrement les caporaux indigènes sur des mouvements d'ensemble mal exécutés par les soldats noirs. Toutes escouades réunies, il a pris le commandement et sa voix claquante a secoué l'air bleu.

— Double pas en avant, coup lancé !... une... deux... Au temps !...

Mécontent, il est parti en tête de colonne : dix minutes de pas gym. Rien de tel pour réveiller ces dort-debout. Puis, les rangs rompus, il a rejoint Menoge.

— Eh bien, vieux, ça marche?...

— Oui, viens voir.

C'est dans un étroit réduit, un ancien magasin aménagé d'un tournemain. Derrière, se trouve la chambre des appareils, où tous les soirs maintenant, vient s'installer Crawson, le télégraphiste anglais. Toute la matinée, Menoge a fureté là dedans.

— Tiens, regarde !

Un mince fil d'acier sort du mur, rattrape une bobine posée sur un tréteau. Plus loin, un détecteur, la plongée brusque du fil qui s'arrête à un pieu de fer enfoncé dans le sol mouillé.

— C'est ma terre, tu vois...

— Et ça suffira, ça?...

— Oui ! Il ne reste plus qu'à s'asseoir un crayon à la main.

— Et de l'autre côté, qu'est-ce que ça dit?

— C'est propre. On ne voit rien. Allons-y si tu veux...

Ils passent dans la pièce voisine. Au-dessus de la fenêtre, le fil d'antenne pénètre par une brèche ouverte en meurtrière, il longe le mur avant de s'abaisser vers la table d'écoute. C'est à cet endroit que Menoge a branché sa prise : un tour de son fil d'acier sur un isolateur. Sans doute un œil exercé pourrait à la longue découvrir le subterfuge, mais à moins d'être prévenu ou d'avoir motif à se méfier...

— Parfait, dit Charlet, parfait...

— Oui, mais ça n'est rien cela. Comment surveiller l'autre, à présent? Il faut absolument s'ouvrir une vue là dedans. Par quels moyens? comment?

— C'est de la brique ! constate le marchis demeuré un temps silencieux, après avoir tâté la muraille. Qu'est-ce que tu dirais d'un masque là-dessus, un de ces fétiches que modèlent les noirs de l'Ouadaï? Ça ferait garniture?...

Menoge le regarde sans comprendre :

— Dessous, à hauteur de la bouche, il y aurait un trou, un bon trou au vilebrequin... Noir sur noir, on n'y verrait rien... Il n'y aurait qu'à calculer l'inclinaison...

— Allez ! dit Menoge, faisons vite.

Pendant que Charlet s'en va courir le campement à la recherche du masque, lui attaque la cloison. Et il vient de finir quand le gradé reparaît, tenant à la main une de ces têtes diaboliques à quoi s'amuse quelquefois la facétieuse fantaisie des modeleurs, une grosse face ronde aux joues gonflées, aux terribles yeux rouges, à la bouche ouverte comme pour un cri.

— Comment fixer ça?

C'est de la terre cuite, ça ne se cloue point. Du reste un clou, trop peu de chose !

— Du plâtre, propose Menoge. Fais voir.

Il plaque l'image contre le mur, la circonscrit d'un trait de crayon, se prend à attaquer l'enduit :

— De l'eau, du plâtre !...

Charlet part pour revenir avec un seau, une truelle, un demi-sac de plâtre. On mouille le mur et voici fixé le burlesque visage.

— Avec un coup de vernis, hein?... propose Menoge, regardant de biais comme les promeneurs dans les musées, c'est décoratif...

Le marchis appela un noir :

— Toi balayer ça, toi faire casbah bien propre...

Les outils disparaissaient, et les poussières et les gouttelettes de plâtre tombées sur le sol.

Un peu de peinture sur ces joues gonflées, on avive de rouge le regard sanglant, de blanc la double rangée des dents qui brillent au bord des lèvres.

— Décoratif, répète Menoge content du mot. Ca fait panoplie !...

— Mais dis donc, pour ajouter à l'illusion, si on collait quelques lances, quelques sabres toubbous, des javelots, des poignards...

— Mais oui, mais oui...

De chaque côté du masque, peu après, des lances montent en épis, des sabres s'entre-croisent.

— Ça, vois-tu, c'est très bien. Garniture... Il n'ira pas regarder ça de trop près. Et puis, c'est bien haut : il lui faudrait monter sur une chaise, venir coller son nez là-dessus. Il ne le fera pas et si tu es sûr de ton dispositif.

— J'en suis sûr, se rengorge Menoge, dans un sourire de suffisance.

— Filons, alors.

Du réduit voisin, par le trou ménagé, Charlet prend vue sur la table d'écoute. Il ne voit que cela, cette table. C'est comme une lunette au bout de quoi elle se serait peinte, chargée d'engins mystérieux, avec les blocs à télégrammes, la boîte aux crayons, le casque, le manipulateur vissé. Il lui a fallu monter sur une caisse. Elle est trop basse.

— J'apporterai un escabeau. Pour plus de sûreté, on va fabriquer un mandrin, une fiche qui donnera l'illusion du plein. Avec un peu de peinture blanche au bout...

Il taille son morceau de bois, l'essaye.

— Là, c'est fini. Maintenant, explique-moi ce qu'il faut faire.

— Voilà, je vais recevoir comme lui, aussi bien que lui. Seulement,

je ne connais pas son indice, les lettres par lesquelles s annoncent les correspondances qui sont pour lui. Tu comprends?

— Oui, fait Charlet. Après?...

— Alors, toi, ton rôle sera de te placer là. Dès que tu le verras écrire, tu me feras signe, tu me préviendras. Ce sera l'heure de prendre. Mais ça n'est pas tout. Après, c'est plus délicat. Tant que tu le verras écrire, il n'y a pas de danger. Mais s'il s'arrête, s'il pose son crayon, si tu devines qu'il va saisir son manipulateur, il faut que tu m'avertisses. Autrement, il me colle ça à travers les tympans et alors, bonsoir, je suis sourd pour la vie... tu saisis.

— Oui, redit Charlet.

Ils conviennent. Le veilleur aura en mains des étoffes de couleurs différentes, un chiffon blanc, un chiffon rouge. Il les projettera en l'air selon que ce sera l'heure d'écrire ou le moment de couper. Blanc pour travailler, rouge pour s'isoler.

Et l'escabeau apporté par un Soudanais, la petite lampe mise en place qui épandra une lumière circonscrite sur la feuille blanche qui s'étale là, la porte soigneusement refermée, ils s'en vont, se perdent parmi les groupes, dans la cour où les nègres font l'exercice.

— Arme sur l'épaule, droite !...

* * *

— Nous y sommes?...

Sur l'escabeau, l'autre approuve d'un signe :

— Nous y sommes, oui.

Menoge coiffe son casque. Immédiatement, c'est comme s'il entrait dans un autre monde, lointain, bizarre, prodigieux, un monde où la distance n'existerait plus, où l'ouïe servirait seule de liaison. Pareil à celui de la mer, un bourdonnement confus peuple son crâne, un bruit sourd où se brodent comme sur une toile, des transmissions qui s'enflent, qui crépitent, qui vrombissent chacune sur un timbre différent, les unes telles des bourdons contre un mur, les autres comme un crépitement d'élytres ou le lent grignotement paisible et têtu d'une souris dans une armoire.

Le sans-filiste tient ses yeux levés vers Charlet appuyé contre la muraille, une étoffe à bout de bras, qu'il lancera, dans un instant peut-être, ou après d'interminables minutes. Sur la table — ces trois planches posées sur deux tréteaux — la petite lampe pose sa lumière en flaque ; tout autour, la chambre est obscure et silencieuse et pourtant il semble à l'homme qu'elle est peuplée de tous les bruits de la terre, à des milliers de lieues à la ronde. Et à ses yeux

qui voient plus loin, par delà les murs inutiles, abattus par la pensée, d'infinies perspectives se découvrent. Par habitude professionnelle, l'esprit de Menoge s'attarde à déchiffrer les voix. Voici un Boche en faux bourdon, un Anglais qui revient vers l'Europe, puis Vigo. Un grignotement inlassable, des brèves, des longues, des cadences de chiffres déroulant sans arrêt leur sens secret : des vaisseaux en évolution dans quelque mer lointaine, puis la Tour, Bordeaux, le sillage presque insensible d'un poste qui paraît être Fort de l'Eau.

A l'oreille de l'homme, les sons dansent, comme une poussière voltigerait devant ses yeux. Son regard ne se détache pas de l'étoffe suspendue en l'air, cette tache blanche accolée à cette tache sombre qu'est Charlet.

Dans un bruit froufroutant d'ailes qui battraient, l'étoffe s'envole et Menoge écrit hâtivement, et Menoge jure en sourdine :

— Ah ! bon sang... !

— Quoi? demande l'autre d'un geste, là-bas, quoi?...

Rien, il fait signe que ce n'est rien et il continue d'écrire ; les groupes de cinq chiffres, qui se succèdent, couvrent la page, si blanche tantôt sous la lumière en flaque.

— Des chiffres ! songe-t-il, ah ! misère ! Comment traduire ça? Il est à peu près convaincu que son travail est inutile, toute cette peine qu'il s'est donnée, le self, le détecteur, la dérivation. Cela le décourage, puis il se console. Après tout, cela ne le regarde pas. Ce n'est pas lui qui eut cette idée, sûr par avance du résultat ! Les autres s'en arrangeront, Charlet, le capitaine. Lui, son métier est de prendre la communication : il le fait, le front ridé par l'attention.

Charlet reste collé à la muraille, le bras levé. Encore se produit le froufrou d'ailes : l'étoffe rouge qui s'envole... D'un geste brusque, Menoge arrache son masque.

De l'autre côté, Crawson s'est levé, ramassant des feuilles qu'il examine, qu'il plie soigneusement avant de les enfouir dans sa poche. Voici que son pas retentit. Charlet souffle la lampe. L'ombre totale, la nuit, un rais de lumière pâle qui s'élargit : la porte qui vient de s'ouvrir sur le vide de la cour où flotte une ombre qui s'éloigne : l'Anglais allant remettre son message au major Craig.

— Tu viens? souffle Charlet.

Ils se glissent, rejoignant le bureau.

— Fais voir.

Ils sont debout l'un devant l'autre. Sans dire mot, Menoge tend son papier. La face de Charlet se peint de stupeur, il a une détente du bras, un geste furieux.

— C'était fatal, murmure Menoge. Il y a une clef...

— Oui, oui, il y a une clef...

Le marchis tourne dans la pièce, maigres mollets sanglés de housseaux, dents jaunes sous les lèvres minces, face triangulaire et pointue.

— Il y a une clef...

Il s'arrête, se plante :

— Eh bien, tonnerre ! je la connaîtrai !...

II

Sous les palmiers d'Armachibé, misérable village construit de huttes, des voix chantent des mélopées tristes comme l'inutilité du monde, de plaintives voix qu'accompagnent en sourdine des battements de mains.

C'est le soir, un soir vaste que l'astre prodigieusement reculé dans les espaces, peuple de sa lumière morne et triste ; c'est le soir bleui au fond duquel se dressent les tentes du camp anglais, ce dont Kate tire extrêmement d'assurance pour ce flirt qui ne s'est proposé que d'être un jeu et qui, tout de suite, avec cet homme si différent de ceux qu'elle a connus jusqu'alors, l'enserre d'une sentimentalité qu'elle comprend mal et fait planer sur elle la menace d'un danger mieux défini.

Une vague oppression l'étreint. Malgré elle, l'alentour l'assiège : ce pauvre pays inconnu et vide qu'on peut bien croire dompté au premier regard et qui se révèle menaçant, sournois, énigmatique. Si elle n'était pas si près des tentes sur lesquelles glisse le rayon neigeux de la lune, peut-être aussi aurait-elle peur de cet homme qui se multiplie autour d'elle, dont la fièvre la cerne, ce désir dont elle se joue coquettement et qui tremble sur ses mains, effleure ses bras, immobilise des gestes en frémissant.

Parfois, dans ce coin sombre où ils sont assis, elle sent se crisper le bras dont il enserre sa taille. Pour masquer une crainte dont il ne manquerait point de s'enhardir, elle rit de son beau rire aux claires notes fraîches, elle parle d'abondance, le submerge de paroles volubiles.

Berthier vient de vivre une journée mémorable. Brusquement parti pour le bordj, où le mandait le major Craig, Jameson l'a laissé en tête à tête avec la jeune fille. Harrisson et Clark s'étant mis en route derrière les rabatteurs. Plus tard, par les voies innombrables du pays de Trou, Kate et Berthier se sont laissé distancer.

En éclairs, — bien que ce ne soit pas encore l'heure des souvenirs,

bien que l'idylle continue de se poursuivre sous les palmiers d'Armachibé — par la torpeur du soir saharien, il revit les minutes les plus émouvantes de la journée.

Ce fut sous un sajal magnifique d'être seul dans un désert de pierres, sur l'herbe tenace nourrie du filet d'eau jailli des basaltes qu'il osa ce baiser. Dès lors, les heures ne furent que de courts instants. Quand le soleil eut escaladé le ciel ils avaient rejoint le rendez-vous ; puis les chasseurs ne revenant pas, ils avaient déjeuné. Elle mangeait à belles dents ; lui n'avait pas faim, la gorge barrée, regardant ses gestes qui créaient une nouvelle harmonie de grâce et de lignes heureuses.

— Voulez-vous, dear sir, une pincée... pincée, est-ce cela?...

Elle riait. En elle ce qu'il y avait de nouveau pour Berthier, c'était justement l'ingénuité de ce rire.

— Mangez donc, dear sir, autrement vous n'aurez pas la force de m'embrasser.

— Un jeu, songeait-il, et qui n'engage à rien. Les filles de son pays s'amusent ainsi...

Dans ses gestes, ses attitudes, il cherchait quelque chose, si infime fût-il, un indice qui lui révélât quel chemin il avait parcouru vers son cœur.

Peut-être l'aimait-elle, peut-être l'aimerait-elle, peut-être en elle l'amour naissait-il, qui se défendait mal, qui ne tarderait pas à triompher? Peut-être?... Mais le calme de Kate l'épouvantait. Le rire toujours jouait sur la bouche enfantine. Le rire vivait dans les yeux d'eau verte si clairement innocents : des mondanités, un jeu !...

Il songeait aussi qu'elle partirait bientôt, retournée à l'Europe étincelante, qu'ils se quitteraient, lui attaché à ce coin de sol perdu, officier de fortune commis à l'obscure besogne d'unifier la terre dans la civilisation.

Il avait froid tout à coup, un frisson dans cette nuit où se balançaient les palmes aux souffles du vent tiède. C'est que l'idée avait cheminé, que les mots s'étaient formulés par quoi ce cheminement avait pu s'accomplir, comme on franchit un gué en sautillant de pierre en pierre, les mots qui évoquaient les choses lointaines apportées par cette fille blonde et qui révélaient tout à coup leur signification brutale : argent, rang, fortune... Auprès de cette aristocrate, auprès de cette héritière d'une lignée qu'une longue tradition de déférence voulait glorieuse, il n'était qu'un petit officier, un soldat. Tandis que les hommes de l'autre clan social possèdent des manières fines, l'élégance, l'aisance de ton, tandis qu'ils vivent d'une vie distrayante peuplée d'amours et de loisirs, dans un bonheur que

facilite l'immense labeur des multitudes à l'esprit médiocre et au cœur qui calcule, lui n'était qu'un pauvre hère ne possédant rien, et qui avait dû s'expatrier pour échapper aux hiérarchies de l'impitoyable Europe.

— Vous rêvez, dear sir?...

Les yeux magnifiques sont près des siens.

Dans la nuit bleuie de lune s'exhalent avec les lentes brises, des odeurs de fumée, des relents de sable chaud, la grande odeur fauve du continent africain. La tête de l'homme s'incline vers la tête dorée, quand Kate se redresse, se dégage d'un bond.

— Vous êtes méchant, my dear, pas sérieux...

Encore son grand rire clair, un rire qui dissipe le trouble qu'elle rejette d'un mouvement de tête familier où ses boucles s'envolent.

— Et si dépêché, si dépêché...

Le rire se prolonge, plus peut-être qu'il ne faudrait pour la confusion de Berthier, marchant maintenant auprès de Kate vers les feux échevelés qui fardent de leurs reflets les troncs squameux des palmiers.

Dans la tente où ils ont tantôt dîné, les officiers font un bridge. Il y a là le capitaine Harrisson, le lieutenant Clarck, le docteur et Salah Mehmed, le sous-lieutenant égyptien aux yeux de ruse et de velours. Des sourires s'échangent, des questions.

— Eh bien, cette promenade?...

— Délicieuse, dit la jeune fille, délicieuse. Elle exprime cette crainte :

— Dormirons-nous avec cette chaleur?...

Quelques paroles encore et la partie continue. Sur la table des pièces d'or montent en pile.

— A vous, Philip...

Harrisson passe la main.

— Je vais rentrer, dit Berthier. Peut-être croiserai-je le colonel...

Le colonel, c'est ainsi qu'on appelle Jameson, il ne sait pourquoi. Berthier se lève. Par-dessus leurs cartes et leurs pièces d'or, les autres lui tendent la main.

— Bonsoir, capitaine.

Kate accompagne l'officier. Ils marchent sans mot dire, lentement. Ils arrivent bientôt devant la tente que Kate partage avec son père où Fatimata, la camériste, accroupie devant la porte les regarde.

— J'emporte, ce soir, la plus belle journée de ma vie, dit le capitaine.

Il parle d'une voix sourde. Son cœur s'attriste de ce mot qui renferme la mort : le souvenir. Elle est devant lui, souriante. Sa beauté prend et abandonne cent expressions fugitives.

— Pas de souvenirs, my dear. Il faut vivre la vie à mesure, comme elle se donne. Vous êtes un Français impatient, toujours accroché à quelque chose du passé ou à venir... Il ne faut pas... Il y a l'heure pour flirter, l'heure pour penser, l'heure pour agir, l'heure pour chaque chose de la vie...

— J'ai fait préparer vos appartements, dit-il.

Un soupir ; il tend ses doigts :

— A demain.

Il s'en va, pressé de fuir. Au-dessus de lui, les arbres font la nuit plus dense ; le val apparaît et comme après la brusque relevée d'un voile, d'un bond prodigieux son regard se hausse jusqu'aux astres palpitants.

* * *

Le bordj érigea ses maçonneries cubiques, ses terrasses crénelées et son minaret surmonté d'une hampe. L'homme de garde, devant sa bouche ouverte pour un vaste sourire, ramena d'un geste claquant la flamme de sa baïonnette.

— Bonsoir, ma capitaine !

Du poste surgissait Charlet.

— Capitaine...

Un salut échangé, le marchis s'approchait.

— Du nouveau, capitaine, du nouveau....

— Ah !

La petite chambre les enserra, faiblement éclairée où Menoge mettait son affairement de bon chien docile. Sur la table des papiers s'étalaient.

— Voilà, mon capitaine, nous avons installé notre dérivation. Ça a marché très bien, tout à fait bien. Nous avons reçu, tenez, ceci... Seulement nous n'y comprenons rien. Des chiffres, des groupes.

Berthier examina le grimoire. Sous la lampe, un moment la radieuse figure s'interpose encore, la fille aux chairs nacrées, au grand rire clair. Il l'écarte doucement, d'un effort de pensée bientôt lassant. Et il a un geste découragé

— Des chiffres, ah ! fichtre !

Il tourne et retourne le papier.

— Alors? demande-t-il.

— Je ne sais pas, fait Charlet.

Menoge secoue la tête. Lui non plus ne sait pas. Le regard de Berthier va du papier aux deux hommes qui se taisent.

— Alors?...

Charlet se rapproche, il a son idée.

— Peut-être pourrions-nous savoir, mon capitaine, peut-être. Seulement ! voilà il faut me donner carte blanche.

Il s'arrête, des mots en suspens sur la langue, des mots simples, si simples.

— Ah ! fait le capitaine. Il a compris en partie. Un sourire erre sur ses lèvres :

— Moi, je ne sais rien !... Je ne veux rien savoir...

Ils se regardent, ils sourient. Pour Menoge cela demeure du grec ou du chinois, quelque chose dont s'ahurissent davantage ses bons yeux de caniche.

— Mais je vous souhaite bonne chance. Soyez adroit, soyez prudent.

Il va prendre congé, rentrer chez lui. A la vérité il est las, il doute. Il a fait ce qu'il avait à faire. Il l'a fait, oui, sa conscience est en repos. Mais il a peu d'espoir. Pourtant, puisque l'autre persiste, puisqu'il s'acharne à cette bataille jugée perdue.

— Et je crois bien que je réussirai, poursuit le marchis.

— Tant mieux, ah ! tant mieux.

Ils se regardent encore. Et à croire que ces yeux posés sur lui lui versent la confiance, Berthier se reprend à des volontés de lutte.

— Marchez, Charlet. A demain.

Et Menoge, qui a cru à la simple formalité d'un geste banal, demeure pantois de l'étreinte qui vient d'enserrer ses doigts : une poignée de main comme on ne lui en a donné que bien peu dans sa vie, une poignée de main fraternelle, complice...

L. Lecocq et H. Hagel.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

UN DUEL A MORT

La souplesse, qu'on représente souvent comme une qualité, peut devenir un défaut grave, surtout la souplesse d'esprit. Quand on manque d'imagination, quand on redoute le changement, on est porté à considérer les choses les plus incompatibles sous l'angle de l'adaptation. « Tout s'arrange » : avant la guerre, on célébrait cette formule comme celle où la nature mettait ses complaisances. En 1914, on vit pourtant que telles circonstances ne prêtaient pas à l'arrangement. La bagarre fut redoutable. A la première occasion, la tendance au laisser-faire, à l'impuissance résignée, à l'adaptation réapparut pourtant plus forte que jamais.

Au traité de Versailles, les solutions les plus épineuses furent ainsi abandonnées à cette juridiction occulte, où la peur et la paralysie siégeaient en permanence. « Tout s'arrange » ; on sous-entendait : « de soi-même ». Ni les frontières, ni les réparations ne furent fixées, en vertu de ce principe insensé de non-intervention. On vient de voir ce qu'il a produit à Memel, après avoir contemplé son œuvre à Fiume, à Smyrne, à Vilna.

Dans la Ruhr, nous constatons un autre de ses effets. Faute d'avoir exigé de l'Allemagne, au moment du détestable armistice, une provision de 30 ou 40 milliards de marks or et 200 ou 250 milliards de gages, nous nous sommes traînés de conférence en conférence, à la remorque d'un espoir évanescent. On semblait croire qu'un jour ou l'autre, par lassitude mutuelle, par un hasard imprévisible, tout finirait par s'arranger, comme dans les contes de fées.

Ce *statu quo* encourageait contre nos droits l'idée de prescription. L'Allemagne en profita pour volatiliser ses ressources. « Sa fortune, nous assure M. Blondel, dans la préface qu'il vient de consacrer à l'instructive monographie de *Stinnes* par M. Brinckmeyer, était considérable. Le professeur Arnold Stemmann-Bucher, dans un livre qui avait eu beaucoup de retentissement, ne craignait pas de l'évaluer, peu de temps avant la guerre, à 350 milliards de marks (marks-or, bien entendu). L'Allemagne, décidée à nous payer le moins qu'elle pourrait, entendait se refaire avant que nous pussions remettre en état nos régions dévastées. Elle entendait surtout travailler à son profit personnel. Convaincue que le temps travaillerait pour elle, elle a cherché à temporiser et s'est dérobée au devoir qui s'imposait à elle de consacrer une partie de son travail à la réparation du mal qu'elle avait fait. »

Qu'est-il résulté d'un pareil calcul? Ses industriels « sont parvenus à créer une sorte de super-État économique, à organiser une Allemagne riche et prospère, en marge de l'Allemagne officielle, dont on accepterait volontiers la faillite, afin de pouvoir dire que nous avions voulu *étrangler* les vaincus. Le gouvernement a prêté l'oreille aux sollicitations des industriels ; il a vu de bon œil la constitution, en dehors de l'Allemagne ruinée en apparence, d'une *Allemagne industrielle* sur laquelle nous ne pouvions mettre la main ».

Comme toutes les grandioses conceptions de nos anciens ennemis, celle-là comportait autant de sottise que d'hypocrite savoir-faire. Ce qui nous sauve perpétuellement de l'esprit d'entreprise et d'organisation des Allemands, c'est leur manque fabuleux de sens politique. A cet égard, des hommes aux facultés constructives et déductives puissants, Stinnes et Ludendorf, sont de véritables *minus habentes*, qui passeront leur vie à tomber dans les panneaux ourdis pour nous perdre.

Il fallait une dose peu commune de présomption pour admettre que la France, qui, en 1914, avait préféré l'écrasement à la capitulation, se soumettrait, même sous la pire des pressions anglo-saxonnes, à ce rôle de dupe particulièrement ignominieux. Il est vrai que nous faisions bien des choses pour accréditer une pareille espérance. Inutile de revenir sur la succession de nos concessions depuis Spa jusqu'à la conférence de Cannes. Mais il est un autre ordre de méprises sur lequel il faut insister.

Le maréchal Lyautey, qui n'est pas seulement un grand soldat, un grand administrateur, un grand organisateur, mais un grand psychologue et un grand homme, a dit profondément qu'il fallait montrer sa force pour éviter d'avoir à s'en servir.

Dix fois depuis 1918 jusqu'à ces tout derniers jours, nous avons manqué à ce précepte. Nous n'avons montré notre force ni aux Allemands ni aux Anglais, ni lors de l'armistice, ni lors du traité, ni aux conférences, ni au cours des sanctions. Notre modération — que nous croyions élégante — ancrait l'Allemagne tous les jours davantage dans cette persuasion que le ressort qui nous avait soutenus pendant si longtemps s'était brisé ou détendu et que toute réaction un peu sérieuse nous était désormais interdite.

Le ton larmoyant de certains de nos hommes d'État pour parler de nos dettes ou de nos régions dévastées, qui, dans dix ans, si nous savons nous faire payer, seront complètement remises en état, leurs supplications déshonorantes aux États-Unis, tout cela concordait avec cette première impression que nous étions un peuple fini. Et un peuple fini, c'est un peuple qui n'est plus indépendant, qui n'ose plus recourir à la force pour se faire rendre justice ou se venger d'un attentat. Certains de nos porte-parole officiels semblaient avoir prononcé le dernier mot de la diplomatie quand ils avaient repoussé loin d'eux, avec un geste d'horreur et en termes emphatiques, les ombres de Napoléon et de Louis XIV, car je ne sais pourquoi on associe ordinairement, quand il s'agit de manifestations de ce genre, ces deux noms et ces deux œuvres, pourtant si différents, si opposés même.

Une pareille attitude, considérée de Londres et de Berlin, n'était susceptible que d'une seule traduction. On se disait, au *Foreign Office* comme à la *Wilhelmstrasse :* « La France renonce à son programme national : réparations et sécurité militaire. » De fait, même quand l'exaspération nous contraignit aux gestes brusques et définitifs, nous nous crûmes subtils en mettant une sourdine à la place d'un microphone ou d'un porte-voix.

Prenons l'exemple de la Ruhr. Une formule prévalut au commencement de l'occupation. Alors qu'il aurait fallu débuter par la saisie d'une douzaine d'otages du genre Thyssen et l'appesantissement de notre puissance, on nous vanta les bienfaits de l'*occupation invisible.* C'est un travers qui peut devenir dangereux, de croire à l'esprit d'impromptu, à l'intuition comme à des vertus qui dispensent de la force, du poids, du volume, de la préparation lente et massive. Carpentier — parce qu'il était petit, preste, intelligent et Français — ne devait-il pas triompher d'un nègre qui n'avait pour soi que de formidables muscles et une intense discipline? Il serait curieux de rechercher les auteurs responsables de cette déplorable idéologie, qui ne date pas d'hier. Elle a journellement des effets funestes, presque tragiques, pour autant qu'elle aboutit à une sorte d'idolâtrie de la « légèreté française ».

Si, en 1918, au lieu de nous fier à nos capacités de débrouillage, nous avions appuyé un peu plus du côté de Hambourg et de Francfort, de Dortmund et de Munich, nous n'aurions pas eu besoin de quémander pendant quatre années un appui que l'Angleterre nous fit payer de plus en plus cher, tellement cher à la fin qu'il fallut y renoncer. Si en 1920, 1921, 1922 nous n'avions pas perdu un temps précieux en combinaisons chimériques, l'avoir allemand ne se serait pas dissipé en maisons ouvrières, en canaux, en livres sterling et en dollars. Si en 1923, au lieu de nous faire tout petits pour occuper Essen, nous avions pris tout de suite à la gorge le Vulcain allemand, si au lieu d'occupation invisible, nous avions pratiqué, immédiatement et intensément, l'occupation utile et totale, quelques-uns des graves inconvénients qui se sont produits peu après notre arrivée nous auraient peut-être été épargnés.

Nous n'avons pourtant pas le moyen de faire des expériences dispendieuses. Venant après des années d'ajournement, l'occupation de la Ruhr est une opération décisive, dans la mesure où les relations franco-allemandes comportent du décisif. Là-dessus le correspondant du *Times* à Paris voit très clair : « Il n'y a pas de raison apparente, dit-il, pour que les mesures mises en vigueur prennent fin avant qu'un *effondrement général* se produise. » Sur quoi il ajoute : « Lequel des deux gouvernements cédera le premier sous la pression de ces déplorables événements? L'Allemagne raidira-t-elle son attitude et la France répondra-t-elle en allant de sévérité en sévérité? »

Pour répondre à cette question de l'effondrement, qui est bien en effet la direction où nous nous trouvons engagés, il suffit, ce me semble, de considérer les ressources des deux lutteurs. La France a pour elle les trois quarts des atouts, la victoire d'abord, ensuite la force militaire, enfin la force financière. Le mark n'en peut plus. Le *Reichswehr* ne compte pas. L'Allemagne est vaincue. Quant à la résistance politique, quelle comparaison sérieuse peut être instituée entre le *Reich* et l'État français? Avec toutes ses tares, l'État français reste malgré tout maître de sa vie politique et économique, il n'oscille pas entre les perpétuels ultimatums de la grosse industrie et des syndicats ouvriers. Cachin en sait quelque chose.

Bien entendu ce qui subsiste d'une Allemagne solide, traditionnelle, cimentée, représente un faisceau qu'il faudra quelque temps encore pour disjoindre, si aucun compromis n'intervient ou si le *Reich* ne préfère pas céder avant destruction. On pourrait soutenir après tout que nous n'en voulons pas tant au *Reich*, pauvre ombre anémique, qu'à cette *Allemagne industrielle*, gros corps sanguin,

caché dans les draperies flottantes du spectre officiel. Comment nous entendrons-nous avec la population ouvrière? Il est encore trop tôt pour le savoir. L'hypothèse d'une grève plus ou moins générale ne doit pas être écartée *a priori*. La ligne de tension Paris-Berlin céderait alors la place, provisoirement, à une ligne Paris-Essen. Mais ne tiendrions-nous pas les mineurs par le ravitaillement? *Prius vivere*. Berlin pourrait-il, nous présents, nourrir de ses deniers deux millions de chômeurs? La faim n'est pas toujours mauvaise conseillère et l'on ne voit pas bien les masses ouvrières mourir d'inanition sur le carreau plutôt que de continuer un travail rémunérateur. Que nous ayons de ce côté-là au moins deux ou trois périodes difficiles, il faut nous y attendre, il ne faut pas le redouter outre mesure.

Après tout, que venons-nous faire à Essen? Extirper, par la force, cette *Allemagne industrielle*, qui peut nous payer, de la gangue officielle, épuisée volontairement et où il n'y a plus rien à prendre. L'industrie lourde a tellement accentué sa scission d'avec le pays, sur certains points vitaux, elle a tellement séparé les deux organismes, l'organisme national et l'organisme économique, elle a si bien distingué ses intérêts de ceux de la population indigène et sédentaire qu'une telle extirpation, si nous savons nous y prendre, doit pouvoir se faire avec le minimum de risque pour les chairs comme pour les sentiments. Qu'y a-t-il de commun aujourd'hui entre le prolétaire de la Ruhr et ses employeurs, dont toute la substance de réserve a émigré à Londres, à Rotterdam, à New-York, à Barcelone, à Zurich? Un pareil phénomène de désintégration ne vient-il pas renforcer la lutte des classes et faciliter notre besogne? En quoi le prolétaire rhénan peut-il se sentir lésé par notre volonté, si ferme soit-elle, de contraindre ses patrons à nous verser, mettons même la plus grande partie des scandaleux bénéfices qu'ils ont entassés depuis la guerre? On assure que l'Amérique seule y perd 900 millions de dollars. En quoi cette restitution à notre profit la concerne-t-elle? A différentes reprises, soit en 1919, soit en 1920, les mineurs ont parfaitement envisagé l'hypothèse de réduire le *Reich* à la famine, afin d'obtenir un salaire plus élevé. Il ne faut donc pas croire plus que de raison à l'efficacité sur ces esprits pratiques de l'argument sentimental. Ils travailleront pour être nourris si nous savons doser le ravitaillement d'après le travail, si nous savons interdire le pensionnement occulte du chômage.

Ce qui est en jeu, au fond, c'est notre force de réorganisation. L'Allemagne, sans que nous nous en apercevions, est peut-être déjà disloquée et nous nous trouvons chargés, sans le savoir, par l'engrenage naturel des choses, de remettre sur pied sa région industrielle

la plus importante. Jusqu'où ira notre besogne? C'est ce que les premières semaines vont nous montrer. En tout cas, ce n'est pas une mauvaise gymnastique pour l'esprit de considérer comme réalisée une hypothèse — l'effondrement de l'Allemagne — que nous avons tendance à regarder comme future ou éventuelle.

Quand on vit, on ne peut faire de l'histoire, je veux dire que l'on ne saisit pas toujours exactement les rapports que l'avenir, parce qu'il est l'avenir, dégagera. Le pasteur Rabaud-Saint-Étienne, écrivant en 1792, estimait : « Maintenant que la Révolution est finie... » Par une illusion semblable, quoique située à l'opposé, Clovis semblait attacher du prix à recevoir à Tours le manteau de consul de la part du basileus.

Ne nous imaginons pas surtout que notre présence à Essen n'aura que la valeur et la durée d'un bref épisode et que nous regagnerons sous peu le *statu quo ante*, sac au dos et fusil à la bretelle. Nous avons, depuis un mois bientôt, fabriqué trop de nouveau en politique pour qu'il en soit ainsi, et, ce qui doit nous rassurer à cet égard, c'est que le gouvernement semble envisager comme durable notre occupation des pays rhénans. Les travaux qui se poursuivent au sujet de la création d'un franc rhénan indiquent un excellent état d'esprit. *Il n'est pas probable*, en effet, — ce que nous laissions entrevoir il y a un mois, — *que l'Allemagne cède.* L'Allemagne n'a guère maintenant qu'une manière de céder, c'est de craquer, comme Judas, par le milieu. *Et crepuit medius.* Cela ne se produira pas en un jour et nous devons — si nous sommes ingénieux — nous adapter à cette idée d'un *effort intense et soutenu*, que nous sommes capables de fournir dix mille fois plus facilement que l'Allemagne n'est capable d'y répondre. Nos démêlés avec Berlin ressemblent fort par ailleurs, et ressembleront peut-être de plus en plus sous certains rapports, à ce qui s'est passé durant la guerre de Cent ans entre l'Angleterre et nous. L'Alsace-Lorraine joue un peu le rôle de la Normandie. Quant aux gros industriels, ils ressemblent trait pour trait à ces seigneurs d'Aquitaine tiraillés par les deux souverainetés rivales. Au quatorzième siècle comme au vingtième, il y eut contre ces tiers dont les revenus représentaient un des principaux éléments de l'actif national une série interminable et confuse d'actions en justice agrémentées d'opérations militaires en règle et de coups de main hasardeux, dont le pendant se déroule aujourd'hui entre Bochum, Essen et Mayence.

Ce que les reporters, toujours pressés, regardent trop facilement comme l'annonce d'une péripétie, pourrait bien être le début d'une longue intrigue. La série historique qui se déroule depuis 1792, 1804,

1814, 1815, 1840, 1866, 1870, 1871, 1887, 1894, 1905, 1909, 1911, 1914, 1918, 1919 doit avant tout nous enseigner une certaine patience à l'égard du temps. Ce qui s'est produit dans le monde depuis huit ou neuf ans dépasse peut-être en subversion la chute de l'Empire romain, l'avènement de la Réforme ou l'éclatement de la Révolution française. Quand d'aussi considérables matériaux sont projetés dans l'air à une distance aussi fabuleuse, ce n'est pas en un jour qu'ils retrouvent à se tasser d'une manière à peu près convenable.

Otons-nous donc de l'idée que l'Allemagne va céder. Habituons-nous au contraire à tourner résolument le dos au déjà vu, au déjà fait, au déjà subi et mettons-nous bravement en face de ces magnifiques possibilités :

Une Allemagne à sectionner.
Un Rhin à neutraliser.
Des réparations à toucher.
Des industriels à faire payer.
Une Prusse à démembrer.
Un militarisme à supprimer.
Une Europe à organiser.

On croirait entendre les sages conseils qui se trouvent en tête des vieux missels feuilletés par nos mères. *Dévot chrétien, songes-y bien*, ainsi se terminaient les pieuses exhortations. « *Bon Français*, pourrions-nous dire, *songes-y bien*. Tu retrouves peut-être en ce moment une occasion que tu as perdue en 1918. Ne la laisse pas fuir par faiblesse, par lassitude, par routine, par légèreté. Il ne s'agit pas, comme disait ce grand fou de Nietzsche, d'être *dur*, mais d'être *sage*, de calculer, de prévoir. Cuno et sa séquelle font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour faciliter ta tâche. Tu paierais ces gens-là pour t'aider qu'ils n'agiraient pas mieux. N'en doute pas une minute, leur profonde stupidité dépasse la portée humaine, elle est voulue par les dieux. Ce serait quasi de l'impiété que de n'en pas tirer copieusement parti. Bon Français, regarde l'Allemagne en face, sans préjugé. Jupiter n'est-il pas en train d'affoler ceux qu'il veut perdre? »

René Johannet.

LES LETTRES

LE CAS DE M. JACQUES RIVIÈRE

Critique, essayiste, esthéticien et naguère romancier, M. Jacques Rivière a, depuis ses débuts dans les lettres, identifié ses efforts et ses tentatives avec ceux de cette *Nouvelle Revue française* dont il fut, dès 1909, l'un des premiers fidèles, puis le secrétaire de rédaction et enfin le directeur quand elle reparut après la guerre (1). Disciple appliqué de ses successives préférences, et désormais inspirateur et guide de ses initiatives, ce jeune écrivain représente mieux qu'aucun autre un mouvement qui n'a pas laissé d'exercer, depuis plus de dix ans, une influence certaine sur la nouvelle littérature. Théoricien et purement spéculatif par le tour de son intelligence, la qualité de ses investigations, mais tout replié sur soi et avide de se décrire par scrupule naturel, le mérite de Rivière, le service qu'il nous rend, c'est que son travail de mise en formules nous permet de

(1) Les premiers essais de Jacques Rivière, réunis en 1911 sous le titre d'*Études*, sont consacrés à Paul Claudel, André Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin. — Depuis lors, il n'a publié que deux volumes, un essai sur *l'Allemand*, édité en 1918, à son retour de captivité, et un roman, *Aimée*, qui vient de paraître. Mais c'est dans la *Nouvelle Revue française*, où il collabora dès la fondation, qu'on doit chercher le témoignage de son activité littéraire, suivre les directions de sa pensée — et notamment dans ses études sur *la Sincérité* (janvier 1912), *la Foi* (novembre et décembre 1912), *le Roman d'aventures* (mai, juin, juillet 1913) et, plus récemment, dans ses essais sur la gratuité de l'art, sur Dada, sur Dostoïevsky, sur Marcel Proust, dans ses nombreuses notes critiques, qui n'ont pas été réunies en volume.

juger sans équivoque des tendances qui volontairement s'y dérobent ; et cela, dans le moment où nous pouvons en évaluer le retentissement psychologique, moral, humain, sur une individualité qui les a si personnellement vécues que l'expression de ses idées n'est, en son fond, que la plus pathétique confidence. Sensible comme un cardiographe aux moindres bruissements de la pensée, et invinciblement porté à en faire la nourriture de son âme, son esprit, par ailleurs épris d'analyse, de distinction intellectuelle, soumet tout aussitôt ses mouvements émotifs à une discrimination explicite, et les débrouille pour les schématiser, les rendre formulables. Aussi Jacques Rivière est-il trop théoricien pour n'avoir pas fait de ses propres tendances une méthode, — la méthode d'un classicisme nouveau, — celle-là même où il cherche à définir l'originalité de son groupe et des maîtres qu'il revendique, et qui serait, si nous l'en croyons, l'apport des écrivains de la *Nouvelle Revue française*. « Quand l'art intellectualiste aujourd'hui en bouton, dit-il, se sera complètement épanoui, on s'apercevra que nous en avons été les précurseurs véritables et on reconnaîtra en particulier, j'en suis sûr, dans l'évolution d'un André Gide, un des plus curieux et des plus savants efforts qui aient jamais été tentés par un écrivain pour discipliner sa sensibilité et lui faire produire sous l'action de l'intelligence des fruits dont elle ne semblait pas d'abord capable. »

C'est donc d'André Gide, de son exemple, de son art, que Jacques Rivière et ses amis de la *Nouvelle Revue française* se prévalent comme d'une sorte de filiation spirituelle ; c'est sous son signe qu'ils placent leurs recherches et leurs œuvres, c'est auprès de lui qu'ils s'orientent, c'est à lui qu'ils demandent une direction, un appui, — à tout le moins l'appui de son silence. Car, rebelle à se laisser définir et impatient de toute contrainte, — fût-ce celle de ses propres disciples, — André Gide élude la responsabilité ; il ne craint rien tant que de se compromettre et, dans la revue même qu'il inspire, il écrivait naguère : « Plus je m'en retire, plus on croit que c'est moi qui dirige. Il est vrai que Rivière me fait cet honneur souvent de me demander conseil ; pour moi, qui surtout ai souci de donner à chacun de l'assurance, je l'encourage en ses initiatives ; or, c'est toujours dans celles qui diffèrent le plus de ma façon de voir que le public se plaît à reconnaître le plus mon esprit. » Quelque soin que prenne M. Gide de ne point se laisser contrefaire, quelque gêne qu'il éprouve notamment à voir se lever devant lui, malgré lui, l'image que s'en composent ses plus fervents adeptes, cette image prend pour nous une forme plus réelle, plus positive, plus vraie, que l'inquiétante et mobile figure où se dérobent ses regards. On ne connaît une œuvre —

et surtout une œuvre comme la sienne — qu'en évaluant son influence, en définissant sa nature et l'on imagine aisément le malaise que lui cause un témoin tel que Jacques Rivière.

Nul n'a été aussi profondément mordu par l'esprit gidien, nul ne l'a épousé avec une si candide ingénuité, ne l'a laissé si intimement pénétrer dans son être mental, nul ne l'a reçu avec cette inquiétude effrayée et cette conscience ravie. Il n'est pas jusqu'aux mouvements mêmes qu'il a osés pour éloigner ses sortilèges, jusqu'aux « sorties » qu'à sa suite toujours il a tentées pour en guérir, il n'est pas jusqu'à ses échecs, qui ne le lui aient rendu plus soumis. Égaré un instant à la suite de Claudel, de Péguy, — comme pour reprendre confiance — ses troubles l'ont ramené vers Gide avec une sorte de goût accru de sa complexité. Il en a davantage encore mesuré et subi les ravages, il en a mieux développé les virtualités secrètes, il l'a plus complètement spécifié, livré, trahi, portant dans cette entreprise je ne sais quelle rigueur cartésienne, appelant à son secours l'investigation implacable de Proust et la psychanalyse de Freud pour que rien n'en fût célé, que rien ne restât obscur — mais sans parvenir toutefois à couvrir ce sanglot qui est au fond de sa gorge, ni à masquer une angoisse dont il s'acharne à faire une affreuse joie.

Un tel témoin, dis-je, ne peut que gêner Gide. Depuis dix ans attaché à ses pas, Rivière est là, avec son regard droit, sa trop évidente honnêteté, qui dessine en logiques épures, qui met en définitions, les caprices et les nuances tortueuses de ce cœur refusé. En le cernant, il le défigure, l'immobilise ; il détruit l'ineffable. Mais plus encore que de se sentir démasqué par la sympathie, Gide souffre de cette inquiétude qu'il voit en son disciple, et que certains lui attribuent par retour. Gide ne se veut pas inquiet ; il ne doit pas l'être ; pour dispenser ses maléfices, il ne faut pas qu'il le soit, — et seule notre générosité peut lui prêter un sentiment qu'il cherche à faire naître chez autrui, mais dont il lui déplaît qu'on le croie entamé. Ce qui visiblement l'irrite chez Rivière, jusqu'à ne point craindre de le désavouer dans sa propre revue, c'est que le commentaire continu qu'il a fait de son œuvre — sous forme d'éloges, de théorie, de roman, voire de politique intellectuelle — soit traversé d'une sorte de malaise moral, d'insatisfaction douloureuse, de vertueux sursauts, et comme d'intime rancune.

Car — et gidien par là même — Rivière trouve partout prétexte à d'incessantes confidences. Si son activité fut presque exclusivement celle d'un essayiste et d'un critique, c'est que les événements de sa propre vie sont d'ordre littéraire et esthétique. Ses aventures, ses enthousiasmes s'appellent Baudelaire, Claudel, Gide ; Proust et

Freud sont les dernières rencontres de cette âme livresque, « monstrueuse et innocente » ; la musique et la peinture — par les côtés où elles touchent à la littérature — ne lui ont pas moins servi à s'informer sur lui-même, à nourrir une sensibilité d'autant plus avide qu'on la devine plus neuve, plus préservée, hérissée de défenses morales, et goûtant pour la première fois aux plaisirs raffinés de la haute culture. D'où leur singulière virulence sur une personnalité par ailleurs timide, mal armée devant la vie, qui cherche là comme un aliment psychique, le substitut des émotions qu'elle craint, par une sorte de pudeur et d'effroi, de demander à la réalité, aux choses du dehors. Ajoutez à cela une conscience appliquée, méticuleuse, que la discipline universitaire a formée et à qui les études philosophiques ont donné le goût des concepts et de l'abstraction. De toutes ses lectures, de ce voyage intérieur à travers les œuvres littéraires les plus « neuves », les plus « modernes », de ses contacts avec les écrivains que rassemble la *Nouvelle Revue française*, Jacques Rivière a fait des émotions et des théories. Théoricien, il a mis des chevilles doctrinales dans les tentatives les plus anarchiques que la « gratuité de l'art » ait jamais engendrées ; mais il ne les a formulées avec tant de pertinence, il n'a dépensé tant de subtilité à les faire tenir en notions spéculatives, que pour mieux déceler, par son exemple et ses aveux, tout le trouble qu'elles causaient à une âme droite, sincère, et qui les épouse sans réserve. Il y a là un cas de représentation vraiment unique, le cas d'un disciple, d'un disciple qui à son tour enseigne, — et qui effraie son maître par la sincérité qu'il met à le contrefaire et aussi par l'effort douloureux qu'il prend à se contrefaire lui-même, ce qui est pire qu'un désaveu.

On a souvent, en effet, parlé de l'influence d'André Gide ; on a dénoncé sa malfaisance ; mais rien ne vaut comme un exemple vivant, comme une prise directe sur un cas individuel, concret, pour en étudier l'étendue. — Jacques Rivière est cet exemple : en le suivant, nous accompagnons Gide tel qu'il est pour qui vit à son imitation, pour qui l'a suivi jusqu'en ses velléités de conversion, qui a prévenu ses tentatives ; mais Rivière lui est trop attaché pour avoir son détachement et voilà ce qui fait le pathétique d'une telle aventure.

*
* *

L'un des premiers essais de Jacques Rivière fut un éloge d'André Gide, — et c'est déjà une confession. « Le propre de la confession, disait Péguy, est de montrer surtout les pièces invisibles et de dire surtout ce qu'il faudrait taire. » Mais Rivière n'admet pas qu'il y ait

des sentiments qu'il faille taire, ou plutôt c'est à ceux-là surtout qu'il s'attache, qu'il donne une place élue, car il ne sait rien de plus beau que de connaître son cœur, de le sentir peser en soi. N'être pas un esprit trop vite fixé, ne pas choisir entre les idées, même entre celles qui se repoussent, les embrasser d'une même croyance, n'en refuser aucune, autant de signes, à ses yeux, d'une âme impartiale et vivante. Et de quoi loue-t-il Gide? d'être un « esprit qui ne connaît pas les sacrifices logiques » : « A se sentir tellement ingénieux, dit-il, il goûte en même temps un ravissement et une souffrance. Sa complexité forme un insaisissable réseau qui l'arrête de toutes parts et lui interdit de parvenir jusqu'aux brutales vérités du monde. »

Mais sous la louange, on sent poindre l'effroi ; car la souffrance que Rivière prête à Gide, c'est lui-même qui l'éprouve. Dans quelle mesure la complexité lui est-elle naturelle, dans quelle mesure cette âme sans volonté et d'avance renonçante y cherche-t-elle la justification de sa disgrâce? Dès ses premiers aveux, le « gidisme » a si bien pénétré son sang, qu'on ne sait plus s'il ne s'est pas substitué à lui-même ; de personnel et de vrai, nous ne discernons rien que l'accent de sa misère et de sa solitude. Les beaux jours de son enfance affluent dans sa mémoire comme des « souvenirs empoisonnés » : « J'écoutais, dit-il, mon cœur tout désorganisé par le calme et le beau temps. Une quiétude horrible me corrompait... Si satisfaite est mon âme qu'elle est pleine de découragement. » Et encore : « Toutes choses sont bien, Seigneur, puisqu'elles existent, mais donnez-moi du moins la force de supporter cette pensée... Ce qu'il y a d'affreux, c'est que cela ne soit bien que parce que cela est. »

Un refus des conditions du réel, une sorte de crainte de la vie, de l'utile, des événements extérieurs, de « l'immense règne du concret », — et avec cela le désir d'y aborder, de s'élancer vers tout ce qu'il n'a pas, voilà le fond de ce cœur douloureusement imprégné de sa faiblesse et qu'aggrave sa clairvoyance, comme une force rongeuse qui, pour s'être vu refuser l'expansion, s'exerce à rebours et le mine.

Loin de la combattre, cette dangereuse complexité, Rivière la cultive comme une grâce, un signe d'élection ; bien plus, il la protège et l'honore ; et c'est par là que Gide lui est si cher, par là qu'il a influé sur lui. « Quand j'ai rencontré Ménalque (1), dit-il, j'ai senti se défaire soudain mon malaise et naître un émerveillement délicat, comme égaré : ne plus rien refuser, ne plus savoir de différences ni de dignités, devenir tellement ignorant de toute prédilection que chaque minute s'emplisse d'un plaisir qui vaille tous les autres. » Mais, de cette joie

(1) *L'Immoraliste.*

terrible dont Gide est possédé, quelque chose en lui tout aussitôt s'écarte : « Rien n'est plus défendu qu'une telle joie, dit-il. Elle est notre plus grand crime possible. Nous ne sommes pas nés pour être joyeux, mais pour souffrir et pour n'être plus. » Car quoi qu'il fasse et qu'il prétende, Rivière n'atteint pas à cette sérénité presque insupportable qui l'émerveille chez un Gide, chez un Proust. Il y a jusque dans sa résistance à choisir, une sorte de scandale intérieur qui reste inapaisé : et jamais Rivière n'arrivera à ce que le péché soit pour lui une chose inconnue... Mais dès l'abord — et bien qu'il ne puisse nous céler son effroi, il s'interroge : « Et moi, dit-il, que ferai-je si cette joie interdite, parfois, je la ressens? Je ne peux pas la nier, elle est aussi claire à certains instants que ma vie même. »

La *sincérité* ne lui commande-t-elle pas de l'accueillir? Seule la moralité pourrait y faire obstacle. Mais à ses yeux, elle n'est rien désormais qu'une perspicace ignorance ; elle consiste à ne pas tenir compte de certains sentiments, à ne pas les apercevoir... « Être honnête, dit-il, c'est n'avoir que des pensées avouables ; être sincère, c'est avoir toutes les pensées. » Et de sa rencontre avec Gide, Rivière tout aussitôt formule l'enseignement en un essai sur la *Sincérité envers soi-même* (1912), qui est en quelque sorte la justification, la doctrine secrète où s'appuie toute la littérature « confessionnelle », autobiographique, que nous voyons aujourd'hui foisonner. Un tel essai est important en ce qu'il nous offre une description exacte du mal pernicieux qui corrompt la plupart des jeunes écrivains que le « gidisme » a touchés ; la précision, le scrupule qu'il met à ne rien celer de cette « dangereuse vertu » nous éclaire sur ce que trop souvent elle dissimule.

Être sincère, c'est d'abord ne point choisir, ne point exclure, ne pas céder à l'appel d'un de ces « bons devoirs universels qui façonnent notre docilité », c'est refouler ces impulsions vertueuses qui mutilent l'âme et l'appauvrissent, c'est suspendre en soi « toute chimie pragmatique » ; mais c'est surtout accueillir ces pensées jusqu'où l'on ne va pas, ces secondes pensées qui sont les vraies — et dont la vérité, j'imagine, se reconnaît surtout à leur malignité. Car cette sincérité singulière, ce désir d'intégrité de soi qui n'est, en son fond, qu'une déviation morbide de ce qu'un moraliste appellerait le sens du péché, cette sincérité, dis-je, s'arrête aux étages les plus bas, comme ravie de découvrir qu'aucune pensée ne lui est interdite : « Rien n'est impossible en moi, dit Rivière, il n'est rien à quoi je n'aie songé... Un homme me disait de sa femme qu'il aimait passionnément : « J'ai souhaité sa mort « plus d'une fois, par grand espoir de retrouver cette liberté qu'elle

« m'a prise et de tout ignorer à nouveau de l'avenir... Mon désir le « plus bas n'a pas épargné ce qu'au monde je respecte le plus... « Cependant, je ne suis pas un misérable. » Et Rivière d'ajouter : « En moi non seulement [il y a] des amours, mais aussi des haines que personne ne songe à soupçonner : haine de celui qui me fait du bien ; elle jaillit, brusque, au moment où je le remercie ; besoin trop ravissant de laisser se perdre celui que j'aime, quand un signe suffirait à l'avertir ; désir de troubler sa paix simplement parce que je le sens auprès de moi ne pas souffrir..., longue méditation de petites perfidies dont il serait si amusant d'essayer la pointe ; remords de n'avoir pas profité de telle occasion de faire le mal ; calculs si bas qu'il semble que ce soit un autre qui les fasse. »

Mais les mots mêmes qu'emploie Rivière trahissent son dessein, car le langage dont il use est tout pénétré de moralité : *bien*, *mal*, *remords*, qu'ont à faire ces valeurs morales pour qui n'entend prendre de ses sentiments que le psychologique et les accueillir tels qu'ils sont? D'où vient donc qu'il les juge et selon une mesure qu'il a, dès lors, répudiée? C'est là que se révèle la secrète blessure de Rivière, ce qu'il s'obstine à tenir pour une imperfection, une faiblesse — au regard du gidisme — et qui est chez lui comme l'inquiétude, le tourment du meilleur, le pressentiment d'une joie plus pure : il étouffe dans l'immoralisme. Il a beau en dissuader la plainte, elle perce jusqu'en cet effort qu'il fait pour ne rien esquiver de lui-même... Pauvre âme maladroite, qui ne veut rien laisser échapper de la vie et qui s'exclut de partout ! Mais quoi qu'il ose, il n'est pas encore si déformé par la sincérité qu'il n'en redoute les conseils : « Toutes ces basses pensées de mon âme, dit-il, tous ces mauvais génies, menus, sournois, pareils à des remords qui se moqueraient de moi, en les remarquant, la sincérité grossit leur importance... L'homme sincère n'ose plus toucher ses sentiments ; il aurait honte de les réformer, de plier le moindre d'entre eux... Il abdique tout empire sur ce que lui propose son âme, il obéit à tout lui-même, sans songer que peut-être le vrai lui-même serait celui qui se maîtriserait et brusquerait ses inspirations trop complexes. » Ainsi s'écarte-t-il insensiblement de sa nature, pour n'en avoir voulu négliger aucun élément.

Cet essai sur *la Sincérité* est daté de 1912. Rivière y décèle tout ce qu'il doit à Gide, tout ce qu'il trouve à exalter en lui. Mais en retour il lui prête son impatience, son besoin d'aller plus loin ; il discerne dans *la Porte étroite* et pour lui-même escompte le « tourment d'une âme que son bonheur ne réussit pas à enfermer ». Est-ce à dire qu'il considère Gide comme déjà chrétien et la confession d'Alissa comme un livre religieux ? Pas encore, mais « Gide n'a pas fini », dit-il, et que

l'auteur de *l'Immoraliste* feigne de se convertir, de se prêter à demi aux raisons qu'un Claudel, par exemple, oppose à son refus, voilà qu'aussitôt Rivière le précède, le devance, le pousse de tout son désir, et si, à son tour, il s'arrête, comme soudain retenu, entravé, c'est qu'une fois encore il cède à Gide, à ce mystérieux silence de Gide, plus terrible qu'un déni.

Bien avant qu'il n'écrivît son essai sur *la Foi*, qui s'achève par la confession de sa défaite, Rivière, en effet, avait rencontré Claudel. De son premier choc avec cette œuvre catholique, il était, comme beaucoup de jeunes hommes de sa génération, sorti bouleversé. « Ceux qui voudront lui échapper, écrivait-il en 1907, sauront le prix qu'il en coûte... Refuser le christianisme de Claudel, c'est se condamner à n'avoir plus de recours qu'en le néant » ; et, dans le transport de la foi, son âme persuadée laissait alors monter cette prière : « O mon Dieu ! je suis devant vous passionné, hagard, misérable, avec ma force et avec ma faiblesse, avec mon courage et avec ma lâcheté, avec mon ambition et avec mon abjection... Déjà je sens votre feu m'emprendre, déjà vous saisissez en moi ce qu'il y a d'unique et d'essentiel, de plus profond et de caché... Je me révolte et je ne me défends plus ; dans un sursaut, dans un abandon délicieux je vous livre mon cœur... Et voici que ce bonheur, à quoi j'avais renoncé, je le sens qui soudain sourd, monte et m'envahit, non plus fragmentaire et fugitif et comme un sourire dans les larmes, mais fort, continu, inépuisable, comme une source vive. »

Mais cette source, Gide allait bientôt la détourner, la corrompre sinon la tarir — et ne lui laisser en échange qu'un désespoir sans fond, une affreuse discorde. Rien de plus pathétique à cet égard que l'essai sur *la Foi* que Rivière publia en 1912 dans la *Nouvelle Revue française*, quelques mois à peine après son essai sur *la Sincérité :* c'est là qu'il faut aller interroger son âme, si on veut la saisir tout entière dans son double mouvement, apprécier ce qu'il y a en elle de fort, de droit et le point où elle s'affaisse, se gauchit, s'abandonne... Et dès l'abord, cette affirmation vigoureuse, ce besoin de santé allègre : « Celui qui croit vaut mieux, pèse davantage, contient plus d'être que celui qui doute ; s'il se trompe, tant pis ! c'est de la force gaspillée, mais c'est de la force ! » Car Rivière n'entendait pas se satisfaire d'un mysticisme vague ; ce qu'il voulait, c'était s'attacher à un dogme et l'observer uniquement : « Non, dit-il, il n'est pas de milieu pour un cœur sincère entre l'athéisme et la religion... Il n'est pas vrai qu'il y ait des arrangements ; qu'on puisse être ceci ou cela, sans l'être tout à fait... Si Dieu n'est pas si clair, qu'il soit une personne et qu'il ait son histoire écrite dans l'Évangile, il n'est donc pas.

Mais, puisqu'il faut que je croie en lui, eh bien ! que ce soit comme il est écrit... C'est en entrant dans les urgentes limites du dogme catholique que mon imagination trouve soudain son aise et sa véritable activité, comme un arbre qu'on plante dans un terrain préparé sent monter en lui sa force et circuler sa sève et ses branches se disposer à la fleur. »

Bien plus, avant même que de montrer la force de la doctrine catholique, l'écrivain, l'artiste qu'est Rivière en avait perçu le rayonnement sur les grandes œuvres de l'esprit : « Celles qui sont nées d'un génie chrétien, dit-il, se distinguent, dès l'abord et toutes seules... Il y a une sorte de naïveté en tout écrivain non chrétien. Il a toujours l'air de quelqu'un à qui l'on cache quelque chose et qui ne s'en doute pas. Il y a un certain dernier mouvement de l'esprit qu'il n'a jamais l'idée de faire. Il y a un fond qu'il ne touche pas. Il va, il vient ; peut-être j'envie sa liberté et qu'il puisse sans scrupules entrer d'un élan si allègre et si cruel dans la vérité. Mais je sens qu'en face d'une certaine question très droite et que je pourrais tout à coup lui poser, il serait sans réponse et ne trouverait de secours que dans la raillerie. » Et c'était pour conclure : « Même lorsqu'il ne s'agit plus de pénétrer le secret des choses, mais seulement d'inventer des personnages et des événements, même dans le roman, le christianisme donne à ceux qu'il inspire un pouvoir spécial et comme une avance en profondeur. » Que songeait-il, par exemple, à reprocher aux personnages d'un Stendhal? « Ce sont des individus, dit-il, mais non pas des créatures. Il n'y a rien en eux que leur passion ; ils sont tout entiers et seulement ce qu'ils éprouvent... Il manque à leur réalité ceci qu'on ne pense pas à désirer qu'ils soient pardonnés : on ne peut pas prier par eux » ; et il leur opposait l'homme selon Dostoïevsky, cet homme où Dieu a laissé sa marque comme une blessure qui ne se fermera jamais et dont « l'âme cherche à fuir comme le sang ». Il y a plus, en de telles remarques, que la fine pointe d'un psychologue ou d'un critique ; on y sent une âme secrètement pénétrée par la foi et qui n'a pas à s'en prouver les dogmes tant ils se confondent avec elle.

L'idée du péché, en effet, le domine, le harcèle ; elle le saisit comme les larmes. « Cela est vrai, s'écrie-t-il, je n'y puis rien faire ; je suis pareil à ce que j'écoute, j'avais besoin de cela, je suis cela. Je me reconnais soudain... La profondeur d'un tel dogme, comme de tout dogme catholique, c'est la profondeur où il descend en moi. Vous pouvez le nier avec des mots, avec des rires, mais le soir, au moment de se coucher, l'homme fatigué regarde sa journée et il voit un manque en toutes ses actions, un vide entre ce qu'il a fait et ce qu'il

avait résolu de faire... Oui, le péché originel est sur nous. Et il est au monde. Et rien n'en peut guérir que de passer à la vie éternelle. »

Sans doute, après ces aveux, traversés d'une si poignante atteinte, le croyez-vous catholique, et peut-être imaginez-vous que Rivière n'a décrit tout le travail de son esprit que pour guérir ceux-là qui cherchent comme lui à retrouver cette simplicité dont il déclare qu'elle est au-dessus de toute parole et qu'elle ne peut être que la marque de la vérité?... Oh ! ce serait trop simple. Il est bien vrai qu'il parle de la foi comme si elle était l'acte immédiat, la pensée la plus intime de sa pensée ; mais ce n'est que pour se ménager une plus spécieuse retraite, pour céder à un plus subtil désir et livrer savamment son âme aux démons de la complexité. Rivière n'a pas plus tôt confessé ses raisons de croire qu'aussitôt il se ravise : « J'oubliais, dit-il, la secrète entrave qu'oppose mon cœur à l'achèvement de cette persuasion : non pas une objection, non pas un doute, mais l'impossibilité de souhaiter d'être différent. » C'est qu'alors Rivière tout à coup se souvient de la leçon de Ménalque : ne rien refuser, ne plus savoir de dignités ni de préférences, ne trouver aucun mal... Être sincère, tout accueillir... Mais le catholicisme exige davantage : il demande que nous préférions nos bonnes actions à nos mauvaises, que nous désirions la victoire en nous de ce que nous avons de meilleur ; il lui faut ce désir de renoncement si faible, si humble, si étouffé, si intermittent soit-il. « Or, dit Rivière, je ne peux pas souhaiter être différent. Pour chaque sentiment qui paraît en mon âme, trop d'attention, trop de délice s'empare de moi. Je ne pense pas à sa qualité : il vaut ce qu'il vaut. Il ne saurait être inopportun. Le voici : il entre en moi, cela suffit... Je n'ai souci que de le connaître... » Les mouvements de son cœur le ravissent à ce point qu'il ne désire plus rien que ce plaisir. « S'il était un mouvement de l'esprit, dit-il, il ne prévaudrait pas contre le grand mouvement qui m'emporte vers la croyance. Mais un plaisir !... Cela est ailleurs en moi, bien loin de l'intelligence, dans une basse retraite impénétrable. Un plaisir n'a pas besoin de s'expliquer : comme il ne propose aucune objection, on ne peut pas le réfuter... Où prendrais-je du courage pour quitter et dépasser les délices qui m'empêchent? Je lève les mains pour prier. Mais quoi ! à la source de ce geste et jaillissant avec lui d'un même jet, je trouve un émerveillement qui me suffit... »

Et des hauteurs où son âme s'était élancée, le voilà soudain qui dérive et redescend vers lui-même, vers ces régions obscures dont il ne veut rien ignorer. Il épie ce fond trouble, insoumis, ce dangereux inconnu où s'abritent ses mauvais désirs, avec une stupeur, une

suavité, un étonnement compliqué de scandale et de tentation. Et au moment même où il tombe dans la disgrâce, il avoue ressentir comme une paix délicieuse à voir les sentiments terribles qu'il a forcés dans leur retraite affleurer devant son esprit et nourrir son impitoyable enquête. De chaque jour, en effet, il attend non pas qu'il le rapproche de la perfection, mais qu'il lui révèle quelque chose de nouveau sur son cœur ; non pas d'être meilleur, mais d'être plus étroitement en possession de son âme. « Ma passion, dit-il, est de ne rien toucher à moi. »

Un être intact, n'est-ce pas précisément ce que Rivière admire en Gide, et c'est là ce qu'il veut être à son tour. Il suit son mauvais génie comme ces anciens damnés qui couraient après leur supplice. Car tout ce qu'on trouve en lui de réfractaire, d'immobile, cette complexité dont il n'arrive pas à désirer qu'elle s'apaise, c'est toujours la morsure de l'immoralisme gidien. Sur aucune âme, on n'en saisit mieux les désastres, la redoutable prise : car, dans cet enjeu, c'est le mouvement même de la grâce, à tout le moins le désir éperdu qu'il en a que l'influence de Gide a dissuadé et meurtri.

De quelle espérance pourtant Jacques Rivière s'était jadis porté du côté de Péguy, vers son active charité : « Depuis qu'il est en moi, écrivait-il en 1912, depuis qu'il est entré dans ma maison, que n'a-t-il pas remué?... Il ne cesse de me travailler... Son *Mystère des Saints Innocents* est parmi les livres les plus graves, parce qu'il est parmi les livres qui disent des choses plus simples que celles qu'on a pensées... » Mais un souffle sans amour tout aussitôt le brûle : « Je ne puis néanmoins, fait-il comme un qui se repent et demande pardon, je ne puis quitter les soucis que Péguy voudrait m'ôter... Je ne peux pas aborder le monde d'une âme si rassurée, ni être à ce point persuadé qu'il ne recèle rien de dangereux. Il est trop simple de tout supposer simple à l'avance. Que de cachettes j'aperçois, que de monstres, que de rires là même où il n'y a point d'espérance, que de bouches par où s'exhale cet esprit terrestre qui nous inspire le désir et la satisfaction de soi. » Au plus fort de sa contrition, il semble en effet que Rivière ait entendu le rire de Menalque et son brûlant conseil : « Apprends de toi tout ce qu'on en peut savoir », et le voilà qui s'arrête, se détourne, s'enlise ; une concupiscence le possède plus dangereuse que celle de la chair, la concupiscence de l'esprit ; et dans le christianisme dont il exaltait tout à l'heure la morale et le dogme, il ne voit plus que la source d'un plaisir impie où il goûte « le renforcement de la volupté — sa haute dignité de crime — et aussi l'enrichissement de la spéculation et de la vertu même par l'afflux secret du désir. » Peut-être, à la clarté d'un tel exemple, le mot de

démoniaque que nous avons naguère employé pour définir l'action d'André Gide ne semblera-t-il plus hasardeux. Mais une sorte de pitié nous prend devant l'affreuse déréliction de l'âme qui s'est ainsi livrée.

Les éléments de ce drame intérieur, je ne les ai cherchés que dans l'œuvre critique de Jacques Rivière, et c'est à dessein que je ne parle de son roman : *Aimée*. On y retrouve cette même complexité, cette même perversité psychologique qui lui fait éprouver le respect le plus profond, l'admiration la plus soumise pour tout ce qu'il lui arrive de moins opportun, pour tout ce qu'il invente de sentir. Maladie torturante et frénétique, cruauté sans but, sans direction, sans pointe, et pire qu'aucune débauche ; fallait-il que nous eussions encore ce témoignage-là des désordres que la littérature a portés dans cette âme inapaisée? Il y aurait sans doute à en tirer bien des remarques d'ordre esthétique, car c'est toute une méthode d'analyse introspective qui s'en dégage, une méthode qui, à l'aide de Proust et de Freud, entend renouveler la haute littérature psychologique, intellectualiser les mouvements émotionnels, les rendre plus explicites, plus lucides. Il y faudrait toute une étude, je la tenterai peut-être un jour. Mais puisque c'est à son âme que Jacques Rivière veut nous intéresser, — et jusqu'à lui soumettre l'art, — je ne puis le quitter sans songer à cette interrogation douloureuse qu'il nous adressait jadis : « Comment s'y prendre pour en avoir assez? Comment? dites-le-moi? Je ne sais par où aborder à ce reniement de moi-même. Une seule pensée en moi : que va-t-il se produire encore? Comment cela va-t-il finir? »

Rivière a voulu pousser si loin cette passion de l'épuisement de soi, il a mis tant de scrupules à ne rien juger trop mince pour mériter d'être accompli, qu'il a étouffé dans son cœur les grandes choses qui s'y lèvent sous le foisonnement des petites, et à ce point qu'on ne les distingue plus. Par crainte de s'appauvrir, il se refuse à « équilibrer sa sensibilité », à la rendre normale ; il vit dans une sorte de détresse qu'il renouvelle, portant sur soi tout le bagage de son angoisse. Ce goût effréné du sentiment clandestin, cette religion des obstacles de l'âme, cette curiosité de soi est en lui comme une sorte de venin qui flétrit tous les tissus sur son passage. Que cette déchirante dépense est vaine qui aboutit à cet insupportable malaise ! Mais l'acharnement moral que Rivière a porté dans une œuvre qui contrarie si exactement la morale, ne décèle-t-il, point tout ce qu'il y a en lui de besoins religieux, refoulés, comprimés, qui ne demandent qu'à rejaillir. Il appelle la foi, la redoute, mais elle le tient par en dessous, elle occupe tous les points stratégiques de son âme. « Un

manque de rivages », voilà ce dont il souffre : il est devant soi comme devant un abîme sans fond. Dissocié, démembré, suffoqué par lui-même, il a si bien sondé sa misère qu'il vit dans l'irrespirable. Mais quoiqu'il veuille par l'esprit transcender son être moral, il en est accablé ; et s'il ne trouvait pas je ne sais quelle fausse intrépidité à rebrousser en lui les forces qui aspirent à la certitude, à la croyance, son besoin de se confesser irait là où il tend, vers Celui qui délie les âmes. Puisse-t-il éloigner son mauvais destin, connaître un autre objet que de lui-même, entendre le conseil courageux et simple que Charles-Louis Philippe donnait à André Gide, lorsque parut *le Retour de l'enfant prodigue* : « Hâte-toi. Sois un homme. Choisis. »

Henri Massis.

L'HISTOIRE

UN DIPLOMATE D'AUTREFOIS
LE CARDINAL MELCHIOR DE POLIGNAC

Le visiteur qui s'arrête au Louvre, au fond de la salle La Caze, ne peut passer indifférent devant le magnifique portrait du cardinal Melchior de Polignac que peignit Hyacinthe Rigaud. Cette belle symphonie en rouge, où l'artiste a fixé pour la postérité les traits de la gracieuse Éminence, est de celles qui émeuvent profondément. On reste ébloui par la distinction qui émane du personnage, par la noblesse de la pose, par l'acuité et l'assurance du regard ; et, pour peu qu'on sache son histoire, on est bien obligé de convenir : « Ah ! le fier diplomate qu'a dû être cet homme-là ! »

Diplomate, il l'a été, en effet, avec toute l'habileté et la souplesse que comporte une semblable fonction. De sa terre d'origine, il n'a pas conservé la rudesse légendaire. Il a vécu sous tant de ciels : ciels de plomb de Pologne, ciels gris et embrumés de Hollande, ciels odorants d'Italie, ciels légers de l'Ile-de-France, que son caractère mobile a été, suivant les époques, lentement et très heureusement modifié. Il a hérité, malgré tout, des robustes qualités de la race vellave qu'il a su adoucir par une séduction et un charme véritablement souverain. En feuilletant les annales de sa maison et en suivant, un par un, tous ses quartiers, on est bien tenté de s'écrier : « Dire qu'il a fallu tant et tant de seigneurs, au poing autoritaire et à la justice expéditive, de gentilshommes à l'humeur batailleuse, de gouverneurs indépendants et jaloux de leurs droits, de femmes

aux visages et aux mœurs sévères, de prélats et d'abbesses rigides, pour aboutir à ce cardinal si fin, si délicat, que les hommes recherchent, dont les femmes raffolent, qui a en lui de quoi séduire la prude Mme de Maintenon et le beaucoup moins prude M. de Voltaire... »

Sa toute première enfance n'offre rien de bien saillant. Dans ce château de la Voulte, dressé sur un roc au bord de la Loire, où il naquit, le 11 octobre 1661, sa jeunesse s'écoula monotone et un peu triste. Mais bientôt, à Paris, après d'excellentes études aux collèges de Clermont et d'Harcourt et des soutenances de thèses qui firent quelque bruit, il se lance dans le monde et y noue d'utiles relations. Il est déjà, en 1685, au dire de Corbinelli, « un abbé de Versailles et n'a plus cette grande soutane où il étoit enseveli ». La marquise de Sévigné, le rencontrant à un dîner chez Mlle de Goileau, ne tarit pas d'éloges sur la variété de sa conversation et l'agrément de ses manières. Présenté au cardinal de Bouillon, il le suit par deux fois à Rome, lors des conclaves de 1689 et de 1691. C'est son début dans la Carrière, et dans la discussion de l'affaire si délicate des Bulles, il se taille rapidement un splendide succès.

En 1693, la mort du vidame d'Esneval laisse libre un poste diplomatique de la plus haute importance : celui de Varsovie. L'ambassade de Pologne exige, à ce moment, de celui qui en est le titulaire, des trésors d'ingéniosité, en même temps que des vues très générales sur l'ensemble de la politique européenne. Il le sait fort bien, le jeune abbé qui s'embarque le 19 juin, à Dunkerque, à bord de la frégate *Aurore*. Aussi apporte-t-il dans sa nouvelle mission sa jeunesse, son esprit d'entreprise et une ténacité superbe que rien n'ébranlera. Il est pénible de constater que d'aussi belles qualités ne purent triompher d'une destinée contraire. Mais il faut avouer qu'avec les institutions déplorables d'un État dont l'anarchie était proverbiale, il devenait très compliqué de faire adopter un plan quelconque d'action.

Voilà pourquoi l'accord turco-polonais, première grande idée de Polignac, ne peut être réalisé. Plus tard la candidature de Conti, posée assez timidement et comme à regret, échoue lamentablement, malgré les efforts surhumains de l'ambassadeur et les sommes colossales qu'il dépense. « Plus dégoûté de la Pologne, à mesure qu'il voyait le trône de plus près et de plus loin ses amours », le prince français fait une vague apparition à Dantzick et se retire, dédaignant cet excès d'honneur, pour laisser à Polignac toute l'indignité.

Dans son abbaye normande de Bonport où le roi l'a relégué, ce dernier réfléchit à loisir sur le danger qu'il y a à ne pas se plier aux

ordres supérieurs, en faisant preuve de trop d'initiative personnelle et d'esprit de décision. Il s'occupe à composer quelques passages de son *Anti-Lucrèce*, entretient d'excellents rapports avec ses bons amis de la veille et, quand le duc d'Anjou est proclamé roi d'Espagne, profite de l'occasion pour féliciter respectueusement Louis XIV et lui marquer, une fois de plus, son profond attachement. La lettre est assez plate et le courtisan s'y révèle tout entier. Elle ne produisit cependant pas tout de suite l'effet qu'avait escompté son auteur. Mais bientôt, grâce à l'intervention du Père de La Chaise, l'abbé de Polignac reparaît le 26 mai 1701 dans les salons de Versailles. Trois ans plus tard, il s'assied à l'Académie française, dans le fauteuil de Bossuet, et prononce un éloquent discours qui est bien plutôt une glorification du Roi-Soleil que celle du grand évêque de Meaux. Sans cesse, entre Paris où il loge rue des Saints-Pères, et la cour où il fréquente assidûment, il mène, dès lors, une existence qui convient à merveille à son caractère et à ses goûts. Il reste très entouré, beaucoup trop même ; « c'étoit à qui jouiroit de ses charmes », à qui le mettrait aussi dans une de ces situations fausses qui préparent les irrémédiables disgrâces. Torcy le comprit et, en ami dévoué, lui conseilla l'éloignement. Justement la place d'auditeur de rote se trouvait vacante. L'abbé l'accepta sans beaucoup d'empressement et différa le plus qu'il put son départ. Ce ne fut qu'en janvier 1707 qu'il reparut sous le ciel d'Italie.

Ces nouvelles occupations lui laissaient suffisamment de loisirs pour lui permettre de se mêler activement à la politique générale et de seconder efficacement l'action de notre chargé d'affaires, le cardinal de La Trémoille. Il assistait, non sans émotion, aux efforts multiples des Impériaux pour suborner le faible Clément XI. Les Allemands avaient envahi le sud de la Péninsule, en s'y rendant « comme à la noce », cependant que la joie des Romains « éclatait scandaleuse ». C'était le moment où nos propres armées subissaient de douloureux revers et le jeune auditeur en souffrait cruellement. Ses lettres, écrites durant cette période troublée, sont pleines d'intérêt et d'une documentation si vivante qu'il faudrait en reproduire des passages entiers. Il connaît parfaitement le Saint-Père qui tient à passer « pour un grand pilote », mais demeure, à son avis, « un roseau qui ne se maintient qu'en pliant ». Il le montra d'ailleurs, lorsque le marquis de Prié, avec une audace peu commune, finit par lui arracher cette reconnaissance de l'archiduc qui contrista si fort Polignac et le mit littéralement hors de lui. Du coup, il bondit chez le Pape et lui dit ce qu'il avait sur le cœur avec une telle véhémence que son interlocuteur l'écouta, en balbutiant quelques

vagues explications, « serrant les épaules », sous cette avalanche de reproches qui tombait sur lui. L'abbé, qui avait passé brillamment sa thèse pour l'auditorat et avait paru pour la première fois en violet, à la fête de sainte Lucie de 1707, allait, de temps à autre, se reposer à Saint-Pasteur des fatigues de son tribunal auquel il se consacrait avec un zèle qui faisait l'admiration de Torcy : « J'ai *roté* aujourd'hui trois fois », écrivait-il, glissant cet affreux à peu près dans une missive au secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Celui-ci, qui suivait avec une attention affectueuse les moindres gestes de son ami, l'avertissait, en juillet 1709, que l'intention du roi était de le rappeler en France pour l'employer à l'œuvre de la paix. De fait, il reçut l'ordre de se rendre à Versailles dès le mois de septembre. Il y fut bien accueilli, surtout, à en croire Saint-Simon, « par les dames ». En février 1710, malgré une assez vive opposition, il fut nommé, pour aller négocier en Hollande, plénipotentiaire en second, aux côtés de d'Huxelles. Ils partirent le 5 mars, le maréchal « sans armes, sans collier, sans bâton », Polignac, vêtu d'un simple habit de velours noir et avec une canne.

L'heure était tragique et la partie qu'allaient jouer ces deux hommes singulièrement décisive. Chacun d'eux, en s'enfonçant dans les brumes du Nord, le pressentait obscurément Le royaume était envahi, les armées battues, les finances en ruine. Louis XIV avait remis entre leurs mains l'honneur et les destinées de la France.

*
* *

Ils étaient dignes de la confiance que venait de leur témoigner leur souverain. La première conférence avec les députés des États, Buys et Van der Dussen, eut lieu au Mœrdyck, le 9 mars. Elle révéla tout de suite l'intransigeance des Alliés, désireux d'imposer au roi de France le fameux article 37 qui l'obligeait à détrôner lui-même son petit-fils. C'était là une mesure dont les deux plénipotentiaires s'empressèrent de souligner l'ignominie. Pendant plus de quatre mois, à Geertruidenberg, ils discutèrent âprement et sans conserver beaucoup d'espoir, mais satisfaits, au fond, de prouver à l'Europe qu'ils ne négligeaient rien pour avancer cette paix tant désirée. L'attitude pleine de morgue des Hollandais, qui « se conduisaient en bourgeois orgueilleux qui abusent de leur fortune », rendit bientôt leurs efforts stériles. Au cours de l'entretien décisif du 12 juillet, les conditions draconiennes des États étaient transmises aux envoyés de Louis XIV, avec un délai maximum de quinze jours pour les

accepter. Au bout de six, ces derniers écrivirent à Heinsius pour l'informer de leur refus, en même temps que de leur départ. D'accord avec le vieux monarque, ils étaient allés jusqu'à l'extrême limite des concessions et avaient enduré de multiples froissements d'amour-propre. Ils se refusaient maintenant à laisser entacher leur honneur et celui de leur pays.

A son retour de Geertruidenberg, l'abbé fut sur le point d'aller représenter la France à Madrid mais, sur le conseil de la princesse des Ursins, on lui préféra Amelot. Il se consola très vite de cette déception, car le 20 octobre 1711, on lui demandait, ainsi qu'à Mesnager et à d'Huxelles, de « travailler secrètement à ses bagages », en vue d'un départ prochain pour le Congrès de la Paix. Le 7 janvier suivant, ils s'acheminaient tous les trois vers Utrecht, par des chemins horribles et défoncés. Le roi avait alloué à l'ancien auditeur de rote 25 000 livres pour ses équipages et ses meubles et 50 000, en guise d'appointements.

Les treize mois qu'il passa en Hollande furent pour Melchior de Polignac des mois de peine et de dur labeur, où il montra une fois de plus, avec un patriotisme sans défaillance, ses qualités de finesse et d'observation. Le traité a marqué, sur plus d'un point, le triomphe de la diplomatie britannique. Fidèle à sa politique traditionnelle, l'Angleterre, qui ne voyait plus aucun profit personnel dans la continuation de la guerre, avait en sous-main, et à l'insu des autres Confédérés, amorcé des négociations directes avec nous. Amoindrir ses alliés pour qu'ils ne gênent point son commerce, laisser à ses adversaires assez de vitalité pour s'en faire d'excellents clients, n'est-ce pas là le moyen le plus sûr pour une nation essentiellement marchande de tirer le plus fort enjeu de la victoire?

Les plénipotentiaires français recevaient « les ordres tout mâchés de Torcy ». Leur initiative fut donc très restreinte. Peut-être manquèrent-ils cependant de cet « avenir dans l'esprit » dont parlait Talleyrand et ne prirent-ils pas suffisamment d'hypothèques sur le lendemain. Mais à leur décharge, il faut bien reconnaître qu'il était difficile, dans la situation où se trouvait à ce moment-là la France, d'obtenir des avantages plus sérieux. Nous sortions du Congrès sans sacrifier aucune des grandes conquêtes du règne de Louis XIV et en gardant, en Europe, notre entière liberté d'action. Combien de traités, rédigés au lendemain d'une victoire, n'ont pas valu celui-là !

Devant les prétentions anglaises, il fallut se relâcher peu à peu sur le tarif douanier, sur l'Acadie, sur la baie d'Hudson, sur la Savoie, sur la ligne du Rhin. A la fin même, le vieux roi dut abandonner Tournai. Polignac en fut malade de désespoir et passa quatre

jours « dans les remèdes ». Après cette épreuve, voyant très clair dans le jeu des négociateurs britanniques, il écrivait à son ministre : « L'expérience me fait craindre que le Conseil de Londres ne vienne à employer les mêmes raisons pour nous faire lâcher par degrés sur tout le reste. » Parole qui témoigne d'une psychologie profonde et nous fait regretter que nos hommes d'État, à une époque différente et dans des circonstances singulièrement plus favorables, n'aient pas eu la même clairvoyance ni la même volonté de réaction. Le Congrès touchait à sa fin lorsque l'abbé qui en avait été l'un des principaux acteurs, fut informé que le Pape venait enfin de le déclarer cardinal. Le 11 février 1713, il partit d'Utrecht. Non loin d'Anvers, il rencontra le courrier de La Trémoille qui lui apportait la calotte rouge. Mais Torcy lui ayant bien recommandé de ne point la toucher avant que le roi en ait « orné lui-même ses beaux cheveux blancs », il marcha d'une traite jusqu'à Paris. Le 23, à Marly, entre la fin de la musique et le souper, il se présenta chez Mme de Maintenon. Quelques instants après, Louis XIV lui conférait officiellement sa nouvelle dignité.

Le voici parvenu à l'apogée de sa fortune. Il est, à cinquante-deux ans, dans toute la force de l'âge et déjà consacré par la brillante renommée. D'une taille élevée, le front dégagé au-dessus de beaux yeux vifs, les cheveux élégamment bouclés, le nez aquilin, la bouche aux lèvres spirituelles, la main fine émergeant de la dentelle des manches, c'est ainsi que l'a peint Rigaud et, si flatteuse que soit l'image, elle se rapproche assez bien du modèle, « dont la figure aurait été imposante si la douceur n'en eût tempéré la majesté ». Tous ceux qui l'abordent restent sous l'empire de son charme et le proclament hautement. C'est un causeur étincelant qui aime la société et est aimé d'elle, un courtisan qui n'ignore pas, suivant la définition même de La Bruyère, que « la vie de cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique... » Il y applique, lui, son ingéniosité qui est immense ; il désire, avant tout, plaire et il réussit. Très grand seigneur, adorant le luxe, sachant qu'un ambassadeur qui représente la France ne peut suivre le simple train d'un gentilhomme de campagne, il jette l'argent sans compter et obère singulièrement ses finances, mû par un sentiment de dignité qui, à tout prendre, est fort respectable. Aussi plus il cumule de bénéfices, plus ses dettes deviennent énormes. Sa situation semble néanmoins fortement établie et, malgré les graves ennuis que lui cause son intervention auprès de Noailles, dans l'affaire de la Constitution *Unigenitus*, il peut s'estimer désormais à l'abri de toute disgrâce. Il est entré à l'Académie des Sciences et à l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres ; très recherché des écrivains, des savants et des artistes, il est dans tout l'éclat de son original talent.

Pourquoi faut-il que son amour — nous voulons croire des Muses — l'ait amené si souvent à Sceaux, auprès de celle qui s'en est instituée la prêtresse, cette duchesse du Maine, aux idées un peu étranges et à l'ambition démesurée? Elle n'a cependant pas un extérieur très séduisant, cette petite-fille du grand Condé. Cette « poupée de sang », qui passa sa vie « entre deux charmilles », a l'air d'une naine qui porte beaucoup de fard, ouvre une bouche trop grande avec de vilaines dents mal rangées, et n'a de passables que son teint blanc, ses yeux expressifs et ses cheveux très blonds. Mais à défaut d'un agréable physique, elle a une culture très étendue, et c'est par cette culture qu'elle exerce un si grand attrait sur ses fidèles, sur Fontenelle, sur le jeune Arouet, sur le président de Mesmes, qui consentent à se ranger parmi ses *Bêtes*, à porter son *Ordre de la Mouche à miel* et à participer aux folies des *Grandes Nuits*. Les relations du cardinal et de la duchesse ont fourni à Saint-Simon et à Élisabeth d'Orléans matière à des allusions dénuées de toute obligeance. La malignité publique ne les a pas non plus épargnés et les chansonniers de Maurepas et de Clairambault fourmillent de *Noëls* où ils sont fort maltraités. Le plus malheureux fut que Polignac, au moment du complot de Cellamare, commit l'imprudence de corriger le brouillon d'une lettre que devait écrire Philippe V à son neveu Louis XV. Trudaine, au cours d'une perquisition chez Malézieux, le découvrit dans une cassette et le remit à son maître. Dubois avertit alors l'ami de Mme du Maine qu'il était obligé de l'exiler dans l'une de ses abbayes. Ainsi, pour s'être « attachée à cette grenouille », comme disait dédaigneusement la mère du Régent, la belle Éminence en cette fin de décembre 1718, enfouie dans sa berline, en face du sieur Moncheny qui la garde à vue, roule lentement vers Anchin.

* * *

Nommé abbé commendataire d'Anchin depuis 1715, le cardinal n'a pu jusqu'alors rendre visite à ses religieux. Entre eux et lui les relations sont plutôt froides. Bientôt toutefois les rapports se détendent et l'aménité de Polignac dissipe rapidement les anciennes préventions. Il a repris la composition de son *Anti-Lucrèce* dont obligeamment Dubois lui a fait parvenir le manuscrit du premier livre, trouvé dans les papiers de Malézieux. Il sort parfois de sa retraite et va jusqu'à Lille ; en décembre 1721, il assiste à Paris à un dîner chez le maréchal de Villars, puis de retour à Anchin y

reçoit successivement le diaconat et la prêtrise. Ses embarras financiers l'ont empêché d'aller à Rome, à la mort de Clément XI. En mars 1724, il est de passage à Cambrai quand l'atteint la dépêche de Morville, lui prescrivant de la part du roi d'entreprendre coûte que coûte le voyage au delà des Alpes, afin de paraître au Conclave qui va s'ouvrir sans tarder.

Au fond, il est enchanté de cette décision et, sitôt dans la Ville Éternelle, manœuvre fort habilement pour faire élire Orsini, qui ceint la tiare sous le nom de Benoît XIII. Ce brillant succès le désignait naturellement comme devant être le nouveau chargé d'affaires de France auprès du Saint-Siège. Il accepta la mission qu'on lui offrait, avec une joie sincère, sans trop s'effrayer des graves questions qui restaient en suspens entre les deux cours. Il se mit à l'œuvre pour les régler, y employant une intelligence qui ne fut jamais ni plus vive ni plus active. Durant huit ans, il se montra infatigable. Aussi bien dans l'affaire de la Constitution que dans celle du canal de Provence, du chevalier de Saint-Georges, du conflit du Parlement et des évêques, des leçons de Grégoire VII, pour ne citer que les principales, on le vit triompher du mauvais vouloir des uns et de l'orgueil des autres avec une dextérité et une patience véritablement incomparables.

Ces préoccupations continuelles ne l'empêchaient du reste pas de donner libre cours à ses penchants d'amateur d'art, et il venait très souvent à l'Académie de France. Il faisait exécuter des fouilles, copier et restaurer des antiques, il peuplait son palais d'Altemps de peintures et de statues admirables ; ce Français de grande race n'a pas seulement servi sa patrie par ses connaissances et son expérience profonde des affaires, mais il a su porter encore, dans tous les pays, cette culture affinée et cette distinction sans pareille qui sont les fleurs merveilleuses de notre génie.

L'échec essuyé par son parti, à la suite de l'élection de Corsini, détermina Polignac à demander son rappel. Ce ne fut cependant qu'en 1732 que, remplacé par le duc de Saint-Aignan, il quitta la Ville où il laissait, non sans quelque tristesse, tout le rêve enthousiaste de ses jeunes années.

Il ne regagna Paris qu'après un assez long voyage, à travers les cours de l'Italie du Nord ; de gros soucis l'y attendaient. Archevêque d'Auch depuis 1726, il ne s'était pas occupé, suivant la remarque amère de Fleury, « de savoir si sa femme était belle ou laide », il la savait riche et en profitait. Il songeait encore bien moins à tenter à présent le pénible voyage du Sud-Ouest. Le diocèse était pourtant dans un état lamentable et un procès pendant entre le cardinal et

la succession de son prédécesseur Desmarets aboutit à l'arrêt du Grand Conseil du 20 décembre 1736, qui mit à la charge de l'archevêque vivant toutes les réparations, se montant à plus de 400 000 livres. Ce fut le coup de grâce pour ses finances déjà terriblement grevées.

En 1737, il vint officier encore à Versailles devant toute la cour et, l'année suivante, il assista à la séance des États du Languedoc. S'il ne put se décider à passer les monts pour le conclave de 1740, ce fut moins à cause de la fatigue de la route que pour ne pas être sous les ordres de Tencin dont la malveillance à son égard s'affichait d'une façon scandaleuse.

En son hôtel de la rue de Varenne, entouré des innombrables œuvres d'art dont chacune lui rappelait une étape de sa prestigieuse carrière, jouissant toujours de sa belle mémoire et de cette profonde connaissance des hommes et des choses que donne le grand âge, il attendait paisiblement la mort, sans amertume comme sans regret. Elle semblait l'avoir oublié dans ce siècle, lui dont le seul nom évoquait tant de splendeurs de l'autre ! Le visage fatigué et maigri, mais l'œil demeuré étonnamment jeune, gardant sa distinction suprême et son noble air d'autrefois, tel que Bouchardon l'a représenté dans le buste du Salon de 1737, il y avait en sa personne assez de séduction pour qu'on pût y reconnaître l'Éminence des voyages de Marly et celle des Nuits de Sceaux. Malgré tout, il n'était « plus à la mode », notait le président de Montesquieu dans une lettre à Mgr Cerati. Il « portait » encore trop bien la majesté de la grande époque, pour s'accommoder de la légèreté de celle qui l'avait suivie. Sournoisement et d'un geste furtif, comme dans le pittoresque dessin d'une *Danse macabre*, la mort vint tout à coup le prendre par la main. Une brusque attaque d'hydropisie fut le signe avertisseur sur le sens duquel il ne se trompa point. Le 21 novembre, à 5 heures du matin, il rendit l'âme. Son service funèbre eut lieu le lendemain, à l'église Saint-Sulpice, sa paroisse, dans les caveaux de laquelle il fut inhumé.

Aujourd'hui, dans la crypte obscure de cette église, sur un mur, tracée au charbon, on lit péniblement cette simple inscription : Melchior, cardinal de Polignac, 20 novembre 1741.

Épitaphe par trop modeste d'un homme qui a tenu, en son temps, des rôles de premier plan et qui sut, aux heures difficiles, défendre avec une clairvoyance et un courage, devenus bien rares, les grands intérêts de son pays et de son roi.

Pierre Paul.

ARMÉE ET MARINE

« LA VRAIE BATAILLE DE LA MARNE »

Une haute personnalité militaire nous adresse au sujet de l'article de M. Jean de Pierrefeu, paru dans la Revue universelle *du* 15 *décembre* 1922, *les réflexions suivantes. Nous accueillons ce nouveau témoignage comme nous avons publié ceux de M. Charles Le Goffic et de l'auteur du* G. Q. G. secteur I ; *et nous versons au dossier de la controverse cette déposition du plus vif intérêt. (N. D. L. R.)*

M. de Pierrefeu s'élève à bon droit contre la thèse d'après laquelle le général Joffre aurait jeté les bases de la manœuvre de la Marne dès la nuit du 25 au 26 août, en signant l'instruction générale nº 2 qui créait la 6e armée et en organisant la concentration sous les ordres du général Maunoury, dans la région d'Amiens. Il a raison de marquer que ces bases ont pris naissance au plus tôt le 1er septembre, date où fut lancée l'instruction générale nº 4, qui réglait le recul de nos armées du centre et de gauche vers la Seine de Nogent et vers l'Aube inférieure. Et encore — ainsi qu'il l'ajoute justement — le général Joffre ne pouvait-il envisager à cette date qu'une « victoire de la Seine ». Bref, tout ce qu'on est en droit d'affirmer, c'est seulement que le commandant en chef a *commencé le* 1er *septembre* d'agencer son dispositif pour une *riposte d'ensemble* comportant la participation des forces mobiles de Paris (6e armée).

Mais, ces prémisses acceptées, l'argumentation dont se sert M. de

Pierrefeu pour nous présenter une « vraie bataille de la Marne » manque de solidité historique. Elle peut, si je ne m'abuse, être essentiellement ramenée aux trois termes ci-après :

1° Gallieni a le mérite d'avoir *tout le premier* découvert et *compris* le changement de direction de l'armée Kluck (abandon de la direction Paris) ; et cette découverte se place au 2 septembre.

2° Le 2 septembre, donc, Gallieni « bouillonne d'impatience et *rêve déjà d'enfoncer le flanc von Kluck* ».

3° Pendant que Gallieni bouillonne et rêve ainsi, le G. Q. G. français demeure indifférent parce qu'il est en train de déménager et que pareille opération, d'après l'expérience qu'en a l'auteur, équivaut à une paralysie de quarante-huit heures.

Or, voici ce que répondent les faits :

I. — Le matin du 31 août, l'armée Kluck, pour répondre à un appel de l'armée Bülow, abandonne la direction du sud-ouest, qu'elle suivait jusqu'alors et converse vers le sud, en vue de saisir le flanc ouest de l'armée Lanrezac, que le recul profond des Anglais a complètement découverte. Partie de la ligne Amiens-Roye-Guiscard (atteinte le 30 au soir), l'armée Kluck se rabat donc directement le 31 août sur l'Oise de Noyon-Compiègne et, de ce fait, se détourne franchement de l'armée Maunoury qu'elle refoulait depuis deux jours.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, — exactement le 31 août à 23 h. 55, — le général Maunoury adresse au général Joffre un télégramme dont le passage principal est ainsi conçu :

...Renseignements me font supposer que première armée allemande, précédée de divisions de cavalerie, se prépare à franchir l'Oise avec son gros entre Noyon et Compiègne... Ignorons situation 5e armée. Si cette situation exige que j'intervienne dès demain 1er septembre, j'attaquerai malgré grande fatigue de mes troupes. Offensive anglaise par est de forêt de Compiègne serait très efficace. J'attends d'urgence ordres ou directives.

Ainsi, Gallieni n'a pas la priorité matérielle de la découverte du changement de direction effectué par Kluck le 31 août. Ce changement de direction, observé dans la journée par le capitaine Lepic, a été porté sans retard et par la voie hiérarchique à la connaissance du haut commandement : chef d'armée et généralissime.

Mais Gallieni a-t-il au moins le mérite *d'avoir compris le premier* l'importance de ce changement de direction?

Le 1er septembre, à 8 h. 20, le général Joffre répond au télégramme ci-dessous du général Maunoury par le télégramme suivant :

Vous appréciez très nettement la situation. Mais, en raison de la distance qui vous sépare de la 5e armée, votre intervention risquerait d'être inefficace. Il n'y a pas lieu de compter sur l'offensive anglaise.

Votre rôle consiste à couvrir Paris. En conséquence, repliez-vous sur la capitale, et mettez-vous dès maintenant en relations avec le gouverneur militaire...

La première phrase de cette réponse suffisait à démontrer que le général Joffre mesure la portée stratégique de la conversion accomplie par Kluck. Deux autres preuves en peuvent être données.

Le 1er septembre, à 9 h. 55 — soit une heure et demie après avoir répondu au général Maunoury — le commandant en chef transmet au ministre de la Guerre son compte rendu journalier, où nous lisons cette phrase :

La direction prise par les colonnes ennemies les éloignent un peu de Paris, ce qui pourra donner un peu de répit. J'estime néanmoins nécessaire que le gouvernement s'en éloigne ce soir ou demain, et j'ai demandé que la place de Paris soit comprise dans la zone des armées... (1).

D'autre part, c'est dans cette même matinée du 1er septembre qu'a lieu la rédaction de l'instruction générale nº 4. Pour peu qu'on lise cette instruction avec attention, on constate que le général Joffre subordonne toute sa manœuvre de contre-offensive à une opération préalable : soustraire sa 5e armée au mouvement débordant de l'aile droite allemande, c'est-à-dire de Kluck.

Résumons :

Le 31 août au matin, Kluck prend la direction du sud pour gagner le flanc de Lanrezac, et, du coup, lâche l'armée Maunoury. Le 31 août, en fin de journée, le général Maunoury signale ce fait au général Joffre en lui proposant d'attaquer Kluck de concert avec les Anglais. Le 1er septembre, dans la matinée, le général Joffre décline l'offre du général Maunoury, — pour des raisons, du reste, fort sensées, — mais organise la continuation de son recul stratégique (instruction générale nº 4) en fonction même du nouveau dessein formé par Kluck.

II. — Le général Gallieni, dans la journée du 2 septembre, « bouillonne et rêve déjà d'enfoncer le flanc de Kluck ».

Le 2 septembre? Mais ce jour-là, justement, Kluck abandonne la direction du sud, qui le détournait de Paris, *pour reprendre la direc-*

(1) Allusion à un autre message adressé quelques instants auparavant à M. Millerand.

tion du sud-ouest dans l'espoir de réaccrocher les Anglais vers Senlis et Nanteuil-le-Haudouin. Ce faisant, il revient droit sur Paris. M. de Pierrefeu semble ignorer cet épisode, connu dans le détail depuis qu'ont été reconstitués, jour par jour, les itinéraires des différents corps de l'armée Kluck, c'est-à-dire depuis plus de deux ans. Gallieni, le 2 septembre, ne peut songer au flanc de Kluck pour la raison toute simple que le 2 septembre les gros de Kluck ont remis le cap sur Paris.

Mais, demandons plutôt à Gallieni de nous livrer lui-même son état d'esprit du 2 septembre, et celui aussi du 3 septembre matin, alors que Kluck, dépité d'avoir encore une fois manqué les Anglais, se relance vers le flanc Lanrezac et sort définitivement des routes de Paris.

Le 2 septembre matin, Gallieni, écrivant au général Joffre, rend compte en ces termes de la situation de l'armée Maunoury :

...L'armée du général Maunoury tenait hier soir le front Clermont-Compiègne... Le général Maunoury se replie de manière à gagner aussi rapidement que possible les positions qui lui ont été assignées en avant du front nord de Paris. Mais, d'une part, la cavalerie allemande se trouve *déjà sur son flanc droit* et *derrière lui*, d'autre part, l'armée anglaise a reculé jusqu'à la Marne, ayant été attaquée vigoureusement hier par des forces supérieures...

...Je me demande si cette marche rapide des Allemands ne gênera pas l'arrivée du 4e corps.

Je vous rappelle encore une fois ce que je vous ai dit dans trois conversations téléphoniques, ce que j'ai répété au Conseil des ministres, au président de la République, au ministre de la Guerre : « Paris, si vous ne lui donnez pas des troupes *actives* de renfort, au moins trois corps d'armée, est *dans l'impossibilité absolue de résister.*

On voit, par cette lettre, que Gallieni, dans la matinée du 2 septembre, loin de penser au flanc de Kluck, — flanc qui d'ailleurs ne s'offre nullement, — Gallieni s'imagine au contraire que la cavalerie de Kluck a déjà gagné les derrières de notre 6e armée. Crainte chimérique, que le général Joffre dissipera dans une réponse datée du 3 septembre, 8 heures :

...D'après les derniers renseignements qui me sont parvenus et qui proviennent d'un radio surpris, le corps de cavalerie allemande auquel a eu affaire l'armée du général Maunoury dans la journée du 1er septembre doit aujourd'hui avoir repos à Nanteuil-le-Haudouin et environs. Il ne me semble pas que cette cavalerie puisse atteindre le flanc droit ou les derrières de la 6e armée ; dans tous les cas, ce ne pourrait être qu'avec quelques coureurs qu'il vous sera aisé de disperser et qui n'empêcheront pas le général Maunoury d'occuper les positions que vous lui avez fixées...

Le 3 septembre matin, nouveau message de Gallieni au commandant en chef : c'est un télégramme *daté de* 9 h. 10, et que voici dans sa teneur :

Gouverneur militaire de Paris à Général Commandant en Chef du groupe d'armées du Nord-Est.

Je viens de recevoir du ministre de la Guerre un ordre m'informant que le camp retranché de Paris est placé sous vos ordres dans les conditions prévues par l'article 144 de l'instruction sur la conduite des grandes unités, et l'article 151 du décret sur le service des places, afin de vous permettre, le cas échéant, d'associer la garnison mobile de la place aux opérations des armées de campagne, sans que cette garnison puisse être éloignée de la place à une distance trop grande pour en compromettre la sécurité.

J'ai l'honneur de vous demander en conséquence de vouloir bien me donner vos instructions sur le rôle que vous entendez assigner au camp retranché de Paris et à l'armée de Paris dans l'ensemble des opérations (1).

A ce sujet, permettez-moi de vous rappeler que la garnison de Paris comprend une proportion considérable de troupes territoriales dont la valeur est très faible et qui ne sont que très imparfaitement outillées comme troupes de campagne : elles n'ont ni trains de combat, ni trains régimentaires, et je m'emploie à leur constituer des embryons de ces trains D'autre part, ces troupes sont faiblement pourvues en artillerie et en munitions. Elles n'ont ni parcs, ni convois, ni ambulances.

Sauf ordre contraire de votre part, je m'efforcerai de tenir dans Paris le plus longtemps possible. Mais en raison de la faiblesse de la défense particulièrement du côté du nord-est, nous sommes exposés, j'insiste sur ce point, *à voir ce front forcé*, si vous n'intervenez pas, le moment voulu, *par une diversion.*

Les deux derniers paragraphes de ce message se passent, je crois, de commentaires. Ai-je besoin de dire qu'à mes yeux il ne diminue en rien la gloire de Gallieni, ils sont sincères et donc servent plus cette gloire que ne font tant de vaines légendes.

En somme, Gallieni, pendant la journée du 2 septembre et la majeure partie de la matinée du 3, nous offre lui-même la figure d'un chef qui s'attend à être attaqué directement et craint de ne pouvoir supporter le coup. C'est tout le contraire de l'attitude décrite par M. de Pierrefeu.

III. — Le 2 septembre, le G. Q. G. français, nous dit-on, est distrait, sourd, mou, « pas à la page » et cela résulterait d'un « détail médiocre » : déménagement.

(1) Dans le moment que le général Gallieni formulait cette demande, le courrier porteur des instructions du général Joffre (instruction générale n° 4 du 1er septembre et note du 2 septembre) approchait de Paris.

Certes, l'idée est originale, ingénieuse, bien faite pour frapper le grand public qui s'est tant diverti aux vivantes peintures que M. de Pierrefeu a tracées des personnages et des mœurs de notre G. Q. G. Mais, cette vue très neuve a-t-elle subi le moindre contrôle historique?

Pour la faire accepter des lecteurs réfléchis, M. de Pierrefeu devrait au moins satisfaire à deux conditions :

Il devrait démontrer d'abord qu'un déménagement du G. Q. G. en août-septembre 1914 était une affaire aussi compliquée, aussi « dérangeante », aussi exclusive de tout travail suivi qu'il le devint au cours des années 1917 et 1918, alors que, par l'effet de la guerre de positions, le G. Q. G. avait pris les proportions d'un gigantesque ministère. En second lieu, M. de Pierrefeu devrait pouvoir nous certifier que le registre des ordres de notre état-major général accuse, pour la période où se place le déménagement, une diminution très nette d'activité directrice.

Sur le premier de ces points, aucun doute : il n'y a pas d'assimilation possible entre les effets des déménagements de 1917 et 1918, auxquels participa M. de Pierrefeu, et ceux d'août-septembre 1914. Notre G. Q. G. de la bataille des frontières et de la bataille de la Marne était d'une mobilité réelle. Ce fut même là l'une de ses supériorités sur le G. Q. G. allemand.

Quant au second point, il est encore moins à l'avantage de M. de Pierrefeu. Les documents le prouvent : ni le 31 août, ni le 1er septembre, — qui est le jour du transfert, — ni le 2, ni le 3 septembre, il n'y a ralentissement dans les facultés de conception, de décision et de réalisation du général Joffre et de ses collaborateurs. Au contraire : ces journées et surtout celles des 1er et 2 septembre se distinguent par l'abondance, comme par l'importance, des ordres expédiés sous le timbre du Bureau des opérations. L'instruction générale nº 40, sortie le 1er septembre à 14 heures, la note personnelle et secrète pour les commandants d'armée, signée dans la soirée du 2 septembre, sont-elles révélatrices d'une carence?

Non, ici encore, les faits et les documents parlent tout autrement que M. de Pierrefeu.

Que conclure de tout cela, sinon que les temps héroïques sont passés où, pour exalter la « première Marne », il convenait de traduire hardiment ses impressions de « gallieniste » ou de « joffrien ». Les rôles respectifs des hommes auxquels nous devons cette immense victoire peuvent être retracés maintenant sans romantisme : les sources historiques nous les livrent déjà dans leur vraie simplicité. N'oublions pas qu'elle est vieille de plus de huit ans, cette bataille.

M. de Pierrefeu se défend de « plutarquiser ». « Pourquoi, écrit-il dans son paragraphe liminaire, pourquoi veut-on que le génie militaire se complique du don de prophétie? » Nous lui demanderons pourquoi, ayant si bien dit, il nous présente, à l'encontre des réalités, un Gallieni armé de la baguette divinatoire?

G. D.

M. Jean de Pierrefeu, à qui nous avons communiqué ces pages, nous adresse la réponse suivante :

Je viens de lire l'intéressant article de votre correspondant et j'y trouve la preuve que la méthode psychologique que j'emploie est bien préférable à la méthode historique. En effet, grâce aux documents qui abondent et disent ce qu'on veut bien leur faire dire dans la plupart des cas, on découvre aujourd'hui que tout le monde a connu à temps et apprécié à sa valeur le changement de direction de von Kluck. Mais quand on se reporte aux heures vécues en 1914, on se souvient que l'incertitude à ce sujet fut très grande et fort prolongée.

Pour moi, je ne juge en pareille matière qu'avec mon bon sens. Ainsi la preuve que le G. Q. G. n'a pas pu deviner que von Kluck allait entreprendre un mouvement aussi décisif, c'est justement ce détail cité par votre correspondant, à savoir que le 2 septembre, Kluck « abandonna la direction du sud qui le détournait de Paris pour reprendre la direction du sud-ouest... ». On ne voit pas pourquoi Gallieni seul aurait été trompé par ces variations de direction.

J'ajoute que Gallieni, brûlant de jouer un rôle, avait plus de chances de croire, malgré des apparences contraires, à une conversion qui favorisait son entrée en jeu que le G. Q. G., dont le plan de repli se trouvait quelque peu inadapté à ladite conversion. On attend toujours ce qu'on désire : « Ce serait trop beau », disait Gallieni. — Quant à voir dans le fait que le gouverneur de Paris poursuivait activement la défense de la ville menacée la preuve de son inattention à l'égard de Kluck, c'est un argument un peu mince. Les *Mémoires* nous montrent un Gallieni également attentif aux deux éventualités. N'oublions pas, du reste, qu'en réclamant avec insistance au G. Q. G. des troupes pour la défense de la capitale, Gallieni se mettait par cela même en mesure d'agir avec efficacité dans le flanc de l'ennemi.

Si le G. Q. G. avait vraiment songé que l'armée de Paris allait si vite jouer le rôle décisif, n'aurait-il pas tenu de lui-même à la renforcer?

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALEXANDRE RIBOT

M. Ribot naquit à Saint-Omer d'une famille modeste, mais honnête et considérée dans sa petite ville. Depuis de nombreuses années d'ailleurs, il n'avait plus à Saint-Omer que de lointaines attaches ; et lorsqu'il tenta la fortune politique dans son département natal, c'est en qualité de député de Calais qu'il entra au Parlement, après avoir étudié le droit avec un succès si vif qu'il fut substitut du procureur impérial à Paris.

La fortune lui sourit tout de suite : à trente cinq ans, âge où les jeunes procureurs de province rêvent d'une seconde classe acceptable, M. Ribot avait été secrétaire général de la Justice, directeur des affaires criminelles et conseiller d'État. Mais il dédaignait déjà ces postes qui eussent satisfait des maturités ambitieuses. Comme tous les hommes qui, dans les démocraties, se sentent aptes à jouer un rôle actif, prépondérant, et désirent plus que les plus hautes fonctions, il sollicita, dès 1876, *le suffrage universel, et le suffrage universel ne lui fut infidèle qu'une fois, en* 1885, *lorsque le Pas-de-Calais envoya au Palais-Bourbon une liste conservatrice. En* 1909, *M. Ribot passa au Sénat, et c'est sur son fauteuil curule que la mort est venue le trouver. Ce grand parlementaire avait reçu, par ailleurs, les plus flatteuses distinctions auxquelles un citoyen puisse aspirer : il était membre de l'Académie française où il avait remplacé en* 1906 *le duc Pasquier, et aussi de l'Académie des sciences morales où il avait remplacé en* 1903 *le philanthrope Théophile Roussel, et il mettait une coquetterie raffinée à ne point manquer les séances de l'une ni de l'autre de ces illustres compagnies.*

Mais nul n'ignore que M. Ribot n'atteignit pas le but suprême de son ambition. Grand parlementaire, il aurait désiré la dignité la plus haute de l'État, à laquelle on accède par le Parlement : la présidence de la République. M. Ribot n'eut point cette satisfaction. Le chiffre de voix qu'il obtint, aux scrutins préparatoires de 1913, lui montra sans doute qu'il s'abusait sur la nature exacte et la portée de son prestige. A la vérité, les différents partis qui, certes, le vénéraient comme une des grandes figures de la République, mais non sans une pointe d'inquiétude, se défiaient de lui, et ne tenaient pas tellement à abdiquer entre ses mains. Il était, dirions-nous, si nous étions certain d'être bien compris, à la fois trop sûr et pas assez. Quelle que fût la majorité, il n'eut jamais à proprement parler la confiance, la vraie confiance du Parlement.

Parmi les hommes d'État du régime, il est celui qui fut le plus souvent ministre et même le plus souvent président du Conseil, puisqu'il le fut cinq fois et que ce record n'a été battu que par M. Briand. Mais un de ses ministères a duré vingt-sept jours et un autre soixante-douze heures! le plus long ne vécut pas neuf mois. Lorsqu'il ambitionna la suprême magistrature, il en fut écarté de façon presque brutale, et se consola, en se drapant dans une dignité hautaine, d'un échec dont il était trop subtil pour ne pas découvrir les causes. Le soir de son échec, dans son salon de la rue de Tournon, il disait à Mme Ribot, devant quelques intimes : « J'emporte dans mon échec l'estime universelle, et j'ai conscience d'avoir fait mon devoir. » Et Mme Ribot, lui donnant la réplique : « Alexandre, vous êtes une grande figure. »

M. Ribot avait des dons éminents : une très belle tête, et une attitude imposante, ample et digne. Assurément, il ne le cédait en prestige physique et en dignité extérieure, à aucun des parlementaires du régime. Il avait une éloquence, qui s'élevait sans efforts et qui savait cependant, lorsqu'il le voulait, être incisive et cruelle. Elle était parfois un peu creuse, mais c'est que sa belle tête l'était un peu aussi. Son esprit était fertile en ressources et sa souplesse infinie. Cet ensemble ne produisait jamais une impression de vraie grandeur, de sécurité, de confiance. L'œuvre parlementaire que M. Ribot a poursuivie, pendant un demi-siècle, demeure assez stérile, en dépit de sa collaboration passionnée et point maladroite aux œuvres sociales et d'assistance. On connaît l'apostrophe fameuse où Jaurès le comparait à Phocion et au cyprès. M. Ribot n'a jamais su, et ses amis ne surent jamais, s'il était progressiste et libéral ou républicain de gauche inclinant vers les radicaux. Il serait difficile de dire s'il eût pris parti pour ou contre le bloc de gauche et, ce qui est beaucoup plus grave, il est délicat d'affirmer que, s'il s'était prononcé dans un sens, son action eût de tout point correspondu à sa doctrine. Là est le secret de sa vie. Au lendemain de sa mort, ses amis les

plus proches, sachant que, né catholique, il vivait dans un foyer protestant, ignoraient s'il serait inhumé selon les rites de l'une ou l'autre religion.

M. Ribot avait débuté trop vite. Huit mois trop tôt. Lorsque Emile Ollivier avait fait de lui, à vingt-sept ans, un substitut impérial à Paris, le jeune magistrat ne s'était pas assez méfié des Grecs et des dangers de leurs présents. Il dut faire oublier cette tare qu'il avait été magistrat de l'Empire et qu'il avait prêté serment à l'infâme Badinguet. Sans doute, nous savons, depuis, que les imbéciles seuls ne changent pas et M. Ribot ne pouvait demeurer toute sa vie prisonnier de son malheureux début. D'autres, d'ailleurs, se déchargèrent allégrement de semblables souvenirs : l'un des plus violents jacobins du régime n'était pas plus célèbre par son impitoyable sectarisme radical que par la lettre que, avocat général, il avait écrite à Napoléon III :« Sire, je ne vois pas sans inquiétude l'Empire s'engager dans la voie libérale. » Mais la désinvolture un peu cynique et rabelaisienne de feu le garde des sceaux Guyot-Dessaigne ne saurait être invoquée par le vieillard austère qu'était M. Ribot. M. Ribot reprochait souvent à d'autres leurs attaches dynastiques, et contestait facilement la plus ou moins bonne qualité républicaine de tel ou tel : pour cette raison il y a une certaine saveur perverse à deviner quelque pharisaïsme dans les secrets replis de sa conscience vénérable. M. Émile Ollivier, dont il devait devenir plus tard le collègue sous la Coupole, n'hésitait pas à le taxer d'ingratitude. Il nous souvient d'avoir entendu M. Émile Ollivier conter avec une verve amère les efforts que M. Ribot, l'apercevant dans les Champs-Élysées, avait faits pour éviter cette rencontre compromettante.

Il est permis de croire, cependant, que M. Ribot ayant été un éminent magistrat, sa valeur, dont on se souvint quand il se fut affirmé républicain, le désigna au choix de M. Dufaure, dont les faveurs devaient d'ailleurs être pour lui peut-être aussi compromettantes que celles de M. Émile Ollivier.

M. Ribot, député de Calais, opta pour la République conservatrice et libérale. Il avait fait aux électeurs de la 2e circonscription de Boulogne une profession de foi républicaine qui était une paraphrase du dernier Credo *de M. Thiers : « La République sera conservatrice ou ne sera pas. » L'héritier attardé de Thiers et de Dufaure, champion du centre gauche déjà caduc contre l'opportunisme naissant, rajeunissait les formules désuètes d'un parti mort. M. Ribot, vainqueur du 16 Mai et ayant déclaré à la « réaction » une guerre sans merci, menait d'autre part contre Gambetta et Ferry un combat sans espoir. Peut-être, dès ce moment-là, comprit-il que la République était condamnée à aller toujours plus à gauche, que le centre n'avait servi que de tremplin aux opportunistes, que ceux-ci amèneraient fatalement le règne des radicaux, et que*

les radicaux étaient condamnés à jouer le rôle de fourriers du socialisme. L'ayant compris, il prépara ses prochaines élections. Il aimait la réputation des grands avocats solitaires des causes désespérées. Il aurait pu être le Berryer de la République conservatrice et libérale, si cette gloire un peu creuse avait eu la contre-partie d'avantages certains.

Pour jouer ce rôle auguste de la fidélité inébranlable au malheur, M. Ribot n'avait pas un passé politique assez intact; il était trop jeune pour renoncer à tout jamais au Satan de la politique, à ses pompes et à ses œuvres : c'est-à-dire à l'exercice direct du pouvoir, à la grande influence sur les hommes et les choses du régime.

Sa campagne vigoureuse contre Gambetta, qu'il eut à se faire pardonner plus tard, de même que son serment à l'Empire, fut le dernier tribut de reconnaissance qu'il payait à la mémoire de Dufaure et à la République conservatrice. Dès 1885, *les électeurs du Pas-de-Calais lui démontraient la nécessité de choisir entre la droite et la gauche. M. Ribot, précurseur de la bonne formule orthodoxe, qu'il n'y a de vrais ennemis qu'à droite, choisit la gauche, et choisit mal dans le moment. Mais il savait prévoir. S'il s'est parfois attardé à défendre ou à sembler défendre les causes compromises, il n'a jamais embrassé ni soutenu les partis condamnés. Il s'engagea, puisqu'il le fallait, dans l'opportunisme, jadis honni et combattu avec éclat, avec trop d'éclat. Ce fut sa seconde étape de ralliement, — plus importante dans sa carrière que celles de* 1871 *et de* 1877. *— Elle lui valut de rentrer au Parlement à la faveur d'une élection partielle, en* 1887.

Nous touchons dès lors au point culminant de sa carrière. Il lui faut donner désormais à la République, non plus conservatrice, ni opportuniste, ni même radicale, mais à la République tout court, au « régime », un gage absolu et éternel, un gage que ne récuseront jamais les plus soupçonneux. Son choix est fait. La République durera. Il faut qu'entre la République et lui il y ait un cadavre. Il y aura davantage.

M. Ribot avait remplacé Flourens en 1888 *au ministère des Affaires étrangères, accédant au pouvoir par cette voie un peu détournée, un peu à part de la politique active. Et c'est alors que la République eut besoin de lui. C'est au moment où il venait d'opter sans retour possible pour le régime, que le régime faillit tomber dans sa plus redoutable aventure : j'ai nommé le Panama. Il fit appel à M. Ribot. M. Ribot ne se déroba pas. Il était le collaborateur de M. Loubet. Il fut plus : il fut le liquidateur de cette affaire. Il jeta sur cette fange le voile de son austérité. Il accepta de devoir à cette opération de sauvetage sa première accession à la présidence du Conseil : il fut même deux fois chef du gouvernement, et passa prestement, puisqu'il le fallait, des Affaires étrangères à l'In-*

térieur, en escamotant le papa Loubet trop compromis. Puis, il se retira devant Charles Dupuy. La République était sauvée.

Ici, il faut lire les pages immortelles de Barrès et se rappeler le passage où il évoque la haute silhouette de M. Ribot planant sur ces turpitudes comme un grand vautour solitaire sur un étang glacé...

Dès lors, M. Ribot était un autre homme. Il était de la famille, de la famille de Freycinet et de Brisson, comme de celle de Burdeau et de Rouvier, de la famille même de ceux qui ne sont pas encore nés à la vie publique, de la famille des Combes et des Doumergue. Ceux qui ont vu, ceux qui comprennent et qui dirigent, ceux de qui viennent les mots d'ordre, savent que seul il a le droit de proclamer — bien qu'il ne le proclame pas : « Sans moi, aucun de vous ne siégerait plus sur ces bancs! » Désormais, il peut présider le groupe progressiste, et Waldeck-Rousseau et Clemenceau, et Émile Combes et Léon Bourgeois auront pour lui la considération déférente et reconnaissante qui convient. Les mânes de Gambetta ont pardonné.

Mais comprendrons-nous maintenant la réserve des libéraux à reconnaître les inquiétants services d'un tel champion? Et comprendrons-nous cette autre réserve des véritables hommes de gauche devant ce vétéran illustre qui les a sauvés, mais dont les évolutions singulières les inquiètent et les surprennent, cet homme qui est à eux, mais dont ils ne comprennent pas les réticences et les trop subtiles manœuvres, cet homme à qui, malgré tout, ils ne veulent plus se confier, — ils le prouveront en 1914, *— mais dont les services se rappellent à leur mémoire?*

M. Ribot, — c'est entendu, — après avoir combattu dans le Pas-de-Calais les conservateurs et même les ralliés en 1889 *et en* 1893, *après avoir été président du Conseil en* 1895, *de compagnie avec Trarieux et Chautemps, après avoir préparé l'affaire Dreyfus, fut le chef des modérés.*

Des considérations importantes de politique locale expliquent cette attitude politique, qui lui fut d'ailleurs extrêmement profitable, et qui, même politiquement, ne lui semblait pas stérile. M. Ribot devait compter dans une circonscription où il était relativement peu connu, et où il n'avait point d'organisation électorale sérieuse, avec un élément catholique très puissant qui ne le ménageait — et ne le soutenait — qu'en considération de ses discours et de son vote en faveur des congrégations en 1901 *et contre la séparation en* 1905. *Qu'il mécontentât cet élément, dont il était le prisonnier, et il lui fallait chercher — difficilement — un autre siège. Mais l'appui qu'il donnait de nouveau aux principes de la République libérale, il ne le donnait pas sans réserves. De même qu'il avait été difficile de savoir s'il était demeuré catholique, de même qu'il avait été impossible de déterminer s'il avait été dreyfusard, de même qu'il était délicat de se demander quelles considérations*

lui dictaient le choix de ses inquiétants collaborateurs, c'était une question insoluble que de savoir s'il était sincèrement attaché aux principes qu'il défendait alors. Ses plus intimes amis en doutaient dans l'intimité, et, à la vérité, il n'avait guère séduit sans réserve que l'âme candide de M. Piou. Pour le reste, les lieutenants généraux de l'armée progressiste, M. Aynard, M. Beauregard, et d'autres, durent souvent réchauffer son zèle et le rappeler à son devoir de général en chef. On connaît cette anecdote. Ayant annoncé qu'il prendrait la parole sur les congrégations, il s'était fait porter malade à la dernière minute. Ses lieutenants furent le voir, et le trouvèrent au lit, se déclarant hors d'état d'affronter la tribune. Alors, M. Aynard, s'étant épuisé en vaines adjurations, lui dit que, dans ce cas, il parlerait lui-même. A ces mots, le vénéré vieillard rejeta sa couverture, apparut tout habillé, se leva avec effort, et déclara qu'il parlerait. Il parla, splendidement.

M. Ribot, d'ailleurs, était un singulier général du parti progressiste. D'aucuns l'accusaient de combattre secrètement ses troupes, en diverses circonscriptions et dans son département même. En somme, ses galons le gênaient et il souhaitait de rejeter la tutelle du parti dont il était le chef, d'autant plus que la bataille progressiste depuis 1906 *était perdue. En* 1909, *une élection sénatoriale lui fournit l'occasion qu'il cherchait. Il rejeta la défroque progressiste, et c'est redevenu républicain de gauche qu'il rentra au Luxembourg. On a ces jours-ci qualifié cette légère inclinaison vers la gauche de nouvelle volte-face, en l'attribuant au dépit qu'aurait ressenti l'adversaire de la séparation et le champion de l'article* 4, — *sauvegarde des catholiques, — devant l'intransigeance de Pie X. M. Ribot était beaucoup trop intelligent, de culture trop vaste pour ignorer que Pie X a été un des plus grands papes de l'histoire, providentiellement apparu pour sauver l'Église du plus redoutable écueil auquel elle se soit peut-être jamais heurtée, nous voulons dire le modernisme. Il savait que Pie X ne pouvait avoir une autre attitude que celle qu'il eut. Aussi n'est-il pas besoin de chercher de subtiles explications à l'attitude de M. Ribot en* 1909 ; *l'évolution, si claire, de sa carrière, explique tout. M. Ribot n'a cessé de payer des rançons et de donner des gages et il avait sans cesse à rassurer les générations inquiètes et de plus en plus exigeantes qui se pressaient autour du gâteau républicain. L'occasion n'allait pas tarder pour lui d'affronter une nouvelle épreuve, et de comprendre la nécessité d'une nouvelle évolution.*

On sait qu'il tenta d'être président du Conseil en 1914. *Encore qu'il crût jouer la règle du jeu, et que ce champion des congrégations eût amené à l'Instruction publique M. Dessoye, président de la Ligue de l'Enseignement, à la Marine M. Chautemps et à l'Intérieur le radical Peytral, il se heurta à des radicaux-socialistes d'une génération*

neuve, qui ne savaient pas bien l'histoire du régime, et qui, ventres affamés sans oreilles, suivaient les couleurs nouvelles de Joseph Caillaux. Ces gens-là n'avaient rien à faire avec M. Ribot. Surpris et attristé, il rentra sous sa tente, et reprit cette attitude de dignité mélancolique et sereine qui lui seyait si parfaitement. Mais il avait médité cette nouvelle leçon. La guerre le ramena aux affaires avec M. Méline et Freycinet. Sa grande réputation de ministre des Finances consolida peut-être provisoirement le crédit public, mais est-il exagéré de dire que sa gestion simpliste et imprévoyante aussi contribua sinon à retarder la victoire, du moins à nous empêcher de gagner la paix? M. Ribot fut ensuite président du Conseil, et tout en gardant Malvy, sa principale occupation fut d'amener aux affaires le pauvre M. Painlevé, auquel, chose incroyable, il confia le ministère de la Guerre. Il est des hommes graves et importants qui célèbrent, dans des revues importantes et graves, la clairvoyance de M. Ribot. Ceux-là sont d'une cruauté excessive et vraiment atroce. Mais ceci n'est rien. Prenons garde que le ministre de l'Intérieur de M. Ribot s'appelait M. Malvy. Faut-il penser que ce fut par inadvertance? Ou par scrupule d'union sacrée? N'oublions pas que M. Ribot, depuis 1914, avait réfléchi à son échec et qu'il avait à rassurer la jeune clientèle radicale. Mais cette infortune était réservée à M. Ribot d'avoir à exécuter Malvy, bien paternellement, il est vrai. On sait comment M. Ribot disparut par la suite.

Faut-il terminer par un dernier trait cette esquisse rapide? Ce trait n'aura de saveur et de portée qu'à condition de le rappeler sans commentaire. M. Ribot ne pouvait prononcer un discours, au Parlement, à l'Académie, ou ailleurs, sans le ponctuer toutes les trois lignes de ces mots qu'il aimait et qu'il prononçait avec une ferveur communicative et un émouvant trémolo dans sa belle voix grave et sonore : « Sincèrement... loyalement... »

★★★

La hantise du génie au théâtre.

Avant 1914, M. Guitry écrivait des comédies légères, un peu cyniques. Pendant la guerre, pour s'accorder au ton des événements, il choisit des sujets plus graves. En même temps, l'âge venant, il prenait la vie au sérieux. Enfin l'an dernier, il aborda franchement le genre tragique avec *Jacqueline;* mais pour son début, il ne chercha point à voler de ses propres ailes ; il se contenta d'adapter pour la scène une nouvelle de M. Duvernois. Le succès ayant été très franc, il vient d'écrire une pièce, sinon constamment tragique, du moins assez sérieuse pour qu'on puisse juger si M. Guitry donne des promesses dans une carrière nouvelle pour lui.

A première vue, je ne le crois pas. Il n'a que trente-huit ans, et sans prendre au pied de la lettre la comparaison, on a fait remarquer qu'à cet âge, Molière n'avait encore donné que les *Précieuses ridicules*. Il y a, chez M. Guitry, assez de dons et de ressources pour qu'il nous surprenne un jour. Cependant sur la seule expérience de *Un sujet de roman*, on peut conjecturer que l'intelligence de M. Guitry, si remarquable lorsqu'elle s'applique aux choses du métier et à la connaissance du cœur, sera beaucoup moins sûre lorsqu'elle voudra s'élever au maniement des idées. M. Guitry est presque exclusivement l'homme de son métier ; c'est une de ses qualités et un de ses titres à notre estime. Il a voué au théâtre une passion entière, forte mais étroite. Elle le soutient, mais elle le borne. Quand il ne s'agit que de badiner, ou même que d'être ému, on ne lui demande pas d'autre philosophie que le fonds d'aimable raison qui permet à l'observation de jouer vite et d'aller loin. Cette philosophie au sens vulgaire, nul ne la lui conteste ; elle n'est pas chose de peu, elle suffit à l'auteur comique et même à l'auteur tragique quand celui-ci n'a souci que de peindre les passions. Il vaudrait mieux, certes, que l'homme de théâtre eût toujours une excellente philosophie et les très grands n'y manquent pas. Mais enfin, à la rigueur, un auteur peut s'en passer, s'il possède le don secret et merveilleux de créer des êtres vivants. Sitôt que ces êtres prétendent exprimer ou représenter des idées, tout change.

Or, M. Guitry, dans *Un sujet de roman*, a mis en scène un écrivain de génie mal marié et il a prétendu en tirer une loi générale. Il montre un romancier bourru, brutal, agressif et misanthrope, assez peu sage pour proposer aux jeunes écrivains de violents paradoxes antisociaux. Au premier acte, on le voit vieilli, aigri ; il reproche âprement à sa femme de l'avoir toute sa vie empêché d'écrire des chefs-d'œuvre. Un jeune homme se présente juste à ce moment pour lui demander la main de sa fille, et, d'un seul coup, sans autre raison, il vide son cœur devant le nouveau venu, il développe une théorie dont la fausseté va contaminer toute la pièce : l'homme de lettres, l'écrivain, le penseur, celui qui veut conduire l'humanité ne devrait, dit-il, jamais se marier, jamais. La femme est son ennemie née, elle ne cherchera qu'à l'exploiter et à l'asservir pour se venger de son infériorité.

On a envie de répondre sur le mode plaisant à cet auteur gai, et de lui dire qu'il passe si vite du particulier au général, d'une méchante femme à toutes les femmes, d'un écrivain insociable à tous les écrivains, qu'il fait penser au voyageur qui rencontrait une femme rousse dans un pays nouveau et en induisait hardiment : en ce pays, les femmes sont rousses. M. Guitry nous a rappelé les plus médiocres déclamations qui commençaient à perdre l'éclat et la couleur au temps de notre enfance. Ainsi parlait M. Pierre Louys aux jours lointains de son *Aphrodite :* « Vous n'avez toutes qu'un seul rêve,

qu'une seule idée au cerveau : faire que votre faiblesse rompe la force de l'homme et que votre futilité gouverne son intelligence. Ce que vous voulez, dès que les seins vous poussent, ce n'est pas aimer ni être aimée, c'est lier un homme à vos chevilles, l'abaisser, lui ployer la tête et mettre vos sandales dessus. » Que ces fariboles paraissent aujourd'hui démodées et comme on s'étonne de voir un esprit aussi délié que M. Guitry s'y attarder encore ! A vrai dire, la misogynie est une passion comme une autre, elle peut inspirer des accents si profonds et sincères qu'ils deviennent émouvants, comme il est arrivé à Vigny dans la *Colère de Samson* ou, puisque nous sommes au théâtre, à Strindberg dans *le Père*, un drame atroce et noir, mais violent, qui a été joué cet hiver au théâtre de l'Œuvre. Mais on sent qu'elle n'est chez M. Guitry qu'un accès de colère passager ou même un moyen littéraire. En sorte qu'elle ne soutient pas l'inspiration jusqu'au bout et que les quatre actes de la pièce sont traités dans quatre tons différents. Le premier est un acte d'exposition où M. Guitry a déployé son adresse ordinaire, et dans l'espérance de ce qui va suivre, on le trouve bon. Il a voulu mettre dans le second la scène tragique pour laquelle, en dernière analyse, toute la pièce pourrait bien avoir été construite : le romancier a perdu la raison ; il paraît devant nous, corps sans âme, et son horrible femme dispose de son œuvre, abuse de sa faiblesse et même de sa signature pour des fins abominables : elle va jusqu'à lui faire solliciter la croix de la Légion d'honneur, ce qui paraît le comble de l'abjection aux yeux de M. Guitry, qu'on imaginait moins innocent.

Enfin, au dernier acte, l'auteur n'étant plus porté par son sujet, revient d'instinct à un genre plus tempéré : son romancier retrouve la raison et pardonne. Mais embarrassé de conclure, il s'en est tiré par une rouerie : il imagine que le romancier traite son propre cas ainsi qu'un sujet de roman. S'il n'écoutait que sa conscience, il ne devrait point pardonner ; mais le public trouverait ce dévouement trop inhumain ; il gardera sa femme, dira qu'il pardonne et méditera sur sa rancune en attendant la mort.

M. Guitry est coutumier de ces dénouements ingénieux et on les trouve aimables ou plaisants quand ils tranchent avec une négligence habile et rapide un conflit du genre léger. Appliquée à un drame, cette adresse paraît insuffisance. De même, dans la scène capitale du second acte, une ficelle qui ferait sourire si l'œuvre n'avait d'autre prétention que d'amuser, paraît ici assez choquante. A la fin de l'acte précédent, nous avons vu le romancier frappé par une congestion, nous ne savons s'il est mort, pendant dix minutes, on parle de lui au prétérit, et l'on a poussé la précaution jusqu'à habiller en noir les personnages de sa famille : nous sommes convaincus qu'il est mort, en sorte qu'au moment où il reparaît, le bon public éprouve une émotion, mais les délicats font la moue.

Ainsi M. Guitry est tombé dans plusieurs travers à la fois, travers

dont le défendent ordinairement sa finesse et l'accord de ses dons avec les sujets légers qu'il élit. Cette fois, il a erré et, à mon sens, échoué, parce qu'il a cédé à l'un des plus dangereux appels du romantisme : il a voulu mettre un homme de génie sur la scène. En vérité, depuis l'empoisonnement romantique, nous manquons à un point cruel de bonhomie et de simplicité. Quand les maîtres anciens mettaient en scène des héros et des hommes exceptionnels, ils montraient en eux, à l'ordinaire, ou des faiblesses, ou la grandeur morale, qu'il est toujours possible d'imaginer : il suffit d'avoir le cœur noble. Leur plus grande audace allait à faire exposer par Mithridate un vaste dessein politique. De toutes les manières, en dépit des précautions, ils jouaient un jeu dangereux et ceux qui n'avaient pas eux-mêmes du génie paraissaient ridicules quand ils prêtaient une voix trop faible à des êtres trop grands. Aujourd'hui, l'on s'expose encore bien plus au péril, on met en scène de grands penseurs, on les annonce comme tels, et nous les attendons ; sitôt qu'ils ouvrent la bouche, s'ils ne profèrent pas une pensée définitive, nous avons envie de rire, et l'auteur, qui s'en doute, s'efforce et se contraint. Il essaie de prêter à son héros les propos, les attitudes qu'il imagine devoir être celles du génie dans l'exercice de ses fonctions. Il enfle le ton, et, par une voie normale, fatale, nous voilà en dehors du naturel, nous voilà tout de suite dans la littérature. Dans la littérature qui se connaît, se glorifie et s'adore, parce qu'elle cherche à se justifier. L'homme de génie a l'air de s'excuser, il n'est occupé qu'à démontrer son utilité ou à manifester sa supériorité. A ce jeu, un génie véritable côtoierait le ridicule à tous les instants. Inutile de dire où verse l'honnête homme ordinaire, car enfin le génie est plus rare dans le train de la vie que dans les pièces de théâtre. Je ne préjuge point si M. Guitry » a du génie, la postérité en décidera. Je l'assure que je prends plus de plaisir quand il me montre des fantoches que lorsqu'il prodigue les discours superflus sur la beauté, la grandeur, la vertu, la supériorité de la littérature et des littérateurs.

Deuxième forme de la hantise du génie : M. Maurice Rostand. Celle-ci est plus grave, elle est, pourrait-on dire, la maladie au second degré. M. Rostand s'imagine, comme tant d'autres et à peine un peu plus bruyamment que tant d'autres, qu'il est obligé d'avoir du génie.

Ce grand mot, on ne devrait pas l'employer plus de deux ou trois fois dans toute une vie de critique : les générations qui comptent trois hommes de génie sont au rang des plus heureuses. Parlant de Vigny après la mort du poète, Sainte-Beuve disait simplement : « le talent de M. de Vigny ». Mais aujourd'hui qu'un programme de cinématographe est formidable et gigantesque, la critique donne du talent à M. Magre et du génie à M. Rostand. Pas toute la critique, bien sûr. Il y a encore un petit noyau de lettrés, le dernier carré. Mais

enfin, le succès qui a été fait au *Phénix* par le public de la répétition générale montre mieux que tous les discours qu'il y a quelque chose de pourri dans le théâtre, et qu'un vaste troupeau de badauds, à qui la presse donne le moyen de se faire entendre et de duper une nouvelle couche de sous-badauds, est prêt à confondre les vessies avec les lanternes et la grandeur avec l'excitation.

La pièce de M. Rostand commence, si je puis dire, par ne pas exister. Il n'y a littéralement aucune pièce, aucune action et c'est à peine si l'auteur s'est soucié, à la fin du second acte, d'inventer une péripétie. Tout le reste est en discours. Un prince bolcheviste prodigue les injures à ses parents, à ses pairs, à ses familiers et même à ses inférieurs. Il rêve de faire sauter tous les rois d'un seul coup pour délivrer l'univers. A cet effet, il prépare une machine infernale. Au dernier moment, il apprend, comme l'Hamlet de M. Sarment, qu'il n'est point fils de roi, mais bâtard d'un acteur. En sorte que sa révolte n'était qu'attitude, tirades, cabotinage. La machine saute tout de même et le bâtard hérite un empire. Comme c'est contraire à ses principes, il se précipite dans les flammes. Sans la moindre intention de désobliger M. Rostand, on peut dire que cette aventure ne présente pas le plus léger intérêt dramatique. Avec d'insupportables défauts et des qualités réelles, Edmond Rostand était excellent homme de théâtre. Son fils a hérité les défauts et, nous le verrons, quelques qualités. Mais il est aussi peu doué que possible pour la scène.

Il se rattrape sur le lyrisme. Ici, on ne peut dire que M. Rostand manque de dons. Il en a. D'abord, une abominable facilité. Il doit pondre les vers en série, sans respirer. La fausse éloquence, tel est le trait essentiel du lyrisme de M. Rostand. Il est né rhéteur, et rhéteur selon l'école. Il compose suivant le procédé de frappe symétrique en deux temps, selon le bon vieux procédé classique où excella Corneille et que Hugo n'avait fait qu'exagérer et souligner sans mesure. De même que la perpétuelle composition par antithèse n'est chez Hugo que l'antique composition classique rendue grossièrement visible à l'usage des myopes, de même M. Rostand, qui se croit révolutionnaire, balance son alexandrin comme un élève appliqué. Il garde avec soin la coupe régulière, il manie le vers non sans un vague instinct du rythme, il a de l'oreille et il aime la poésie, telle du moins qu'il la conçoit, comme l'expression d'une exaltation personnelle en métaphores cadencées. Rien de tout cela n'est neuf, ce n'est pas lui assurément qui cherchera, selon la formule à la mode, des rapports nouveaux entre les sensations, ou les mots, ou les choses. M. Rostand n'est rien moins qu'un révolutionnaire.

Avec ces quelques qualités, il pourrait faire un gentil poète mineur. Par malheur, il croit que son nom le condamne au génie. Héritier d'un homme dont les mérites avaient déjà été outrés à la folie, il s'attaque aux grandes tâches avec des ressources si visible-

ment insuffisantes que le désaccord va jusqu'au ridicule. M. Rostand, attelé à l'ouvrage de remuer la grande poésie, fait songer à ces fourmis laborieuses qui s'évertuent vainement à étreindre un fétu. Il veut être sublime, comme ça, par principe : une telle intention est déjà insensée. A quelles erreurs elle peut entraîner ce jeune auteur, il faudrait, pour le faire entendre, citer ces vers qui pourront être proposés aux générations comme des modèles achevés du mauvais goût. Sais-tu, s'écrie le héros du *Phénix*, pour faire éclater son mépris des études et des diplômes, en quelle matière j'ai été reçu docteur?

C'est de dégoût, à la Faculté de mon cœur.

Ces pauvretés ne vaudraient point qu'on s'y arrêtât si un petit monde de snobs, bruyant et visible, n'avait fait au *Phénix* un succès ridicule. Le public, Dieu merci, n'a pas encore le goût assez pervers pour ratifier ce jugement plus cocasse qu'inquiétant.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les réparations. — La conférence de Paris. — L'occupation de la Ruhr. — *Ouverture de la conférence de Paris, au quai d'Orsay. Le plan français, exposé par M. Poincaré, abandonne le projet d'occupation militaire de la Ruhr, mais prévoit des mesures de garantie et de contrôle et précise un certain nombre de gages productifs qui seraient pris en contre-partie de l'octroi du moratorium.*

Le plan anglais s'écarte de nos propositions à un point qui provoque une véritable stupeur. La Grande-Bretagne demande la saisie du milliard de francs-or déposé à Londres en garantie de notre dette (2 *janvier*).

M. Poincaré expose, à la séance du 3, *les raisons pour lesquelles la France ne peut accepter le projet anglais. Ce projet ne diminuerait presque pas les charges de la France, de l'Italie et de la Belgique et allégerait l'Allemagne des deux tiers de sa dette.*

M. Theunis se rallie aux conclusions françaises et demande qu'elles soient prises comme bases du débat.

La séance du 4 *voit se consommer la rupture. M. Bonar Law, au nom de la délégation anglaise, M. Poincaré au nom de la délégation française, donnent lecture de déclarations conçues dans des termes amicaux, mais constatant le désaccord. La France reprend sa liberté d'action, ayant rallié à sa thèse la Belgique et l'Italie.*

Le gouvernement français commence ses préparatifs pour l'appli-

cation des mesures qu'il compte prendre en vue de la saisie des gages. Quarante ingénieurs partent pour Dusseldorf, d'où ils seront dirigés éventuellement sur les mines de la Ruhr (7 *janvier*).

— *Par trois voix contre une, la Commission des réparations constate officiellement le manquement de l'Allemagne au traité de Versailles dans la question des livraisons de charbon* (9 *janvier*).

— *Le président du Reich, Ebert, fait afficher dans toutes les localités de la Ruhr une protestation contre « la violation du traité de Versailles commise envers un peuple désarmé »* (9 *janvier*).

— *Après notification à l'Allemagne, les troupes françaises pénètrent dans la Ruhr et occupent Essen* (10 *janvier*).

Le même jour, le gouvernement français fait mettre sous les verrous un certain nombre de communistes qui préparaient un soulèvement destiné à entraver l'action entreprise dans la Ruhr.

Le procureur général Lescouvé demande au président de la Chambre la levée de l'immunité parlementaire du député Cachin (12 *janvier*).

— *Au Reichstag, le chancelier Cuno proteste contre l'occupation de la Ruhr* (13 *janvier*).

— *Le gouvernement de Berlin ayant interdit aux propriétaires et aux sociétés de la Ruhr de procéder à n'importe quelle livraison de charbon ou de coke et ayant été obéi, le gouvernement français fait occuper Bochum* (15 *janvier*). *La réquisition du charbon commence le jour même.*

— *A l'unanimité, la commission de la Chambre vote la levée de l'immunité parlementaire du député Cachin* (15 *janvier*).

La conférence de Lausanne. — *Une certaine détente se fait jour à Lausanne. Les Turcs acceptent le projet allié sur la protection des minorités, tout en refusant le contrôle de la S. D. N.* (10 *janvier*).

Grèce. — *Mort de l'ex-roi Constantin à Palerme* (11 *janvier*).

Lithuanie. — *Des irréguliers lithuaniens occupent des villages à la frontière de Memel* (11 *janvier*).

La conférence des ambassadeurs envoie devant Memel un croiseur anglais et deux torpilleurs français (13 *janvier*).

Les Lithuaniens occupent Memel (15 *janvier*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28927